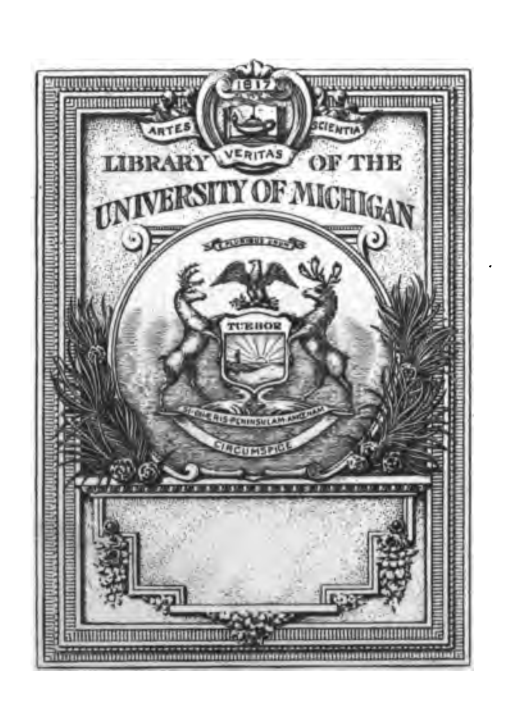

1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

MONSIEUR NICOLAS

TOME X

MONSIEUR NICOLAS

OU

LE CŒUR HUMAIN DÉVOILÉ

Mémoires intimes

DE

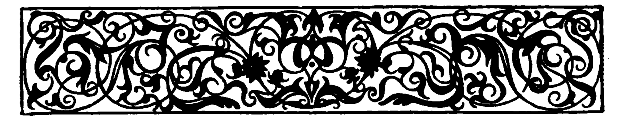
RESTIF DE LA BRETONNE, Nicolas Edme

Réimprimé sur l'édition unique et rarissime
publiée par lui-même en 1796

TOME X



PARIS
Isidore LISEUX, Éditeur
1883



MONSIEUR NICOLAS

SEPTIÈME ÉPOQUE

(Suite).



U'EST devenue cette fille chérie?... 1767
Hélas! j'étais condamné par le Sort à ne jamais disposer de mes enfants, pas même de celles que toutes les lois m'avaient soumises; excepté de Zéphire! de cette fille céleste, sujet éternel de larmes... Hé! comment l'eussé-je donc aimée, si elle m'eût été donnée par Colette; si, conservée pure?... Mais son âme l'était, et ce corps charmant, enseigne de sa belle âme, l'était redevenu!...

Je couchai à Sens; le lendemain, j'allai seul à Auxerre. J'avais résolu de m'informer de Colombe

à Joigny : je ne le fis pas; mes lèvres ne voulurent pas s'ouvrir, lorsque j'entrepris de parler à l'hôtesse. Arrivé à Auxerre, au lieu d'aller chez mes cousins, je logeai dans la maison de ma belle-mère, à la *Marinerie,* alors vendue, et habitée par un petit aubergiste appelé *Chomard*. J'avais environ dix louis, que la dame Veuve Duchesne m'avait payés sur mon livre de la *Famille vertueuse :* j'étais riche; j'avais en outre deux habits neufs, des livres, et la première ivresse d'auteur. Je revis avec attendrissement quelques endroits de la ville; mais j'avais le cœur ulcéré contre ses habitants; ils étaient déshonorés à mes yeux. Je ne revis pas M. Parangon, mais seulement quelques-uns de ses ouvriers, comme Bourgoin, Clizot, et Rüttot; ce dernier, que j'avais accueilli à Paris, étant prote, me reçut froidement; je le quittai sans lui dire adieu. Mon frère vint me chercher avec une charrette couverte, et j'arrivai chez ma mère le 1er Juillet.

Après m'être reposé, la seconde semaine de mon séjour à Sacy fut employée à des partages de nos lots, et même de ce qui devait nous revenir un jour : ce fut notre bonne mère qui l'exigea, pour prévenir toutes difficultés après son décès. Je m'y prêtai, mais à regret : ces opérations me desséchaient l'esprit; outre que j'avais pris un mauvais genre d'ouvrage. Je travaillai peu, et mal, durant les quatre mois de mon séjour à Sacy. D'ailleurs, rien ne m'y électrisait, comme à Paris; je sentais mon feu se ralentir, et le goût des travaux agrestes me

reprendre ; et certes, je m'y fusse livré, si j'avais eu un bien suffisant : mais je n'avais d'espoir que dans mes travaux futurs, qui ont été plus de dix ans sans rien produire. Je travaillais dans un colombier vide de pigeons, dont je tirais l'échelle, pour être plus tranquille ; je lisais, j'écrivais. Ce qu'il y a de singulier, c'est que je fus incapable de travailler au *Pornographe* durant mon séjour à Sacy. Mais j'y commençai la *Confidence nécessaire*. Je voulus un jour profiter de la solitude des *Lavières*, appelées *Fourches-l'Évêque*, l'endroit le plus isolé du finage : mais lorsque j'y fus, mon imagination éparpillée au grand air, distraite, desséchée par les objets présents, par les sites chéris de mon enfance, ne put jamais se recueillir assez pour produire. Je me rappelai seulement que j'avais gardé un jour les moutons dans cet endroit avec ma sœur l'infortunée Geneviève (1), qu'un *verdereau* pensa mordre au pied ; et je m'attendris, en me rappelant ces temps de ma jeunesse, où nous étions innocents, ma sœur et moi. Je versai des larmes amères, qui furent le premier germe du *Paysan perverti ;* mais il me fut impossible de me concentrer assez pour travailler. J'ai reconnu que, pour écrire, il ne faut pas une solitude absolue, mais une solitude individuelle, avec la perspective d'une foule innombrable, qu'on verra, qu'on joindra, avec laquelle on conversera, quand on voudra. Voilà

---

(1) La note [P] p. 381 du *Pornographe*, seconde édition, est l'histoire de son malheur, quant au fond.

pourquoi tant de gens qui vont à la campagne pour travailler s'en reviennent sans avoir fait une page.

Il ne m'arriva rien de particulier, pendant mon séjour à Sacy. Je fus tenté d'aller à Dijon; mais je n'exécutai pas ce dessein : je ne soupirais qu'après mon retour à Paris, que j'effectuai le 28 Septembre.

J'emportais avec moi mes manuscrits, mais je laissais mes livres, espérant que je reviendrais dans un an ou deux. J'avais vu, pendant mon séjour, une fois mes frères de Courgis chez eux, et une fois l'abbé Thomas chez ma mère; je lui lus quelque chose de la *Famille vertueuse*. J'avais rencontré à Courgis un officier, neveu de M. *Jacquot,* chanoine de la cathédrale d'Auxerre; je l'allai voir, à mon passage par Auxerre : mais l'air natal m'avait si bien rendu mon humeur sauvage, que je ne pus jamais me résoudre à dîner avec lui chez son oncle. J'allai chez mes cousins; le père Servigné n'était plus. Nous le pleurâmes. Je leur laissai un exemplaire de la *Famille vertueuse*.

Je partis le lendemain par le coche. Le voyage fut triste, excepté le dernier jour, en approchant de Paris, qu'il m'arriva cette aventure que j'ai rapportée dans le *Pornographe* (*Note* [J], *p. 355 de la seconde édition*). Elle est bien différente de ma rencontre en montant! Tout est varié dans la vie (1)!

---

(1) On rapportera cette aventure si l'on veut, en réimprimant, et m'y faisant parler en mon nom.

Note de l'Éditeur. — Pour déférer au vœu de Restif,

Arrivé à Paris, j'allai coucher rue *Traînée-Saint-Eustache,* où était alors le domicile de ma femme.

---

nous transcrivons ici cette historiette du *Pornographe :*

« Nous approchions de la capitale, très fatigués et plus ennuyés encore de notre séjour dans un coche renommé pour sa lenteur, lorsque nous fûmes recrutés par deux jeunes personnes assez jolies : la première paraissait avoir environ vingt-quatre ans, et la seconde dix de moins. Cette dernière avait l'air si vive, si hardie, en un mot si *faite,* que malgré la modestie de sa conductrice, elle m'inspira d'abord quelque défiance. Mais ces légers soupçons furent bientôt détruits. Je m'entretins quelque temps avec Mlle Lebrun (c'est ainsi que la petite Angélique nommait sa compagne), et tout ce qu'elle me disait était si sensé, que je pris beaucoup d'estime pour elle. Un jeune homme dont j'avais fait la connaissance pendant le voyage, nous aborda; il fut ravi de l'occasion que je lui fournis de se mêler à la conversation. Pour moi, comme j'occupais une cabane particulière, avec une dame et ses deux filles que je n'avais laissées seules que parce qu'elles m'avaient témoigné vouloir se livrer au sommeil, je quittai Mlle *Lebrun* et sa jolie compagne, dès que je m'aperçus que les dames étaient éveillées. La conduite de Mlle Lebrun en mon absence fut constamment la même, prudente, réservée. La petite Angélique paraissait d'une impatience extrême d'arriver à Paris; elle demandait à tout moment si l'on découvrait cette ville. Par complaisance, le jeune homme s'offrit de la conduire sue le tillac pour la lui faire apercevoir. En l'enlevant dans ses bras, un mouvement vif que fit Angélique plaça la main du jeune homme sur une cuisse élastique et ferme. Pas le moindre mot : la jeune pessonne parut ne faire aucune attention à cette minutie. Nous sommes tous faibles : Angélique, avec son petit air lutin, donnait l'espérance d'un plaisir complet. Le jeune homme hasarde des caresses; on ne se défend pas : un réduit obscur fut bientôt trouvé, et mon compagnon de voyage cueille une rose... qui n'était pas sans épines. Cependant il se crut le plus heureux des hommes; en sortant de la voiture, il reconduisit les deux nymphes : on le

Nous déménageâmes presque sur-le-champ, c'est-à-dire le 15 Octobre, et nous allâmes demeurer rue

---

reçut dans un appartement fort propre. Il demanda la permission de revenir; on la refusait d'abord : il pressa; on donna des *si,* des *mais;* enfin on se laissa fléchir.

» L'imagination remplie des charmes de la jeune Angélique, dès le lendemain mon homme se fût rendu chez Mlle Lebrun; mais il crut qu'il fallait attendre quelques jours avant de se présenter. Cependant il ne pouvait s'empêcher de passer plusieurs fois dans la rue où elle demeurait. Le soir du second jour, il était en contemplation vis-à-vis les croisées de l'appartement qui *recélait le divin Objet de ses impétueux désirs,* lorsqu'une femme âgée, malpropre, dégoûtante l'aborda; cette mégère lui prit la main : « Mon » bel amour, » lui dit-elle d'un ton aigre fausset, « voulez- » vous venir chez moi? je vous ferai voir une demoiselle » belle comme le jour, qui n'a que seize ans. » Et s'approchant de son oreille : « C'est une petite marchande de » modes, qui s'échappe quelques heures; en vérité, c'est un » morceau tout neuf; venez, mon bel ange, vous serez con- » tent : c'est dans cette maison. » Le jeune provincial crut tout cela; le souvenir d'Angélique l'échauffait; il observa qu'on le conduisait dans la maison où demeurait celle qu'il désirait si fort de revoir. Il suivit la vieille infâme. On ouvre, et le premier objet qui frappe ses regards, c'est Mlle Lebrun, sur un lit de repos. Il allait s'approcher d'elle, lorsque la divinité que la vieille lui avait annoncée vint s'emparer de lui. Le portrait n'avait point été flatté; le jeune imprudent oublia la Lebrun, et suivit la dangereuse enchanteresse. Mais lorsqu'il eut parcouru tous les charmes de cette jeune Beauté et satisfait le désir qu'elle avait fait naître, sa curiosité revint. Il demanda à la jeune fille ce qu'était la dame qu'il avait aperçue en entrant? Elle lui apprit que c'était l'abbesse du lieu. Il s'informa ensuite d'une jeune personne qu'il dépeignit; on feignit de ne pas l'entendre, mais un demi-louis fit découvrir tout le mystère. — « Madame, » dit la nymphe, « ne laisse parler Angélique à » personne, parce qu'un vieux Pr....., qui ne veut que des

Quincampoix, chez *Pernet*, plombier de chasse. C'est là que je composai, dans les derniers mois de 1767, et dans les premiers de 1768, la *Confidence nécessaire*, le *Pied de Fanchette*, et que le *Marquis de T****, ou l'*École de la Jeunesse*, fut mis au net en partie, c'est-à-dire les trois premiers volumes.

Nous occupions le second : vis-à-vis ma fenêtre, était une femme au second de l'autre maison, que

---

» filles de la première jeunesse, qu'il paye tout ce qu'on » veut, se l'est réservée. Il demeure à quelques lieues de » Paris ; toutes les semaines, Madame la conduit à son » château. Cependant, lorsque Madame trouve quelqu'un » dont elle est sûre, et qui veut sacrifier quelques louis, on » la lui fait voir. En entrant ici, c'était à moi que le Pr...... » en voulait ; mais il est si usé, si degoûtant, que je suis » fort aise d'en être débarrassée. Je me dédommageais sou- » vent, en revenant par le coche, avec quelque joli cava- » lier, des supplices que m'avait fait souffrir le vieux satyre. » Quelle fut la surprise du jeune homme ! Il frissonna, en songeant qu'il n'avait rien omis, et ce vieux Pr..... ne le rassurait pas ; il était trop instruit ; il gagna sa chambre garnie fort triste. Il eut néanmoins le courage de venir le lendemain chez la Lebrun ; il lui fit connaître qu'il savait à quoi s'en tenir sur son compte. Il demanda Angélique, en offrant tout ce qu'on voudrait ; on le refusa ; mais, comme il insistait, on l'assura que le vieux monstre avait corrompu la jeune enfant qu'on lui sacrifiait. Ce fut alors qu'il vit son imprudence ; il sortit rongé d'inquiétudes. Ce n'était que le commencement de ses maux : d'affreux symptômes parurent quelques jours après. Je le rencontrai ; il me fit part de son malheur, et je l'aurais plaint, s'il ne m'eût avoué qu'il avait été assez faible pour suivre la vieille. Cependant je lui rendis tous les services dont il avait besoin ; et mes soins, secondés par un habile médecin, eurent un favorable succès Heureux le jeune étranger, si son malheur le rend plus circonspect ! »

je trouvais charmante. Je ne pouvais me lasser de la considérer, dès qu'elle paraissait à la fenêtre; c'était ma Muse, elle m'encourageait au travail, seulement en se montrant; lorsque je parlais d'elle, je ne disais jamais autrement que la *jolie dame*. On riait, et Agnès Lebègue, ainsi que Mme Pernet et sa mère, se moquaient de moi. Je crus que ma femme avait ses raisons, et je continuai d'admirer ma Belle de vis-à-vis. Sa manière de se mettre était simple, mais pleine de goût! et je me disais souvent : « Comme » tout sied à la beauté! » Lorsque je remis au net l'Ouvrage aride de l'*École de la Jeunesse*, je levais les yeux, quand ma plume suspendue refusait de couler, et si je voyais ma *jolie dame*, le feu circulait dans mes veines; je trouvais sinon la bonté du fond, au moins des épisodes qui avaient quelque mérite.

C'était l'abbé Thomas qui m'avait donné le fond de *Lucile*. Ce n'était plus un roman, et comme la vérité devenait plus onctueuse pour mon imagination, la vue de ma *jolie dame* faisait voler ma plume sur le papier. Ce fut cette prétendue *Belle* qui me communiqua la force d'achever la *Confidence nécessaire*, abandonnée trois fois, par sécheresse d'imagination, Elle fut, en troisième, la Muse du *Pied de Fanchette*. Quand tout cela fut achevé, un jour de fête, que je me sentais froid, je m'occupai, pour m'échauffer l'imagination, du moyen de voir de près ma *jolie dame* : je descendis, à l'heure de la messe, et j'allai me mettre sur la porte de l'hôtel *Beaufort*, par où elle avait coutume de passer, pour aller à la petite

église de *Saint-Leu-Saint-Gilles*. Elle descend : je la vois sortir de la maison; mon cœur palpite, et je m'apprête à la dévorer des yeux... Elle approche... Si je l'avais vue inopinément de près, je ne l'aurais pas reconnue. Elle était laide... laide... à faire peur!... Toute mon illusion tomba; le charme de la rue *Quincampoix* fut détruit (1); je fus obligé d'aller chercher mes Muses au loin. Je trouvai Mme *Lévêque*, fille de *Moreau* de l'Hôtel-Dieu, et soierière vis-à-vis les *Innocents*, et la jolie *Modeste* au *Soulier rose* de la rue *Tiquetonne*...

On observa bientôt, à la maison, que je ne courais plus à la fenêtre, que je ne parlais plus de la *jolie dame :* Mme Pernet, jeune femme d'une grande beauté, que je mettais sans façon au-dessous de mon vis-à-vis, voulut parier que je ne l'avais jamais vue de près. Je ne dis mot. Une dame *Saniez*, autre

---

(1) J'ai de plus eu occasion d'observer qu'il est quelques-unes de ces femmes, charmantes de dix pas, qui sont très laides de près. Une dame *de Vimes,* très jolie, avait pour compagne ordinaire une dame *Tarade,* avec laquelle assez communément elle faisait des parties *sérotinales* à l'ancien Palais-Royal. Mme Tarade, de dix pas, avait une beauté piquante, touchante même : une demi-obscurité opérait la même chose que la distance. Les hommes à qui ces femmes n'étaient pas connues, se disputaient souvent à qui prendrait Mme Tarade; c'était le plus *important* qui l'obtenait. Mais ensuite, dans l'appartement, aux lumières approchées, il était cruellement déçu! La prétendue Beauté n'avait pour elle que la forme du visage; mais du reste, c'était une peau livide et dégoûtante; Mme de Vimes, au contraire, était fraîchement colorée, etc.

jolie femme, qui venait alors chez nous, la connaissait : elle me proposa de lui donner la main jusque chez mon admirée. Je refusai : or jamais je n'avais rien refusé à cette femme. « Il l'a vue de près ! » s'écria la jeune Pernet. Mme Saniez feignit de me bouder, et quand je fus à travailler, elle alla chez la dame vis-à-vis ; elles étaient amies, et elle parvint à l'amener, non chez nous, mais dans l'appartement de Mme Pernet, au premier. Ce fut là qu'on apprit à la dame qu'elle était adorée d'un homme qui demeurait au second : on l'assura que j'en perdais le boire, le manger, le dormir ; on la supplia de me dire un mot de consolation. Elle se fit beaucoup presser ; enfin, elle y consentit. On me fit descendre, Je vis les dames dans une presque obscurité, à six heures du soir, au mois de Mars. Mme Saniez, qui était très enjouée, et sûre de ma complaisance, exposa en peu de mots les motifs de la grâce qu'on me faisait, de me permettre de descendre, pour voir Mme *Ganery* la chirurgienne. Elle me dit que je pouvais m'enhardir, que j'avais affaire à une dame raisonnable autant que vertueuse. Si l'on avait vu clair, je ne crois pas que j'eusse pu me prêter à la plaisanterie ; mais la presque obscurité rendait à la dame tous les charmes que je lui trouvais à sa fenêtre. Je fis mon rôle : je me mis à ses genoux, et je lui pris la main, que je ne baisai pas néanmoins. Mais je défilai mon chapelet, d'autant mieux que je n'eus qu'à me replacer dans mes anciennes situations. On avait voulu me jouer, m'embarrasser ; et ce fut moi

qui les intriguai; les trois femmes, en comptant la mienne, ne surent plus que penser. Je ne me suis jamais ouvert à ce sujet, et c'est ici qu'elles verront la vérité, car elles vivent encore aujourd'hui 18 Auguste 1790.

J'étais alors plus pauvre que pendant ma proterie : je mangeais rapidement le produit de ma *Famille vertueuse;* mon *École de la Jeunesse* était refusée du libraire; mon *Pornographe* par le censeur; et néanmoins, je ne me décourageais pas!... Ce qu'il y a de surprenant dans cette Époque de ma vie, c'est que, réellement sans ressource, je n'en étais pas plus triste, pas plus inquiet. *Guy* ne voulut pas imprimer mon *École de la Jeunesse;* au lieu de me désoler, je fis *Lucile* en cinq jours. C'était l'histoire déguisée de Mlle *Cadette de Forterre,* qui s'en était allée avec un commis de son père, nommé *Fromageot,* fils d'un tonnelier; on les avait poursuivis et arrêtés à *Lille en Flandres;* on ramena la demoiselle, qu'on a mariée depuis. On voit que je n'y suis pas l'ennemi de Mlle Cadette. J'avais prétendu écrire cet ouvrage dans la manière de l'*Ingénu :* mais il faut être soi-même, et non un autre, cet autre valût-il mille fois mieux que nous. C'est ainsi que, dans la *Famille vertueuse,* j'avais voulu imiter Mme Riccoboni. Je n'ai imité personne dans mes Ouvrages suivants : mais je n'ai commencé à suivre librement ma propre manière, que dans le *Paysan perverti.* Je ne pus vendre ma *Lucile* que trois louis, au Juif *Valade,* qui en tira quinze cents, au lieu d'un mille, nombre con-

venu, afin que j'eusse quelque chose en seconde édition. Il fit pis encore : on le contrefit en province, de son aveu, moyennant un nombre d'exemplaires qu'il vendit à Paris, réservant toujours un petit nombre de ceux que je connaissais, pour me prouver que son édition n'était pas épuisée. Cet homme, suppôt de police, a fait fortune, et il est mort le lendemain!...

La *Confidence nécessaire* est une peinture de la situation de mon cœur, lorsque, dans ma première jeunesse, j'aimais plusieurs filles à la fois; ce n'est pas une histoire véritable, mais c'est une situation vraie, et un tableau fidèle. Cette production érotique eut du malheur : elle fut refusée du censeur, l'abbé *Simon;* je ne pus d'abord la vendre, et quand j'y fus parvenu, l'intrigant *Kolmann,* espion de police, non seulement ne me la paya pas, mais il me soutira des exemplaires de trois autres Ouvrages, pour plus de cent écus, qu'il ne me paiera jamais, puisqu'il est mort insolvable. M. *Lebrun* fut le second censeur de la *Confidence nécessaire,* puis de l'*École de la Jeunesse.* M. *Delalaure* l'avait été de *Lucile,* que je voulus dédier à Mlle *Hus,* en reconnaissance du plaisir que sa beauté m'avait donné sur le théâtre; Delalaure alla faire l'empressé auprès d'elle, et l'empêcha d'accepter la dédicace. Voici la lettre qu'elle m'écrivit : « *Monsieur! Soyez persuadé que j'ai trouvé votre Ouvrage très agréable, et que je suis très sensible à l'honneur que vous voulez me faire; mais vous ne devez pas trouver étonnant que je ne l'accepte pas. Quoique*

très joli, votre roman est d'un genre un peu licencieux, et qui ne permet pas à quelqu'un de connu, de souffrir que son nom soit en tête. Je vous prie de ne pas l'exiger, et de croire que je suis avec considération, Monsieur, » etc. J'avais eu bien tort de penser à Mlle Hus pour cette *dédicace,* puisque j'en faisais tirer un exemplaire en papier de Hollande pour Mme la comtesse d'Egmont, au souvenir de laquelle mes deux romans me faisaient croire que j'étais digne de me rappeler. Ce fut donc une grande inconséquence, de ne pas avoir fait la tentative auprès de cette dame, qui peut-être aurait accepté. Aussi, lorsque j'eus envoyé mon exemplaire, je n'eus aucune réponse. J'eus même des inquiétudes. Il existait alors deux hommes très dangereux! *Richelieu* et *Fronsac.* J'eus de cruelles nuits (car les jours, mes occupations m'absorbaient) : j'avais donné mon adresse, et je tremblais qu'il ne me vînt une sinistre visite du patte-de-velours *Dhemmery!* Delalaure, quoique un fou, m'avait rendu un vrai service; ma dédicace était ridicule : mais il avait de la mauvaise volonté. Cet homme était fou le matin, et ivre l'après-midi; on ne savait quand lui parler. Quel censeur!

Le *Pied de Fanchette* fut l'effet d'une vive effervescence : je passais un dimanche matin, en allant voir Renaud, par la rue *Tiquetonne;* il y avait, au coin de la rue *Montorgueil,* une marchande de modes, que remplace aujourd'hui le café : j'aperçus une jolie fille, en jupon blanc, encore en corset, chaussée en bas de soie, avec des souliers roses à talons hauts et

minces, genre de chaussure qui faisait infiniment mieux la jambe aux femmes que la mode actuelle. Je fus enchanté. Je m'arrêtai la bouche béante sur le seuil de la porte, à la considérer (elle me tournait le dos). Enfin, une de ses compagnes l'avertit. Elle me regarda, en rougissant. « Dieu! que vous êtes » appétissante! » lui dis-je. Je m'éloignai. En chemin, je fis le premier chapitre de l'Ouvrage : « *Je suis l'historien véridique des conquêtes brillantes du pied mignon d'une Belle,* » etc. C'est de la prose poétique. Je mis la main à la plume dès le lendemain. Mon imagination se trouvant un peu refroidie, je sortis, pour revoir ma Muse... Dans la rue *Saint-Denis*, vis-à-vis la fontaine *des Innocents*, j'aperçus une femme, dont le pied était un prodige de mignonnesse : aussi était-il chaussé d'une jolie mule d'étoffe d'or, faite par le plus habile *artiste* de la capitale. Je la suivis jusqu'à l'église du *Sépulcre,* où elle entra, et je revins chez moi plein de verve ; j'allai en deux jours au XIVe chapitre. Mais ici, j'eus une querelle violente avec Agnès Lebègue. Voici à quelle occasion : il faut reprendre les choses d'un peu haut.

On sait que j'avais mis Agnès, ma fille aînée, pendant que sa mère vendait des mousselines aux environs de Paris, en pension chez la mère de Mlle Désirée. Cette dernière l'emmenait souvent dans sa chambre ; Désirée était un peu galante, surtout depuis que son mariage avec M. de Roncy était absolument rompu, et qu'elle n'avait plus le vieux Lefort, que la mort venait d'enlever. Elle avait

gardé l'appartement du vieillard, et avait pris une élève, nommée *Fanchonnette Giet*, dont l'oncle lui faisait la cour pour le mariage. Désirée et Fanchonnette avaient chacune leurs amants. Un jour qu'apparemment elles étaient occupées toutes deux, il en survint un troisième. Ce misérable était syphiliteux; Agnès était une belle enfant de cinq à six ans; il lui fit des attouchements, sans doute très intimes, on ignore comment. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'après son retour chez nous, Agnès fut dévorée par une démangeaison continuelle. On mit des topiques qni firent rentrer l'humeur. Sept à huit mois après, dans le temps où nous demeurions rue *Quincampoix*, il survint à l'enfant des pustules sur tout le corps. Elle couchait dans un petit lit à côté de sa mère; la démangeaison la faisait s'agiter toute la nuit : la mère, impatientée, voulut l'obliger à se tenir tranquille; c'était exiger l'impossible. Elle lui donna quelques coups de verges, qui la firent crier, et qui m'éveillèrent. Je me mis dans une horrible colère. Bouderie de la part d'Agnès Lebègue, qui dura plusieurs jours : c'était son usage, lorsque nous avions des querelles, et je conviens aujourd'hui, que, semblable à la *Xantippe*, cette furie m'a beaucoup servi par ses humeurs; si elle avait été constamment bonne, je n'aurais pas su la moitié des choses utiles que j'ai mises dans mes *Contemporaines* et dans mes autres Ouvrages; mais, dans l'occasion où nous sommes, ma verve s'éteignit; l'Ouvrage, qui commençait d'une manière intéressante, con-

tinué avec les distractions du dépitement et de la colère, fut incohérent, mal ordonné, lardé de remplissages où la mémoire suppléait à l'imagination. Il n'en fut pas moins fait en douze jours; je ne le proposai à aucun libraire; M. *de Crébillon* fils en fut le censeur, et je l'imprimai pour mon compte au mois d'Auguste suivant, aidé par le petit *Théodore,* dont il est parlé dans le *Paysan* et dans la *Jolie Blanchisseuse* (1); c'était un apprenti, dont on me laissait disposer...

Après avoir achevé la composition rapide de cet Ouvrage de goût, je mis au net la *Confidence nécessaire,* puis la *Lucile;* je repris le *Pied de Fanchette.* M. *de Sartine,* à la *Confidence nécessaire,* avait entendu la *Confession nécessaire,* et il m'avait donné pour censeur un abbé *Simon*, bibliothécaire du comte *de Clermont,* prince. Il n'était pas possible qu'un abbé approuvât un roman aussi gaillard. Je le lui présentai moi-même, comme étant mon domestique; nous parlâmes de moi fort librement la seconde fois, et je me desservis sans le vouloir. L'abbé renvoya mon manuscrit à *Marin,* secrétaire de la Librairie, dans l'intention de le faire supprimer; mais ce censeur de la Police me le rendit bonnement, en me conseillant d'y faire les changements convenables. Je n'ai jamais eu qu'à me louer

---

(1) C'est la 163e des *Contemporaines : Nouvelle* délicieuse par son honnêteté, la vérité des mœurs, et un certain charme romantique.

de Marin : c'était un homme un peu brusque, un peu Arabe, mais obligeant envers les pauvres diables tels que j'étais, et je lui dois de la reconnaissance. On l'a fort maltraité ! il est un des cinq personnages dont j'ai entendu entendu dire beaucoup de mal, et dans qui je n'ai vu que du bien ; les voici : *Marin, Mairobert, la Reynière* fils, *Beaumarchais,* et *Pelletier de Morfontaine.* Le public est parfois un juge bien partial ! il se décide sur des ouï-dires, occasionnés par des ennemis secrets.

On imprima en Mai la *Lucile.* Les trois louis que j'avais reçus vinrent fort à propos ! Le marchand *Moulins* avait été absent tout l'hiver; il reparut, et il fallut lui céder ma chambre, le loyer étant sur son compte. J'allai demeurer dans la *Cour d'Albret,* chez ces hôtesses, dont l'aïeule, la mère et les deux filles ne voulaient chez elles que des gens extrêmement rangés; et pour qu'ils le fussent, elles se chargeaient de leur rendre la sagesse facile : on avait d'abord la grand'mère, femme de cinquante ans, très fraîche, malgré ses travaux ; ensuite la mère, qui en avait trente-cinq, puis la fille aînée, âgée de dix-huit, enfin la cadette, jeune tendron de quinze ans alors. Les trois louis que me donna *Valade* me nourrirent pendant quatre mois, à moins de vingt francs chacun : je prenais, chez *Guillaumot,* traiteur-gargotier, qui avait deux filles charmantes, un ordinaire de sept sous, qui faisait mon dîner et mon souper; je buvais de l'eau, et je mesurais les morceaux de mon pain de six livres, de façon qu'il me

fit la semaine. Une chose singulière, c'est que je n'eus pas d'indigestions, tant que ce régime dura, moi qui avais un très mauvais estomac depuis 1764! J'allais voir quelquefois un de mes anciens confrères du *Louvre,* appelé *Mauger;* c'était un homme à son aise, et sans enfants, qui vous forçait à manger, dès que vous entriez chez lui. Mal nourri à l'auberge, l'odeur d'un bouilli bourgeois excitait en moi le plus grand désir d'en goûter; je sentais une sorte d'épuisement de besoin : et cet homme, qui donnait à tout le monde, qui cent fois m'avait contraint à me mettre à table, ne m'offrit pas une seule fois sa soupe dans le temps de ma détresse, qu'il ignorait!

Je commençai l'impression de la *Fanchette* au mois d'Auguste, comme je l'ai dit; *F.-A. Quillau* me devait encore les quatre cents livres; cette somme fut destinée à l'impression. *Edme Rapenot* le libraire, le même que j'avais connu à Auxerre, et à Paris chez Claude Hérissant, répondit pour le papier, à condition qu'il serait payé sur le premier produit de la vente. Je fis la composition à la casse, travaillant du matin au soir, et rectifiant mon Ouvrage autant qu'il était possible... Je mis en vente à la *Saint-Martin*, en même temps que *Valade* publia *Lucile. Fanchette* se vendit rapidement; les frais rentrèrent en trois semaines, et Rapenot fut payé. Je vendis alors mon manuscrit de la *Confidence* à *Kolmann*, et je l'imprimai comme l'autre, avec Théodore.

Ce fut pendant l'impression de cette dernière production qu'Edme Rapenot me fit le récit attendris-

sant d'un père riche qui avait fait l'aumône à sa fille naturelle, sans la connaître. Ce beau trait alluma mon imagination, et me fit composer à l'imprimerie même, et sur une *casse*, la *Fille naturelle*, en deux Parties, qui ne me prirent que six jours, tant la composition que la mise au net : chef-d'œuvre de célérité, peut-être chef-d'œuvre de pathétique! Sans bruit, sans annonces, ce petit Ouvrage, après quatre éditions rapidement vendues, m'a encore fourni deux des meilleures *Nouvelles* des *Contemporaines* : la *Sympathie paternelle,* et la *Fille reconnue.* C'est la première fois que je me suis attendri en composant. On jugea cette production, comparée à la *Fanchette,* et l'on me dit : « Le *Pied de Fanchette* » se vendra plus rapidement; la *Fille naturelle* plus » longtemps. » Ces deux Ouvrages ont eu un succès égal, et le même nombre d'éditions; mais le *Pied de Fanchette* n'a pu entrer dans les *Contemporaines.*

Je quittai la *Cour d'Albret* à la fin de l'année; Edme Rapenot me logea au cinquième, dans le *Collège de Presle,* qu'il avait à bail. Je me trouvai là entre les quatre murs, sur un lit de sangle, le peu que nous avions de meubles étant resté pour Agnès Lebègue. 1768
J'étais gai, laborieux, sans autre ambition que celle de publier un Ouvrage capable de me faire une réputation, et que l'estime publique fît lire à Rose Bourgeois. J'avais, pour toute connaissance en littérateurs, *Progrès,* aussi pauvre que moi, aussi désintéressé, aussi avide de gloriole, mais plus intrigant, lié avec *Audinot,* dont il devint le souffleur,

et qui lui payait des scènes épisodiques pour ses Comédiens de bois; ayant de plus le front et le désir d'emprunter. Il est certain que ma manière d'exister et de travailler était la meilleure; mais alors elle était la plus désavantageuse. Le petit homme avait des dîners, des petites actrices pour ses plaisirs, des billets des *Italiens*, etc.; aussi Progrès se moquait-il de moi, et s'enorgueillissant de l'esclavage où le retenaient les baladins du *Boulevard*, il se prévalait de ce qui aurait dû le faire rougir : il ne voyait pas qu'il perdait son temps avec eux, ou que s'il travaillait, leur société, le genre d'occupations qu'ils lui donnaient, frivolisait de plus en plus son esprit déjà superficiel. Il y parut bien, par sa poétique de l'*Opéra bouffon*, par sa *Capucinade*, par ses *Mille et une folies*, et par son *Ainsi va le monde*, qu'il composa durant sa *soufflure* chez *Audinot*, et une prison de trois semaines au Châtelet.

J'achevai l'impression de la *Fille naturelle* au mois d'Octobre 1768. J'avais toujours le manuscrit au net, moins la IV[e] *Partie*, de mon *École de la Jeunesse;* je n'eus pas le courage de la finir. Je mis en ordre le *Pornographe*, et je m'arrangeai avec le nommé *Michel*, compagnon chez F.-A Quillau, pour l'imprimer à frais communs. Mais laissons un instant mes Ouvrages, pour dire un mot de ma situation intérieure, à dater de ma vive passion pour la belle Rose Bourgeois.

La veille de la nouvelle année 1766, quinze jours après que le père de Rose m'eut écrit la lettre que

j'ai rapportée, je fis relier quatre *Almanachs,* un *des Muses,* et trois autres des plus intéressants, que j'envoyai à M. Bourgeois, par mon Théodore, qui laissa le paquet, comme je le lui avais recommandé. Ce présent n'agréa pas; on me le renvoya sous l'enveloppe de l'*abbé Boulemiers,* au *Collège de Justice,* adresse que j'avais précédemment donnée, et je revis mon paquet, avec ce mot singulier, mais auquel j'aurais dû m'attendre, ne m'étant jamais présenté chez M. Bourgeois, par l'excellente raison que je ne le pouvais pas :

« *Si M. de la Bretonne est un homme présentable, pourquoi ne s'est-il pas hasardé lui-même? s'il ne l'est pas, en vain s'efforce-t-il de vouloir nous rendre des hommages.* »

Je fis à ces quatre lignes une réponse de huit pages, qui me tint toute la nuit: je l'envoyai par mon Théodore, et depuis, je n'ai pas eu de nouvelles de cette famille. Mais un dimanche, je rencontrai M. Bourgeois avec un de ses amis, vis-à-vis la rue *des Boucheries-Honoré*, tout près de sa maison; il parlait de moi, ce que je compris par ces mots qu'il répondait à son ami : « *Non, c'est le prote.* » Il lui avait sûrement dit que j'étais imprimeur; l'ami avait demandé si j'étais maître, et M. Bourgeois répliquait que j'étais le prote. Une autre fois, passant devant la boutique, après le mariage de Mlle Rose à Versailles, et celui d'Eugénie avec un marchand, à qui M. Bourgeois avait cédé sa maison, j'y jetai les yeux; le mari d'Eugénie accourut, et me demanda : « Qu'y a-t-il

» pour votre service ? » Je passai, sans lui répondre. Je n'ai jamais revu Mlle Rose. Mais j'ai revu sa sœur Eugénie en 1778, dans une situation qui m'a fourni le sujet d'une *Nouvelle* (1). Elle tenait son mari par-dessous le bras ; un autre jeune homme les accompagnait. Ils entrèrent tous trois dans la maison, autrefois l'hôtel du *Saint-Esprit*, où j'avais demeuré avec Boudard et Chambon, et je m'aperçus qu'ils occupaient une chambre au quatrième. Je m'informai. On me dit que ce petit Parisien avait tout dissipé, ce qui l'avait conduit à faire une faillite complète ; mais qu'Eugénie avait sacrifié sa dot de cinquante mille écus, pour payer les créanciers. Elle n'avait pas d'enfants ; et peut-être la fille de M. Bourgeois eût-elle fait le même sacrifice, quand elle en aurait eus. Je fus très affligé de cette nouvelle ! et j'aurais voulu pouvoir être utile à la sœur de Rose, à l'aimable Eugénie, encore jolie, et dans la détresse. Je l'ai rencontrée une seconde fois en 1781 ; elle venait de la boucherie et elle apportait la viande elle-même. Je n'osai lui parler ; mais je m'en suis toujours repenti. Je me promets de réparer ma faute, si je la revois. Je n'ai pas entendu parler de Mlle Rose ; mais je conserverai pour elle, jusqu'au dernier soupir, les sentiments de respect et de reconnaissance exprimés dans la 25e *Contemporaine*.

Ce fut en 1768, au mois de Novembre, que mon ami Boudard succomba enfin à sa maladie de poi-

---

(1) Voyez la 25e *Contemporaine*.

trine, environ dix ans après la mort de mon ami Loiseau. Boudard de la Grenouillière n'a jamais épousé M[lle] *Mentelle,* quoiqu'il eût pour elle la plus grande estime, et que Renaud l'en pressât. Ils avaient cependant une fille, qui depuis s'est distinguée dans la carrière du théâtre, sous le nom de *Nibautanis (a),* mais ils ont apparemment pensé qu'elle n'avait pas besoin du titre de fille légitime pour briller sur la scène. Boudard n'avait pas testé, n'ayant que du mobilier, qu'il donna. Il était censé chez son amie, à qui tout appartenait. J'étais alors très occupé, faisant tout moi-même, la copie et l'impression, et les minutes m'étaient précieuses; j'étais d'ailleurs commandé par la révision des tierces, la difficulté de mes nombreuses corrections, etc. : je négligeai un peu l'amie de Boudard, quoique je l'aimasse tendrement. Elle m'en voulut, et je la perdis de vue, ainsi que sa fille, que je n'ai revue qu'en 1789, à souper chez un acteur du *Théâtre-Italien.*

C'est à la fin de cette année que je fis par le moyen du jeune *Martinville*, parent d'Agnès Lebègue, la connaissance d'une jolie personne, qui me prit quelques demi-journées. C'est *Élise Tulout.* Nous ne nous liâmes pas d'abord, à cause de l'aventurette qui va suivre; mais nous sommes destinés à former une liaison suivie, et la jeune Élise Tulout (la même que le beau-frère de M[lle] Ursule Meslot

---

(a) Saint-Aubin. *(N. de l'Éd.)*

m'avait présentée presque enfant, à la *Porte du Pont*, le jour de mon couronnement en 1755), doit faire une des dix Époques de ma vie. Je vais les remettre ici, telles que je les ai placées, cette même année 1790, dans la *Semaine nocturne*, petit Ouvrage qui fait suite aux *Nuits de Paris*, p. 155 :

A six ans, *Agathe Tilhien;* à dix, *Marie Fouard;* à quatorze, *Jeannette Rousseau;* à dix-huit, Madame *Parangon;* à vingt-deux, *Zéphire;* à vingt-six, je me mariai, puis j'eus *Nicard;* à trente, *Rose*, la céleste *Rose Bourgeois;* à trente-quatre, *Élise;* à trente-huit, *Louise*... Louise et *Thérèse;* à quarante-deux, *Virginie;* à quarante-six, *Sara*, qui m'effraya et prolongea l'intervalle de deux ans; à cinquante-deux, *Félicité*, fille délicieuse, coquette, mais décente; à cinquante-six, *Filette;* à soixante, la même... C'est une grande singularité que cette suite de quaternaires, qui ont partagé ma vie, en dix parties égales, en mettant *Marie Piôt* pour mes premières années. Mais qui prendrai-je pour les dernières? Je suis au bout, mon âme est éteinte, et je ne vois rien qui puisse la rallumer, quoiqu'une femme m'ait hier, 18 Auguste 1790, causé une sensation. Elle demeure à la première porte cochère, rue *Honoré*, près celle du *Roule* (1).

Après mon retour de Sacy, et ma demeure dans

---

(1) Aujourd'hui 25 Avril 1791, je pense que la jolie *Filette*, horlogère, rue *Honoré*, près celle d'*Orléans*, sera

la cour d'*Albret*, je me mis en pension chez la belle-mère de Théodore, à quatre livres dix sous par semaine. Théodore m'apportait mon dîner tous les jours ouvrables, et j'allais manger chez la belle-mère tous les dimanches et fêtes. Il avait une sœur, appelée *Manon*, que la bonne femme, qui avait épousé feu leur père, parce que la mère de ces deux enfants était son amie, traitait avec autant de bonté, suivant son pouvoir, que la *Bonne* Baron en marquait, à Auxerre, à Madeleine et à ses sœurs... Il est donc encore des excellentes femmes, même à Paris !... Je trouvais le plus grand plaisir à me voir avec cette bonne belle-mère et ses deux enfants ; Agnès Lebègue était occupée de sa vente de mousselines, et Edme, mon débiteur alors, pour des *Fanchette*, avait mis ma fille aînée chez une dame *Germain*, son amie, carré *Sainte-Geneviève*, où on la guérit de sa maladie de la peau dont j'ai parlé. C'était une femme bien extraordinaire que cette dame Germain ! Elle avait deux filles : une, laide comme elle, et une charmante, alors âgée de quatorze ans (il en sera question dans la suite). J'avais toute la confiance de la mère *Wallon* : je devins amoureux de sa petite belle-fille, à laquelle je montrais à écrire les dimanches, après le dîner. Je formai cette enfant avec beaucoup de facilité ; son frère m'aimait et me respectait ; Manon prit les

---

mon dernier goût. Sans elle, ce serait Ædèl Togirém *(a)*, fille du libraire, quai de *Voltaire*.

(a) Adèle Mérigot. *(N. de l'Éd.)*

mêmes sentiments, avec plus de tendresse : cette petite orpheline s'attacha vivement à moi (1); c'était une joie vive et naïve, lorsque je paraissais. Elle avait une amie, appelée *Colette*, grande et jolie fille, blanchisseuse comme elle, et qui venait quelquefois lui aider; Manon lui rendait la pareille. Elle fut des leçons que je donnais à ma petite élève, car Manon, quoiqu'elle eût seize ans, paraissait une enfant de onze à douze par la taille et l'air du visage. Ces deux jeunes filles étaient la candeur même; elles y joignaient une pénétration peu commune. La bonne Wallon préservait sa belle-fille des insinuations dangereuses des ouvrières, en la tenant toujours auprès d'elle, et la tante de Colette en agissait de même : on ne les laissait libres qu'ensemble, ce qui faisait qu'elles s'aimaient tendrement. Rien ne m'aurait été plus facile que de triompher de leur innocence! Un dimanche, après avoir écrit, nous jouâmes à cache-cache, nous quatre, les deux jeunes filles, Théodore et moi. Caché avec Colette, je ne pus résister à l'envie de l'embrasser vivement : loin de se défendre, elle se prêtait à mes caresses, et comme j'avais les sens fort inflammables, mes principes m'abandonnaient. Colette ne faisait pas la moindre difficulté. Je m'arrêtai de moi-même, en rougissant de mes écarts, et j'en pris occasion de lui donner quelques avis : — « Croyez-vous, » dit-

(1) On sait que c'est *Manon Wallon* qui m'a fourni le sujet de la 63e *Contemporaine*.

elle naïvement, « que je l'aurais souffert de la part
» d'un autre ? Mais de vous, tout ce que vous vou-
» drez. Vous êtes le maître et l'ami de Théodore,
» qui vous aime comme ses yeux, et qui sera un
» joûr mon mari, et qui m'a dit comme ça qu'il
» n'était pas jaloux que de vous seul; qu'il vous
» verrait couché avec sa maîtresse, sa femme ou sa
» sœur, qu'il le trouverait bon. Et il me disait en-
» core ce matin, avec attendrissement : « Colette !
» mon maître est malheureux, car il a pleuré du
» chagrin qu'il a de sa femme, et de sa fille, qui est
» malade : console-le, quoi qu'il fasse; car je ne te
» cacherai pas une idée qui m'est venue : c'est que
» si je te voyais enceinte de lui, je t'en aimerais
» mieux, car je serais bien joyeux si j'avais un en-
» fant de lui qui m'appelât son père ! Il aurait un
» jour de l'esprit, comme mon maître, et cela ferait
» honneur aux Wallons, qui ont toujours été un peu
» bonasses. » Voilà ce qu'il ma dit. Ainsi, ne vous
» gênez pas; car je pense tout comme lui là-dessus.
» Il n'y a jamais eu de garçon d'esprit dans la fa-
» mille des *Borel,* dont je suis, et vous me feriez
» plaisir. » Je fus très surpris de ce langage ! car je
sus qu'effectivement Théodore l'avait tenu. Tel était
l'attachement que j'avais inspiré à cet enfant, qu'il
me regardait comme les *Manichéens* regardaient leurs
élus. C'était ainsi que Gaudet m'avait considéré;
j'aurais pu, si je l'avais voulu, abuser cruellement de
l'idolâtrie de ces êtres dévoués. Cependant je n'em-
ployais aucun des moyens de *Mesmer,* indignement

calomnié par *Thouret* (car il semble que les médecins de la Faculté soient les ennemis nés de toute découverte utile; ces hommes se font un jeu de les combattre; à table, en vidant les bouteilles, ils se promettent de pulvériser l'inventeur respectable d'un remède, et ils tiennent la gageure, souvent contre leur propre sentiment. Ce Thouret, d'ailleurs, est un homme très médiocre, à tous égards; c'est un esprit superficiel, comme l'abbé *Aubert*, son digne écho. (*Nota :* j'ai su depuis que Mesmer était un fripon; mais Thouret l'avait jugé sans examen.)

Quant à Manon, elle m'était encore plus dévouée que son frère, à qui j'avais montré à travailler, et qu'elle aimait autant qu'elle en était aimée : c'est-à-dire comme s'aiment des orphelins qui ont l'âme belle... Un dimanche, nous étions seuls à table, à écrire, Colette n'était pas encore arrivée. Je dis à Manon : « Vous êtes bien aimable! tout ce que je » vous dis est reçu d'une manière qui m'enchante : » vous avez un excellent caractère! — Non, » me répondit-elle, en se penchant dans mes bras, « je ne » vaux pas mieux qu'une autre; mais mon frère » nous a donné de son maître une idée, qui fait » que nous vous aimons plus que tout au monde, » Colette et moi. » Ma réponse fut un baiser sur sa bouche : — Ha! » me dit-elle, « mon cher maître, » ne me baisez pas comme ça. — Pourquoi? — » C'est que je n'ose vous le rendre. — Rendez-le » moi, je vous en prie. — Ce n'est pas assez res» pectueux. — Si; je le trouve tel. » A ce mot,

elle m'en donna trois ou quatre, qui faillirent de lui coûter son innocence. Mais Colette entra, qui vit le dernier baiser. Elle sourit, et vint auprès de moi. Je crus qu'il fallait lui en faire autant, pour ôter de son esprit des soupçons désavantageux à Manon. Elle me le rendit, comme elle, sans me faire d'excuses de la liberté.

Théodore, qui savait lire et écrire, faisait les mémoires de sa belle-mère dans une autre chambre. Il entra, dans un moment où j'embrassais les deux amies, en louant leur écriture; car elles s'appliquaient extrêmement. — « Si vous voulez que je » les aime encore davantage, » me dit-il, « aimez-« les beaucoup... »

Cet agréable passe-temps embellit ma vie, dans le temps où j'étais dans la plus profonde misère, en 1768; car tout ce que produisait la vente de mes livres allait à Edme Rapenot pour le papier, et pour la pension de ma fille. Kolmann ne me payait pas; mais Edme Rapenot me donnait six francs par semaine, qui suffisaient à toute ma dépense, le blanchissage compris. J'ai dit qu'Edme me logeait au *Collège de Presle;* mon loyer faisait partie de ses frais d'avance, avec le papier d'impression, et les six livres par semaine. Je donnais quatre livres dix sous de pension : il me restait trente sous; je payais une bouteille à dix à notre dîner le dimanche : il me restait vingt sous; trois sous pour une chemise, un sou pour un col : il me restait seize sous; j'en dépensais encore quatre, et j'en épargnais douze

par semaine, pour le besoin, ou pour aller quelquefois au spectacle. Ç'a été le temps de ma vie où j'ai été le plus à l'étroit, excepté les trois mois de mon séjour à Paris, à mon retour de Dijon.

Il faut l'avouer ici : j'eus le bonheur de respecter l'innocence de Manon ; mais Colette... Ce fut elle qui me provoqua, et je suis très tenté de croire que ce fut à la sollicitation de Théodore, qui
1769 l'épousa grosse, et qui l'a si tendrement chérie, quoiqu'elle lui ait déclaré devant moi que c'était *de mes œuvres* (ce fut son expression), que je suis presque sûr qu'il avait fait de cette complaisance une condition de son mariage (1)... Je ne sais

---

(1) En réfléchissant sur les causes de dévouement que Théodore avait pour moi, je crois que la principale vint d'un commerce épistolaire, que j'avais avec *Sœur Sainte-Théodore*, religieuse au *Précieux-Sang*, rue de *Vaugirard*, sa marraine. Cette bonne recluse lui parlait de moi dans les termes les plus avantageux : ce qui fit alors une impression très forte sur un jeune homme naïf, ignorant, et d'un état peu élevé. Si l'on examinait les succès de certains chefs de secte, et même de quelques philosophes, on verrait que les premiers sectateurs de Mahomet, des autres inventeurs de religions, de quelques instituteurs monastiques, etc., ont eu pour cause principale l'attachement personnel qu'ils inspiraient à des disciples enthousiastes. Avec un peu d'adresse, et des vues que je n'avais pas, Gaudet et Théodore auraient assassiné, si je leur avais prescrit de le faire..... O dédale du cœur humain !..... Ces mêmes hommes m'eussent fait des prosélytes parmi les gens simples, plus facilement encore ; on parle mieux pour un tiers que pour soi-même ; et cent ans plus tôt, j'aurais pu bouleverser l'État..... Rien ne doit surprendre dans certains succès : ils furent l'effet de la sympathie pour un fourbe ambitieux. Je ne le fus jamais.

comme les gens du monde envisageront un trait de ma vie aussi extraordinaire : ce qu'il y a pour moi, c'est que je puis protester que Théodore a toujours été incapable de bassesse; que sa femme est la plus honnête qu'il soit possible d'imaginer; qu'ils s'adorent encore aujourd'hui, après seize ans de mariage; que le fils aîné est chéri du mari et de la femme, ainsi que de Manon, qui fait la meilleure et la plus honnête petite ménagère de son quartier, depuis deux ans; que jamais on n'a vu que de la vertu dans ces deux ménages. Toute la conduite extraordinaire qu'on vient de voir, était l'effet de l'enthousiasme que j'avais causé à Théodore, et que le succès de ma *Fanchette* et de la *Fille naturelle* avait rendu plus entier. Ce qu'il y a de certain encore, c'est que j'aurais tout obtenu de Manon, si je l'avais voulu; qu'elle pleura beaucoup, avant que de se déterminer au mariage, en 1772; qu'elle vint cinq à six fois seule dans ma chambre, au Collège de Presle, et que depuis son mariage elle n'a pas mis les pieds chez moi. Je dis à son frère de lui demander un jour pourquoi je ne la voyais plus? — « Dis à ton maître et le mien, qu'il n'est pas fait » pour avoir le reste d'un autre. »

Je quittai ces aimables enfants en 1770, après un cruel accident, dont ils m'eussent préservé, deux ans avant le mariage de Manon, et un an après celui de Théodore. C'est une des plus grandes fautes que j'aie faites, que d'abandonner ces trois êtres aimables. Mais je n'étais pas tranquille, ayant une femme et

trois enfants, en y comprenant Élisabeth, qui vivait encore. Agnès Lebègue n'avait pas encore eu visiblement avec moi de ces torts qui ne se pardonnent jamais, et dès qu'elle paraissait le désirer, je revenais auprès d'elle. Toutes les fois que je m'en éloignais, c'était à sa sollicitation, et par des raisons qu'elle me faisait trouver bonnes. J'avais perdu mon ami Boudard, mais il m'en restait deux autres, Renaud et Gaudet. Le premier, depuis la perte qu'il avait faite de Mme Deschamps, était triste, sévère, et me prêchait sans cesse la régularité. Cependant, au lieu d'être un Aristarque dur, il était presque admirateur de mes Ouvrages, il en était le prôneur, et quand le *Pornographe* parut, il vint m'embrasser, en disant : « Enfin, voilà donc un livre, et non » plus une brochure (1). » Il pleurait en lisant la *Fille naturelle*, et s'écriait : « O Loiseau ! où » es-tu ? » Il riait et pleurait, en lisant *Fanchette;* la *Confidence nécessaire* lui plut. En un mot, cet ami, qui ne me flattait pas, me montrait aussi la douce indulgence de l'amitié. Défiez-vous de toute critique trop sévère ! elle marque la haine !... Mais il était extrêmement porté pour Agnès Lebègue, et ce fut un malheur, pour elle et pour moi ! Si nous nous fussions séparés alors, nous en aurions mieux valu tous deux.

Quant à Gaudet, il vivait tranquille, heureux avec Manon : il avait quitté toute idée de libertinage. On se rappelle q'une parente de Manon, restée dans le *matrullage*, nous avait enlevé la fille de

Zéphire, qu'on m'avait dit morte. Ce fut à cette époque que je la retrouvai, par un effet du hasard. La mère de Colette était blanchisseuse de la *plagiaire;* on lui vola du linge, et la parente de Manon vint faire un grand bruit! Zéphirette était avec elle. Cette enfant, âgée de treize ans, causait avec Colette et Manon, qui louaient sa figure, et la plaignaient d'avoir une aussi méchante mère. — « Elle ne l'est » pas! » dit la jeune fille, « je le sais de ma nour- » rice. Je suis fille de Monsieur Gaudet, marchand » confiseur. » Les deux jeunes filles me répétèrent ce mot. Je pris l'adresse de la *Guérin,* cette parente de Colette, et nous y allâmes, Gaudet, sa femme, sa sœur et moi. Manon fit tout avouer à sa parente, reprit sa fille; et Gaudet l'ayant supposée à lui, comme on l'a vu, elle est devenue son héritière. Il la mit, en quittant la capitale, chez Victorine, fille de Mme *Guisland,* mais à mon insu... On verra, en 1775, comme elle fut mariée.

Ce fut alors, qu'ému de tout ce que je voyais, je retirai ma fille Agnès de la pension; je la réunis avec sa mère, et j'allai manger chez Agnès Lebègue, alors sédentaire à Paris, depuis le retour de Moulins à *Mâcon.* Elle avait encore quelques marchandises; je lui donnai des effets sur *Gauguery,* libraire, acquéreur du reste de ma *Fanchette:* elle en acheta le ménage d'un peintre, domicilié dans la rue de la *Vieille-Bouclerie,* maison de *Valeyre* l'aîné, imprimeur, et occupa son logement... Mais revenons ici sur nos pas.

J'en étais à l'impression du *Pornographe :* je vais conduire l'histoire de mes Ouvrages jusqu'au mois de Mai 1770 ; je reprendrai ensuite celle de ma conduite avec Agnès Lebègue, depuis l'arrivée du marchand Moulins, qui avait fait un voyage dans son pays, jusqu'à l'absolu départ de cet homme.

Ce fut au commencement de 1769, après l'impression de la *Fille naturelle*, que je m'occupai sérieusement du *Pornographe*. J'avais été libertin avec Gaudet, comme on se le rappelle; j'avais connu la mère de Zéphire, Aurore, l'Alsacienne Bathilde, Sailly, la fille du *Jeu de boule*, la Macé, Sara Krammer, la Piron, etc., etc.; j'avais des connaissances suffisantes des abus, des inconvénients, des mœurs de ces femmes, et des moyens les plus efficaces pour mettre de l'ordre dans le désordre, en dépit des inspecteurs de Police, très intéressés à ce que les abus continuassent. Je n'entrerai pas ici dans le détail de ce que renferme un Ouvrage dont il existe plusieurs éditions, et qui est entre les mains de mes Lecteurs. Je dirai seulement que c'est peut être, de tous les projets moraux donnés au Gouvernement, le plus utile et surtout celui qui demande une exécution prompte (1). Au bout de trois mois de travail, sur mon ancien manuscrit, qui fut entièrement refait, l'Ouvrage fut redonné à

(1) Sa Maj. Imp. Joseph II l'a bien senti, puisqu'il en a ordonné l'exécution à *Vienne,* au rapport de la *Gazette de Leyde,* Décembre 1786.

la censure : un *Philippe de Prétot* le refusa encore. J'obtins, par le crédit de Valade, M. *Marchand,* qui le parapha, et en rendit au Lieutenant de Police *de Sartine* un compte avantageux. On imprima en Avril, Mai et Juin. Mais à l'instant de mettre en vente, F.-A. Quillau, par le conseil de *Domenc,* mon successeur, alla faire des observations au Censeur, qui fut prêt à révoquer son approbation; ainsi peu s'en fallut que la sottise de deux hommes, F.-A. Quillau et Domenc, n'empêchât la publication d'un Ouvrage utile, déjà imprimé, avec douze cents francs de frais. Quillau et Domenc, qui n'étaient que mes copistes, et non mes censeurs, n'avaient qu'une demande à me faire, celle de l'original bien et dûment paraphé; mais ni Quillau, ni aucun des XXXVI ne savaient leur *métier* à Paris : ces gens se croyaient les maîtres des gens de lettres, dont ils sont tout au plus les secrétaires. M. Marchand entendit raison, à l'aide de M. *Pasquier,* et l'Ouvrage passa. J'avouerai que je n'ai jamais pu regarder depuis d'un bon œil ce F.-A. Quillau, ni son prote (1), qui avaient agi secrètement, comme s'il eût été important pour eux que je ne fusse pas instruit de leurs démarches. Il est arrivé depuis que F.-A. Quillau a fait la fonction d'inspecteur de Po-

(1) Ce dernier est mort le 27 Novembre 1786, ignoblement, comme il avait vécu. Je lui ai dû néanmoins un déjeuner et une agréable matinée avec la jolie Mlle *Lallemand cadette,* aujourd'hui épicière, vis-à-vis le *Puits-certain.*

lice, en retenant chez lui les éditions des auteurs à qui l'on avait ordonné des *cartons*, et faisant déchirer lui-même les endroits cartonnés, fonction odieuse, absolument dévolue à *Dhemmery, Goupil, Leprince* et *Henri*. L'imprimeur n'est pas l'homme de la Police ; il imprime sous permission ; si l'on fait des cartons, il les imprime et les livre ; sa fonction est alors remplie. Mais la bassesse et la servitude sont la caractéristique de tant d'hommes !

Sorti de l'embarras que m'avait causé l'impéritie de F.-A. Quillau (grâces au bon sens de mon censeur), je m'occupai de la *Mimographe*, que je composai durant tout l'été de 1769, et que j'imprimai avec Michel, comme le *Pornographe* : ce dernier Ouvrage se vendait si bien, que le libraire *Delalain* l'aîné nous dit qu'il ne *vendait que de cela*, durant l'été 1769. Cependant ce même libraire, pour tout vendre au comptant à des particuliers, et gagner davantage, en refusait à ses confrères, avec lesquels il était en compte, en leur disant : « Bon ! cela ne » vaut rien ! c'est l'Ouvrage de ce prote ! » Comme si un prote devait nécessairement faire un Ouvrage mauvais. C'était une ingratitude odieuse à l'égard d'un homme qui lui procurait sans risques, puisqu'il vendait pour notre compte, un bénéfice de plus de mille écus ! Et voilà de ces procédés de libraires, qui ont si souvent révolté les gens de lettres ! procédés qui leur firent prendre, en 1771, le parti de l'intrigant *Luneau de Boisgermain*, qui agissait directement contre l'intérêt de la Littéra-

ture; procédés qui firent composer à un homme d'esprit, mais dont la tête est mal organisée *(M. Fenouillot de Falbaire)*, son *Avis aux Gens de lettres*, auquel je crus devoir répondre, en 1772 : cette réponse m'attira la haine implacable du commis *Desmarolles*, qui m'a tant fait de mal ! Il arrêta d'abord les *Lettres d'une Fille à son Père*, où le *Contr'avis aux Gens des lettres* se trouvait inclus; puis le *Ménage Parisien;* enfin l'*École des Pères*, le *Paysan perverti* lui étant échappé. Il me fit aller, pour ce dernier Ouvrage, soixante-douze fois à la Police ! et je ne me tirai de ses mains que par un présent !...

L'impression de la *Mimographe* me donna des peines infinies ! La difficulté de la matière nécessitait des changements, que je faisais moi-même dans les formes composées : je fus ainsi plus de six mois sans gagner un sou, Michel ne voulant pas entrer dans les frais de cette opération. L'homme de lettres, tel associé qu'il choisisse, est toujours lésé par des gens qui ne connaissent pas la difficulté de son travail. L'impression fut achevée au mois de Mars, l'année d'après, et nous mîmes en vente après Pâques 1770. Malade alors, comme je le dirai bientôt, je demandai à Michel cinquante écus sur ma part du profit du *Pornographe*, montant à plus de trois mille livres, et il me les refusa. Je fus si indigné, que je voulus avoir, sur-le-champ, pour ma portion, les quatre cents exemplaires non vendus; je les cédai à Edme Rapenot, alors solvable, et

il me fit pour quatorze cent vingt-cinq livres de billets, si longs qu'ils n'ont jamais été payés. La *Mimographe* ne me produisit rien non plus ; j'en vendis à Edme Rapenot quatre cents exemplaires; j'en envoyai trois cents à la *Société Typographique de Bouillon,* ce qui formait ma portion entière; et ces sept cents exemplaires n'ont jamais été payés! Michel me fit vendre les deux restes de mon édition de *Fanchette* et de celle de la *Fille naturelle* à Gauguery, libraire; et jamais je n'en ai été payé; il me céda en partant pour deux mille trente livres d'effets, de la faillite du même Gauguery, au marc la livre; et le citoyen *Leclerc,* libraire-directeur, s'arrangea de façon que les créanciers n'eurent pas une obole. C'est assez l'usage de ce Leclerc de frustrer tout créancier de libraire (1). Ce même Michel me fit vendre à *Drastoc (a)*, libraire, mon *École des Pères* en manuscrit à un sou la feuille; et Drastoc ne m'a jamais payé. Heureusement tous ces gens-là me furent procurés par Michel, Edme Rapenot excepté. Mais si Michel avait été juste, ou seulement éclairé

(1) Ce Leclerc est cependant le dieu de la probité dans la Librairie, comparé à *Reinruof (b),* rue *de Hurepoix,* puis rue *Notre-Dame*. Ce malheureux a volé Edme Rapenot de quatorze à seize mille francs ; le double aux créanciers *Drastoc (c)* et à moi en particulier, tout ce qui restait de l'*Ecole des Pères,* à la vente de Drastoc, c'est-à-dire, environ pour deux mille livres de papier à la rame.

(a) Costard. (N. de l'Éd.)

(b) Fournier. (N. de l'Éd.)

(c) Costard. (N. de l'Éd.)

sur ses intérêts, Rapenot ne m'aurait pas dupé, puisque je n'aurais pas été dans le cas de lui vendre, et Michel aurait fait sa fortune avec moi. Jusqu'à ce moment, j'avais dû à Rapenot; il avait entre ses mains un billet de sept cents livres, tant pour la pension de ma fille aînée chez la Germain, article qui seul formait quatre cents livres, que pour ma propre nourriture; j'avais amorti ce billet, en déléguant à Edme le produit de ma *Fanchette*. Mais comme je n'acquittais que par petites sommes, il gardait le billet et me donnait des décharges; cependant ce malheureux billet, laissé entre ses mains, m'a fait perdre seize cents livres en 1778, année de sa mort. Il le présenta aux *Consuls*, en opposition à ses propres billets, postérieurs, et obtint par le crédit de Leclerc, et par défaut, une sentence de compte à faire; l'arbitrage fut remis à ce Leclerc, qui, sur le vu de mes décharges du billet, devait prononcer l'arbitrage. Mais ce n'était pas l'usage de Leclerc de mettre un de ses confrères dans le cas de payer; il différa longuement; Edme Rapenot devint fou, mourut insolvable, et je perdis tout; bien mal à propos! ne demandant à Edme, mon ancien camarade, que du papier à la rame, qu'il laissait dépérir. Malgré tous les vols d'un *Reinruof* (a), d'un *Batiliot*, agioteur, d'un intendant du Président de *Marigny*, prêteur usuraire sur gages, etc., Edme laissait encore pour vingt-cinq mille livres de papier à

(a) Fournier. (N. de l'Éd.)

la rame ; mais le nommé *Vaufrouard,* procureur au Parlement, également prêteur usuraire de six mille livres, a fait tout consumer à la justice, par un accord avec un sien confrère, qui l'a entièrement indemnisé, sur son gain en frais. Je perdis non seulement le produit de ma vente du *Pornographe* de quatorze cent vingt-cinq livres, mais ce qui me restait dû sur la *Mimographe,* au moyen d'une autre friponnerie de l'huissier *Champion,* qui avait mes billets entre les mains, et qui se contentait de faire tous les quinze jours une saisie simulée pour gagner quatre livres dix sous qu'on lui payait sur-le-champ.

Mes deux premiers volumes des *Idées singulières* étaient achevés en 1770, au commencement d'Avril. Je venais de conclure mon marché avec Drastoc; je travaillais sur l'*École des Pères,* lorsqu'il m'arriva un accident, qui empoisonne les restes de ma vie. J'ai juré de dire la vérité; je dois la dire, et je la dirai. Mais j'interromps la marche de mes travaux littéraires, pour revenir à mes aventures, et parler d'un accident qui devait mettre fin d'un seul coup aux premiers et aux secondes.

J'avais passé les huit derniers mois de 1768 dans la cour d'*Albret.* Dans ce même temps, un petit parent de ma femme, appelé *Martinville,* alors garçon-marchand, venait me voir. Il me parla de sa cousine *Élise Tulout,* fille d'esprit, qui désirait fort de me connaître, d'après la lecture de la *Famille vertueuse.* Je m'y laissai conduire. C'était environ quatre ans après la première impression qu'avait faite

sur moi Mlle Rose; et j'ai déjà remarqué plus haut, que de quatre en quatre ans, j'ai fait une passion. (Je ne sais aujourd'hui, 24 Auguste 1784, ce qui m'est réservé) (1). En entrant chez Élise Tulout, je fus frappé de son air fin, spirituel, distingué; elle avait dix-huit ans environ. Je lui lus le *Pied de Fanchette,* qui ne paraissait pas encore. Elle me fit beaucoup d'observations très judicieuses; malheureusement, l'Ouvrage était imprimé. Il fut convenu entre nous, à une seconde visite, que je lui rendis seul, que je lui montrerais les épreuves de mon premier Ouvrage. Ce furent celles de la *Fille naturelle.* Notre liaison se fortifia ainsi. Après un travail long et forcé, j'allais chez Élise qui m'amusait par ses talents, son esprit; elle chantait, en s'accompagnant du sistre; elle faisait de la musique; nous lisions; nous causions, et dans ces entretiens délicieux, nous anato-

---

(1) Trop de peines m'accablaient ; mais en 1786, juste quatre ans après ma dernière rupture avec Sara, le 23 Juillet, j'ai eu un goût vif pour Mlle *Félicité Mesnager.* Je ne parle pas ici de Mlle *Londeau,* pour laquelle j'ai, depuis quatorze ans, la plus haute estime. J'évite le péril, en fuyant les femmes qui pourraient me plaire, ou en leur prêchant la vertu, afin de me mettre, par ce moyen, dans l'impossibilite de leur parler d'autre chose... Cependant, je sens que si *Victoire Londeau* voulait m'écouter, je l'adorerais malgré moi. Heureusement elle est prévenue défavorablement, depuis la publication du *Nouvel Abeilard,* où j'en fais l'héroïne de mon *second modèle,* et le sort me favorise assez pour que je ne puisse l'aborder..... (Je lui ai parlé pour la première fois le 26 Mars 1787; puis le 2 Juin 1788, etc. C'est aujourd'hui Mme *Poulet.*)

misions le Cœur humain. Les questions de cette fille de mérite m'ont été très utiles! elles me forçaient à m'approfondir moi-même, et à sonder ma capacité (1). Élise n'était pas encore incrédule; elle ne l'osait, mais elle voulait le devenir, par de bonnes raisons : c'est ce qui nous engageait dans des discussions métaphysiques, qui duraient des après-dîners entiers; elles donnèrent lieu à ces *Entretiens du curé de Sacy,* qui se trouvent dans cent exemplaires seulement de l'*École des Pères.* Insensiblement la matière se mêlait à l'esprit : Élise aimait passionnément un genre de conversation, celui sur la manière dont elle se comporterait pour rendre heureux son mari. Une chose qui me parut la plus extraordinaire de toutes celles qui me sont arrivées, c'est la manière dont Élise, à cette occasion, voulut me rendre heureux. J'ignore si elle était vierge; mais elle était très sentimenteuse, très tendre! En parlant de son mari futur (ce que je ne pouvais prendre pour moi, puisqu'elle me savait marié), Élise réalisait presque tout avec moi; j'étais entre ses mains comme une sorte de poupée. Enfin, un soir, à la chute du jour, elle poussa les choses si loin, que, malgré mes principes, je fus très ému! Je m'attendais qu'une jeune fille repousserait les entreprises d'un homme marié. Il n'en fut rien. Tout en me

(1) Voyez ses lettres, dans la *Malédiction paternelle;* ce sont toutes celles d'*Élise;* je n'ai pas changé un mot. (Voyez aussi le *Drame de la Vie,* pièce intitulée *Élise.*)

disant comme elle voulait être tendre dans ces occasions, Élise se livra, me seconda même avec emportement. Ce fut une jouissance délicieuse... Revenus à nous-mêmes, Élise me dit, sans se troubler : « Voyez comme je serais tendre!... » J'ignorais alors qu'elle m'aimât; je commençais à ne plus aspirer à l'être... Je ne le saurai que très longtemps après!

Les entretiens d'Élise furent pour moi un cours excellent, dont j'ai bien profité dans les *Contemporaines,* en les amalgamant avec ma propre expérience. On a, par tous ces aveux, une nouvelle preuve que je dois presque tout aux femmes; et c'est une vérité que, sans pouvoir jamais être hommes, ce sont elles cependant qui font les hommes, au physique comme au moral.

Je valais alors un peu mieux qu'à présent : j'étais plus vertueux, plus fidèle à mes principes (car la faiblesse qu'on vient de lire était l'effet d'un charme insurmontable); je respectais davantage ma qualité d'auteur (infortunés que nous sommes tous! l'âge ne nous rend pas meilleurs! la saison de la force du corps, l'est aussi de celle de la vertu! Si le vieillard 1770
paraît plus réglé, c'est une fausse apparence; il n'est que plus faible : un seul moyen le rendrait plus vertueux, ce serait de réaliser le système de mon *Antropographe,* pour rendre la vieillesse respectable). Un soir, je venais chez Élise, que je voyais deux fois par semaine : je ne la trouvai pas; je redescendis, et forcé de m'en retourner, deux larmes me cou-

lèrent des yeux... « Des larmes! » m'écriai-je... « des larmes! L'amour voudrait-il me surprendre!... » Retomberais-je dans les tourments que j'ai souf- » ferts pour Mlle Rose Bourgeois!... Fuyons! ces- » sons de voir cette fille aimable!... Moi, moi, sans » pain, sans ressources, j'ajouterais à mes malheurs » celui d'aimer!... Adieu, ma chère Elise! (car je » sens que vous m'êtes chère!) je ne vous reverrai » plus!... » Et j'eus la force de ne plus la revoir. Nous nous étions écrit; et nous nous écrivîmes encore par la suite : nous devons nous revoir un jour, en 1772, une seule fois, et lorsque j'en serai parvenu à l'année 1777, peut-être rapporterai-je un passage de la *Malédiction paternelle,* qui renferme mon histoire et ma correspondance avec Élise; ou bien j'y suppléerai.

Je dois insérer ici un épisode singulier, mais qui me paraît nécessaire au développement du cœur humain... J'eus pour compositeur, chez F.-A. Quillau, sur l'*École de la Jeunesse,* en 1770, dans le temps où je cessai absolument de voir Élise, le jeune *Fournier*, fils d'un imprimeur d'Auxerre (*a*), non celui qui tient à présent la place, mais son frère aîné. Ce jeune homme était assez bien de figure. Comme je travaillais à côté de lui sur mon Ouvrage, nous avions de fréquents entretiens. Ce fils de maître était mieux regardé que les autres ouvriers; il man-

---

(a) M. Parangon, dont le vrai nom était *Fournier*.
(N. de l'Éd.)

geait souvent avec F.-A. Quillau, et il y faisait sa partie. Un ami de Quillau était marié depuis le commencement de 1768, c'est-à-dire depuis deux ans, avec *Javote Tarref (a)*, fille d'un marchand de vin ruiné, dont la très intrigante mère avait trouvé moyen de lui faire épouser sa fille, grande et jolie. Mais nous étions alors dans le fort de notre âge et de notre vertu, F.-A. Quillau et moi : l'ami voyant une fille charmante dont il ignorait la défloraison par un premier entreteneur, ainsi qu'un premier amour pour un clerc de procureur nommé *Toledob (b)*, natif d'Auxerre, il se fit un scrupule d'honnête homme, après avoir joui, de déshonorer par le concubinage une si jolie fille. Il l'épousa donc, un an après que j'eus quitté la proterie ; et lorsque j'imprimais, chez Quillau, mon *Pied de Fanchette,* au mois de Septembre 1768, il était nouveau marié. La jeune dame me parut alors très tendre et très honnête ; elle donna à son mari un garçon qui est vraiment le fils de son père. Deux années s'écoulèrent en assez bonne union. Javote Tarref n'était pas coquette, mais son mari, libre en paroles, mauvaise habitude qu'il avait prise à l'imprimerie, l'accoutumait aux expressions indécentes : l'expression mène aux choses. Cependant Javote était encore sage à la *Saint-Martin* 1770 ; je causais souvent avec

---

(a) Javote Ferrat. *(N. de l'Éd.)*

(b) Bodelot. *(N. de l'Éd.)*

elle, et je lui marquais beaucoup de respect. Pendant les vendanges de 1770, que le mari passait à Auxerre, chez son ami Toledob, son prédécesseur, Fournier et moi nous allions souvent tenir compagnie à l'aimable dame. Mais la plupart du temps j'avais à faire, et Fournier se trouvait seul avec elle. Ce jeune homme était encore plus vertueux que nous, puisqu'il était plus jeune (Quillau l'était alors aussi plus que moi). Un soir, en causant tête-à-tête après le souper, cette dame, dont je ne dirai pas le nom (*a*), posa sa main sur la culotte très juste du jeune homme. La chaleur de cette jolie main se communiqua bientôt à l'agent de la Nature. La dame, de très grand appétit, en sentit l'émotion, qui la mit hors d'elle-même; elle jeta ses deux bras au cou du jeune homme, et ses lèvres brûlantes cherchèrent les siennes... Fournier, tout neuf, encore vierge, fut si ému lui-même, qu'il s'évanouit, sans doute de plaisir... Il ne put rien... Je ne sais par quel hasard je montai, pour dire bonsoir à Javote, que je n'avais pas saluée depuis deux jours. Fournier sortait pâle... Je souris. « C'est une faible santé! » me dit la dame. Il acheva de sortir. Je m'assis auprès de l'amie, alors chez Mme *Quillau*. « Un jeune homme » est quelquefois étrange! » me dit-elle, « vivent » les hommes faits ! » Ce langage me parut singulier. Nous parlâmes d'amour. J'en ai toujours parlé

(*a*) Il le dit cependant deux pages plus loin : Mme Lacroix. *(N. de l'Éd.)*

chaudement. La dame passa un bras sur mon cou, et ramena mon visage sur sa gorge. Mon étonnement fut extrême! Elle se leva. « La tête me » tourne!...» dit-elle, en s'appuyant sur un lit. J'allai la soutenir. Elle se renversa. « Je me trouve mal... » Il me faut cela!... » J'entendis cette expression... Émus, hors de moi... je ne pus résister... je possédai une des plus jolies femmes, une des mieux conformées qui aient jamais existé... Après l'opération, elle pleura; elle me dit qu'elle aimait, chérissait son mari; mais qu'elle ne pouvait être *privée* pendant huit jours. Elle me demanda pardon, et se mit à mes genoux. J'entendais ce que cela voulait dire : je l'assurai que j'étais discret, et que je ne parlerais que dans le cas où elle se dérangerait. Elle me promit d'être toujours sage, et me demanda, si son mari tardait plus de huit jours encore, une seconde dose de sagesse... Je la lui donnai sur-le-champ, sans préjudice de l'avenir... (Quel exemple funeste pour la jeune Quillau!) Aussi s'écria-t-elle : « Ha Dieu! » quel trait! »

Le lendemain, Fournier ne put s'empêcher de me raconter son aventure, telle qu'elle est rapportée... Il me dit que l'idée du crime, en contrariant ses désirs brûlants, était ce qui l'avait fait évanouir, et qu'il ne s'exposerait plus. Je l'encourageai dans ses bons sentiments, non par hypocrisie, mais pour son intérêt à lui-même. Le soir, la mère de Mme L. était avec sa fille; nous n'entrâmes pas. Nous soupâmes ensemble chez moi, au *Collège de Presle,* puis nous

allâmes nous promener. Nous étions dans la rue des *Vieux Augustins,* quand une jolie fille, que je ne vis pas, tira Fournier par son habit. Un carrosse passait : Fournier disparut, sans que je le visse. Je m'en revins seul...

Ce ne fut qu'en le revoyant le jour suivant à l'imprimerie, qu'il me raconta son aventure. « Je ne suis » plus *vierge,* » me dit-il, « et c'est vous qui en êtes » cause : c'est à vous qu'on en voulait, et la jeune » fille qui m'a tiré par mon habit, s'est trompée. » On voulait vous voir, une ancienne regrattière du » pont *Saint-Michel,* vis-à-vis *André Knapen,* et vous » montrer une fille de neuf à dix ans, dont elle vous » dit père. » Je me rappelai aussitôt la jolie regrattière, sa sœur, et la nuit passée rue *Mâcon.* Fournier continua : « Me trouvant avec des femmes de » votre connaissance, et jolies, auxquelles je n'ôtais » pas la vertu, j'ai voulu me désenchanter, et j'en » ai pris une, la sœur aînée de la mère de votre fille. » Elle m'a mis au fait, dès que je lui ai eu confessé » mon manque d'usage, et je lui ai obligation de » ses complaisances, ainsi que des ménagements » qu'elle a employés. Jamais on ne peut avoir autant » de plaisir qu'elle m'en a donné. » J'écoutai Fournier avec quelque peine, et je sentis que, d'un côté, la jeune dame Lacroix, de l'autre le plaisir facile qu'une *fille* venait de lui donner, le perdraient immanquablement.

Je ne me trompai pas. J'eus encore la jolie Lacroix une ou deux fois, à cette époque; mais

Fournier s'étant retrouvé seul avec elle, il ne la rata plus. Ce garçon avait été réellement son premier écart, après son mariage (car je ne fus qu'un pis-aller, favorisé par le tempérament et non par le cœur). Cette femme perdit le jeune homme, en lui ôtant la délicatesse. D'ailleurs, elle lui donna le goût du jeu, après le retour de son mari. La perversion de ces deux personnes fut rapide. La jeune Lacroix eut des amants, dès qu'il vint chez elle des connaissances un peu choisies. Elle ne voulut éconduire personne, et elle finit par être une catin. On l'a vue depuis chercher à captiver les commis de tous les Bureaux, *Néville*, le directeur de la Librairie, et jusqu'aux Exempts. Plus tard, elle eut son laquais *Lajeunesse,* puis un jokey, nommé *François,* par lequel elle se faisait frotter au bain... J'en dirai encore un mot en 1776. Fournier, devenu joueur et même escroc chez Mme Lacroix, qui trichait impudemment au jeu, alla bientôt aux Académies, où, du plus vertueux des jeunes gens, il devint le plus dérangé. Souvent, dans le cours de 1771 (temps auquel il travailla sur mon *Nouvel Émile* ou l'*École des Pères*), je lui fis des remontrances raisonnées. Mais la jolie Lacroix, dans un seul tête-à-tête, renversait tout. Cependant, elle ne le garda pas : lorsqu'elle se vit d'opulents payeurs, elle fut obligée de le bannir, pour ne leur pas donner de jalousie. Ce fut en 1772.

Il venait alors chez nous une grande fille, appelée *Jeanneton,* qui procurait de l'ouvrage, en modes et

en filet, pour mes filles Agnès et Marion. Elle était fort considérée, quoiqu'elle ne fût qu'une blanchisseuse en fin. Fournier la vit chez nous, après son expulsion de chez la belle Lacroix, et il en devint éperdument amoureux. Cette fille était, dans son genre, le second volume de Javote Lacroix. Sa facilité allait au point, qu'un jour, étant à la fenêtre auprès d'elle sous un rideau, elle me proposa sa dernière faveur, pour me remettre d'une querelle qu'Agnès Lebègue venait de me faire. Je ne m'en souciai pas... Fournier vécut avec elle, lui fit un enfant : ce qui le plongea dans une société crapuleuse, dont il ne s'est jamais tiré. Il est à présent prote à Nantes, tandis que son cadet a sa place à Auxerre. Je reviens à ce qui regarde Agnès Lebègue.

En quittant la cour d'*Albret,* et ses complaisantes hôtesses, je ne retournai plus avec Agnès Lebègue; je vins demeurer au Collège de Presle : c'était au commencement de 1769. Agnès Lebègue était restée rue *Quincampoix,* avec les marchandises de Moulins. Cet homme partit définitivement vers le mois de Juillet, et comme Agnès Lebègue n'était pas fort économe, elle se trouva lui redevoir; il emporta, pour se solder, tous nos meubles. Elle loua la plus belle pièce, absolument dénuée, et se retira dans ma petite chambre sur le derrière. Ainsi notre fortune ne s'accrut pas, au contraire; mais je n'en ai pas moins l'obligation à Moulins de m'avoir mis dans la possibilité de quitter l'imprimerie, qui me

tuait. A la vérité, je l'ai payé cher! Agnès Lebègue, qui se laissait facilement prendre le cœur, eut deux couches jumelles, auxquelles je ne me crois point de part; et elle en était si persuadée, ainsi que le marchand, que d'eux-mêmes ils mirent ces quatre enfants au Dépôt public, sans m'en parler. Je ne pouvais m'en plaindre; mais je méprisai infiniment Moulins, lorsque le hasard m'en instruisit. Le mépris que ma fille aînée a toujours eu pour sa mère vient de cette intrigue, qu'ils ne cachaient pas à cette enfant; aussi l'excusé-je quelquefois de son manque de respect; mais c'est par excès de justice : car, avec plus de lumières, ma fille aînée aurait dû savoir qu'elle n'était pas autorisée à manquer de respect à sa mère, dix ans après, à lui désobéir, parce qu'elle la soupçonnait d'avoir vécu dans le désordre; et cela pour se débarrasser d'une femme dont la société âcre lui était devenue insupportable. J'avoue ici, qu'ayant eu des soupçons sur la conduite d'Agnès Lebègue, et me voyant trop pauvre et trop occupé pour la mettre à la raison, je fermai les yeux; je lui en touchai cependant un mot, lorsqu'après le départ de Moulins, je la vis raffoler de l'horloger *Admiraut!* Mais elle me répondit arrogamment : « Reprenez » l'imprimerie, et nourrissez-moi! » Je n'étais plus à même de reprendre l'imprimerie, et d'ailleurs, j'y avais la plus grande répugnance : je me tus.

Après l'impression du *Pornographe,* me voyant environ quinze cents francs d'assurés, je repris

Agnès Lebègue avec moi : elle quitta la rue *Quincampoix*, non sans de grandes difficultés ! notre hôte Pernet voulait que nous répondissions de la femme à laquelle Agnès Lebègue avait sous-loué la belle chambre ; il s'adressa au commissaire *Delaporte*, qui m'écrivit un billet, conçu en ces termes :

« *Le nommé Nicolas se rendra chez le Commissaire Delaporte, demain, entre sept et huit : on a quelque chose à lui dire, qui le concerne.* »

Je fis dans la journée trois réponses au commissaire, que je lui envoyai par mon Théodore. Intérieurement, je me disais : « *Il me parle comme s'il* » *connaissait ma profonde misère.* » Je me rendis chez le commissaire, rue *aux Ours*, à l'heure indiquée ; j'en fus reçu très honnêtement : il écouta mes raisons, et ordonna au Pl. Pernet, par un écrit de sa main, « *de cesser de fermer la porte de l'allée, et d'exiger que je répondisse pour la femme ma voisine ; parce que je n'étais pas autorisé à sous-louer, n'ayant pas de bail.* » Pernet obéit à demi. Le jour du déménagement, il arrêta mes meubles : mais le commissaire *Bourgeois*, plus voisin encore de nous que son confrère, lui ordonna de me laisser aller, et de recevoir mon terme. De son côté, la femme sous-loueuse soutenait qu'elle était solvable, etc. Nous sortîmes enfin, à l'aide de l'horloger Admiraut, qui prit vivement notre parti. On s'installa le même jour dans mon grand galetas du cinquième, au vieux Collège

de Presle; je me contentai d'un petit cabinet, pour mettre mon lit de sangle; Agnès Lebègue tendit notre vieille tapisserie devant son lit : ce qui fit une sorte d'alcôve, telle qu'en ont les plus pauvres gens, et sans aucune dépense, nous fûmes hébergés. C'est dans mon cabinet, rempli exactement par mon lit de sangle, que je composai les *Lettres d'une Fille à son Père,* et les deux premiers volumes du *Paysan perverti :* j'y travaillais depuis le matin jusqu'à trois heures; je dînais avant de me lever, et le reste de la journée, je lisais les épreuves pour les libraires *Humblot* et *Ganneaux,* ou je travaillais à l'imprimerie sur la *Mimographe.* C'est dans le temps que je menais cette vie occupée, au sein de la misère, que j'étais le plus désintéressé des hommes; c'est dans ce temps que, sans ressource présente, je fuyais par vertu une fille honnête, jolie, qui m'avait plu, et avec laquelle je pouvais goûter des plaisirs délicieux!... C'est que je n'avais pas un instant d'inutile : quel temps aurais-je pris, pour le donner à la volupté?...

Je ne me suis pas déguisé, honnête Lecteur. Vous avez vu toutes mes actions; je n'en ai supprimé aucune. J'en ai fait de mauvaises; vous les avez vues et jugées. Je vous demande à présent, si, d'après tout ce que vous avez lu, je suis ce qu'on peut appeler un libertin, un homme sans mœurs? Comme je ne puis entendre votre réponse, je vais me mettre à votre place, et répondre comme si vous m'interrogiez : « Non, non, je ne suis pas un libertin. » Il

faut l'habitude et le goût du libertinage, pour être un libertin : on ne donne pas cette qualification à l'homme occupé, qui toute sa vie a fait l'ouvrage de deux hommes; que ses passions emportèrent quelquefois, et que son manque de moyens eût ramené au devoir, au défaut de sa raison : mais la raison l'y ramenait toujours; et la preuve, c'est qu'avec ses passions vives, ils a toujours dédaigné les moyens bas de les satisfaire; loin de les rechercher, il les a repoussés, quand ils lui ont été offerts : vous l'avez vu, honnête Lecteur. C'est d'après ces principes qu'il faut juger ce qui m'arriva, cette même année 1769.

Un soir, je rencontrai une jeune fille bien mise, aux environs de l'*Opéra :* je fus si frappé de sa ressemblance avec Fanchonnette, la nièce du mari de Mlle Désirée (*Giet* l'avait épousée depuis un an), que je la suivis et lui parlai. Ce qu'elle me dit me confirma de plus en plus dans l'idée qu'elle était Fanchonnette. Je montai chez elle; et toujours persuadé que c'était la jolie Giet, je fus curieux de voir ce qui arriverait. La jeune fille ne voulut pas prendre de lumière, ce qui augmenta ma prétendue certitude... J'eus la faiblesse tout entière... En causant, il m'arriva de lui parler du *Pied de Fanchette.* Elle l'avait lu; et je m'en avouai l'auteur, afin de la faire parler. Elle ne se troubla pas; elle me dit seulement : « Ha ! » vous êtes l'autenr du *Pied de Fanchette !...* » Je fus si convaincu alors que c'était Fanchonnette, qu'en quittant, j'allai m'informer d'elle à sa tante. — « Je ne

» la vois plus », me dit la nouvelle dame Giet; « nous sommes brouillées, pour son inconduite. » Ce fut alors que je ne doutai plus que je n'eusse possédé Fanchonnette. Il était alors dix heures du soir. Je rentrai. Le lendemain, ayant été obligé de sortir dès six heures, je trouvai Fanchonnette dans la rue *Saint-Jacques,* habillée à son ordinaire, et différemment de la fille que j'avais vue la veille : mais c'était la même taille, les mêmes traits. Je la saluai; elle me le rendit en rougissant... Le soir, je ne pus retourner à la *Nouvelle-Halle,* nº 14, où je l'avais vue la veille: je n'y allai que le lendemain à neuf heures. La fille que j'avais vue n'était pas chez elle; mais au bout d'un quart d'heure, elle rentra, et je la suivis. Elle prit de la lumière; et je vis alors que c'était une personne différente de Fanchonnette, mais qui lui ressemblait presque parfaitement. Je lui fis part des idées que j'avais eues, et de mes démarches : elle en rit, d'une manière concentrée cependant. Je lui citai une autre ressemblance pareille : c'était celle de Mlle *Leduc,* fille d'un marchand de vin de la montagne *Sainte-Geneviève,* avec la *Dubois,* fille du monde; ressemblance si parfaite, qu'un jeune homme avait parlé un jour, à midi, à la première, la croyant la seconde; et qu'ils avaient été quelque temps sans beaucoup s'entendre. *Victoire* (c'est le nom de la fille du nº 14) me dit alors qu'elle prenait confiance en moi; qu'elle allait me dire ce qu'elle était : « Je suis fille d'un procureur; m'étant » brouillée avec mes parents, je les ai quittés, et je

» me suis jetée dans le *désordre,* faute de ressource,
» et préférant tout, même la mort, à l'idée de
» retourner chez eux. Je ne sors que le soir, tou-
» jours couverte d'une calèche, comme vous m'avez
» vue, afin de ne pas être reconnue. »

Cette confidence ne l'exposait pas beaucoup, puisqu'elle ne me dit rien de plus. Je m'aperçus en effet, à ses discours, qu'elle n'était pas née dans la fange, comme la plupart des autres filles. Je la quittai content de sa conversation, qui était amusante; cependant, je fus quelque temps sans la revoir; et lorsque je revins, une femme, qui la remplaçait, me dit que Mlle Victoire demeurait rue *Saintonge* au *Marais,* chez une crémière. J'allai l'y chercher; c'était un dimanche du mois de Septembre. Comme je regardais attentivement dans la rue, Victoire parut à la fenêtre. Je la reconnus sur le champ. Elle était très parée. Avant de monter chez elle, j'écrivis sur le mur, sous la terrasse d'un jardin vis-à-vis : 1769, 8 *7bris, Victoria visa.* Je montai ensuite. Elle me reçut comme un ancien ami. Elle avait auprès d'elle le *Pied de Fanchette,* alors nouveau, et lisait la *Princesse de Clèves,* qu'elle me prêta, et je lui laissai la *Fille naturelle.* Elle fut charmante ce jour-là; je me croyais avec Élise, que j'avais cessé de voir, il y avait plus de huit mois. Victoire, après une conversation vive, développa son talent brillant pour la danse : je crus voir une *Allard.* Encore en l'air, elle me dit : » J'en sais une » autre!... » Et elle vint à moi. Elle me montra un

savoir-vivre peu ordinaire, qui m'inspira le respect, malgré sa situation, et si je la possédai, c'est qu'elle me provoqua décemment. Je ne la revis qu'au bout de huit jours, pour lui remettre son livre.

En arrivant, la femme qui la servait, me dit : « Vous êtes attendu avec impatience. » J'entrai. Victoire fit un cri de joie, et, sans se lever, me fit signe d'aller à elle. Je fus reçu dans ses bras. « A qui » aviez-vous prêté la *Fille naturelle,* avant de me la » laisser? — A une demoiselle Élise. — Ce billet » est d'elle? — Ha! je ne l'avais pas vu!... Oui. — » Vous êtes donc auteur de la *Fille naturelle?* — » Mais... oui. — Et par conséquent du *Pied de* » *Fanchette?* — Je vous l'ai déjà dit. — J'avais mal » compris... Vous êtes un homme que j'ai bien » désiré!... Dînons ensemble... » Le dîner fut agréable. Mais après, ce fut un bonheur céleste!... Victoire déploya tout ce que l'art de la volupté avait de plus délicieux;... elle la prolongea trois heures... Les Dieux, dans l'*Olympe,* ont les sensations qu'elle me procura, ou n'en ont pas de plus voluptueuses! L'éclair de la jouissance arriva... Il est l'unique de ma vie dans son genre... J'étais un *Renaud* dans les bras d'*Armide...* Victoire me répéta ensuite, qu'elle était fille d'un procureur; qu'elle avait été élevée au couvent de *Panthémont;* qu'elle avait fui la maison paternelle, pour ne pas épouser un autre procureur, et qu'elle avait été se jeter entre les bras d'un mousquetaire, frère d'une de ses amies de couvent; qu'il l'avait déflorée, gardée six mois; qu'à cette époque,

rassasié d'elle, il l'avait, en la trompant, fait coucher avec ses amis; qu'un d'eux l'en avait enfin avertie; que ce jour-là même elle l'avait quitté, emportant ce qui était à elle, et qu'elle était venue se cacher à la *Nouvelle-Halle,* où elle s'était logée au quatrième sur le derrière, faisant le soir un homme de choix, qui lui donnait pour vivre le lendemain; que je l'avais connue ainsi; qu'elle était venue rue *Saintonge,* parce qu'elle s'était vue observée un soir; qu'elle se bornait à faire un tour de boulevard, en observant bien ce qu'il lui fallait, pour ne pas attaquer en vain, et qu'elle vivait ainsi; que le roman du *Pied de Fanchette* l'avait enchantée! et qu'elle était à présent contente, puisqu'elle en avait *eu* l'Auteur; son imagination s'étant bornée à ce bonheur, etc., etc.

Je ne revis plus Victoire, après cette partie, qui ne cessa qu'à huit heures du soir, le 14 Septembre 1769; et je mis 14 sur le 8 précédent. Je sentis qu'elle était dangereuse pour mon cœur et pour mes mœurs. Elle m'en voulut; car en 1770, convalescent de la maladie dont je vais parler, elle me refusa un mot d'entretien. Je l'ai depuis souvent retrouvée au *Palais,* où elle venait pour faire casser un testament d'exhérédation de sa mère. Je ne lui ai jamais parlé, m'apercevant qu'elle paraissait le craindre. Mais ce n'est pas le beau 14 Septembre que me donna cette fille, qui me rendit chère la rue *Saintonge,* que je ne revois jamais sans attendrissement! c'est l'anniversaire. Victoire m'avait rebuté

convalescent, en 1770 : quelque temps après, passant par la rue *Saintonge*, le 14 Septembre, je regardai la fenêtre de l'appartement où j'avais été si heureux! Je m'attendris... puis me retournant, je vis écris sur le mur, au bas de la terrasse : *14 7bris 1769, felicitatem Vict. ineff.* Mon cœur tressaillit !... Jamais on n'éprouva pareille émotion... Ce fut cette émotion, ce fut le ressouvenir, après une maladie mortelle intermédiaire, qui donna son charme à la rue *Saintonge;* je m'écriai, en chantant ce que j'ai toujours chanté, depuis vingt-sept ans, en passant dans cette rue : « *Lieux enchantés, qu'elle » me rendit aimables! vous me l'êtes encore, même » après qu'elle ne m'aime plus!...* » Je répète ces paroles, sur toutes les modulations, je pleure, et je passe... Ce n'est pas tout : il y a une fontaine au coin de la rue *Vieille-du-Temple,* qui me servit de guide pour trouver la rue *Saintonge;* cette fontaine m'est devenue chère aussi; je la salue : « O fontaine! » fontaine des Fées! tu me rappelles Victoire, Vic- » toire et le bonheur! » Et je chante cela depuis vingt-sept ans, attendri de l'attendrissement délicieux que me causa le premier ressouvenir, en 1770. A quoi tiennent les sensations! Serait-il donc vrai qu'en amour, ce n'est pas l'Objet que nous aimons, mais le charme instantané qu'il donne à notre existence, et que l'amour moral pour une maîtresse n'est autre chose que l'amour romantique, féïque de nous-mêmes?... Je le crois, car j'en aurai une preuve en 1780 et 81, lorsque j'en serai à mon attachement

pour *Sara Debée*... Ainsi donc je m'aimai par *Jeannette,* par Madame *Parangon,* par *Madelon Baron,* par *Zéphire,* par *Nicard,* par *Louise* et *Thérèse!*... Ha! nous sommes tous des *Narcisses!*

Pendant que je voyais Victoire, je fus chargé de la lecture des épreuves du *Dictionnaire d'Architecture,* par un sieur *Roland de Virelois,* livre qu'imprimait le libraire Ganneaux. Jamais ouvrage ne fut si pitoyablement fait; l'auteur l'avait si mal écrit, que les articles en étaient inintelligibles; c'était une pénible besogne, que d'y mettre seulement du sens. A ce travail, on ajouta celui de faire le *Vocabulaire.* Je l'avais déjà commencé, lorsque l'impudent compilateur, qui n'avait point paru durant tout le cours de l'impression, ayant vu les *bonnes feuilles,* et trouvé son ouvrage mis en Français, osa se présenter pour faire le *Vocabulaire.* Il fallait déprécier mon travail. Il s'y prit comme un sot; il le doubla, en mettant non seulement les mots des langues étrangères employés dans son Dictionnaire, mais les adjectifs de tous les substantifs, les participes de tous les verbes, comme s'il eût composé une grammaire. Voilà où se borna son imaginative. Mais elle suffisait pour tromper les libraires.

Ce fut au commencement de 1770, qu'Agnès Lebègue prit le logement et les meubles d'un peintre de la rue *de la Vieille-Bouclerie.* Elle les paya par des effets du libraire Gauguery, qui heureusement! les acquitta. Mon cher cinquième du *collège de Presle,* où je commençai le *Paysan,* où je fus si heureux,

n'était qu'un grenier. Agnès Lebègue fut logée au second. J'étais alors soldé à six francs par semaine de ma *Mimographe,* par Edme Rapenot, qui en avait eu quatre cents exemplaires. Gauguery, sur quatorze cents livres des *Pied de Fanchette* et des *Fille naturelle,* m'en paya deux cents, à six livres par semaine; ce qui faisait douze francs... Je restai à mon cinquième, qui ne me coûtait rien, le loyer étant en rabat sur Edme; je le préférai, parce que j'y jouissais d'une tranquillité absolue.

J'étais dans cette heureuse situation, ayant par semaine six livres que je croyais assurées, outre mon loyer; Agnès Lebègue également six livres, de Gauguery; avec douze cents livres en billets du même libraire, qu'elle croyait de l'or en barre. De mon côté, j'avais, outre mes six livres, les quatorze cent vingt-cinq livres de billets d'Edme Rapenot; je venais de recevoir près de cinq cents livres en différentes fois du libraire Ganneaux; je lisais des épreuves pour Humblot, à une livre cinq sous la feuille; je commençais mon *École des Pères,* qui devait me rapporter près de trente-deux livres la feuille, par la nature de mon marché, de mon payement en papier d'impression, et du remaniement in-8°. La perspective était heureuse, comme on voit, pour un homme qui ne demandait que de la peine et du pain, lorsque je tombai dans une calamité qui ne cessera qu'avec ma vie... Agnès Lebègue venait de faire un voyage chez ma bonne mère; elle en avait ramené sa seconde fille; je me voyais au sein

de ma famille, que je pouvais enfin nourrir, lorsque... Ma plume se refuse à cet horrible récit... Je raconterai le fait, mais j'en tairai les causes, en le faisant précéder d'un peu d'historique collatéral.

On sait que je connaissais Progrès; il demeurait rue *de la Harpe*, vis-à-vis *Harcourt*. Dans la même maison garnie, logeaient un intrigant de Toulouse, appelé *Mazin*, avec sa femme et sa fille; un étudiant en médecine, et un bénéficier libertin, nommé *Higonnet*, aux plaisirs duquel pourvoyait la famille Mazin. La dame Progrès adorait l'étudiant en médecine; mais il fallait se cacher de son mari, alors jaloux quoiqu'il eût une maîtresse, appelée *Rose*, fille-tapissière très jolie, et un peu libertine. Mlle Mazin, qui avait les plus beaux cheveux blonds du monde, passait pour la maîtresse du bénéficier Higonnet. Elle l'avait été; mais elle n'était plus que la complaisante, aux gages de maîtresse. Cette fille Mazin connaissait Mlle *Mesnard*, depuis actrice aux *Italiens;* elle la voulut procurer au bénéficier, qui ne plut pas, car Mlle Mesnard se retira. Ce fut alors que l'abbé, désespéré, jeta ses yeux sur Mme Progrès, amante éperdue de l'étudiant en médecine; les Mazin, mère et fille, profitèrent d'une imprudence de Progrès, qui le fit séjourner une quinzaine au *Châtelet*, pour tâcher de faire entendre raison à la fragile Nimot, et elle eut l'abbé, qui la *contagia*... Elle *contagia* son mari..., auquel il fallut persuader que c'était lui qui avait *contagié* sa femme. On usa d'adresse. On sait qu'il avait pour lors une *Dulcinée*

qui lui tenait rigueur, Rose, la fille-tapissière : les Mazines gagnèrent cette Rose; elle promit une nuit à Progrès; mais à des conditions qui facilitèrent un échange! ce fut l'épouse qui remplaça la maîtresse. M. Progrès s'en donna, croyant posséder sa Rose G***, et fut horriblement *contagié*. On eut soin de se mettre en règle avec lui dès la nuit suivante : il fut ainsi trompé d'une manière cruelle... C'est dans cet abominable tripot que je vais être mêlé, sans le savoir.

Il faut dire auparavant que, vis-à-vis mon cinquième, demeurait au quatrième une jeune personne très jolie, appelée M[lle] *Agathe Georges*, cousine de deux autres demoiselles Georges, que j'avais connues autrefois, mais avec lesquelles ma femme m'avait brouillé. (Elle avait toujours eu la singulière manie de me présenter toutes ses amies, ou connaissances, après me les avoir vantées; puis, lorsqu'elle me voyait trop bien entrer dans ses vues, elle se brouillait, pour me brouiller; mais avec cette singulière adresse, qu'elle leur faisait entendre que c'était moi qui voulait qu'elle cessât de les voir. Cette manière était mortifiante, et me faisait des ennemies dangereuses, de femmes que j'estimais. C'était ainsi qu'elle m'avait brouillé, sans retour, avec mon amoureuse l'*horlogère* de la *Place Dauphine,* femme aimable, bonne, que je ménageais, parce qu'elle était très utile à ma femme elle-même; elle l'assura que je m'étais plaint de ses prévenances, et que je les avais tournées en ridicule : de sorte

qu'un jour m'étant trouvé dans une maison voisine où était cette dame, avec beaucoup d'autres, j'en fus traité comme un fat. Mon étonnement aurait dû la détromper; une de ses voisines, Mlle *Delorme* l'aînée, lui dit même qu'on la trompait. Mais elle était trop irritée; elle m'humilia, et je ne la revis plus. Quelques années après, elle fut instruite par Mme Saniez; mais j'étais alors trop occupé pour chercher à réchauffer un vieil amour... Revenons où j'en étais).

Je trouvais Mlle Agathe charmante, et je ne le dissimulais pas. Mais ses deux cousines, surtout la cadette, l'indisposèrent contre moi. J'employai différents moyens pour tâcher de m'expliquer; mais, loin de réussir, la cadette Georges fit avertir ma femme que je n'étais resté à mon cinquième qu'à raison de ma passion pour Mlle Agathe. Agnès Lebègue fut piquée, et résolut de me punir. Mais comment faire? Elle en ignorait les moyens.

Ce fut alors que ce bénéficier Higonnet, dégoûté d'Angélique Nimot, qui ne l'aimait pas, s'avisa de prendre du goût pour Agnès Lebègue. Il le témoigna aux Mazins. Aussitôt le vieux Mazin, la sempiternelle Mazin, la *toutonne* Mazin se mirent aux petits soins, vis-à-vis d'Agnès Lebègue. Les parties, les petits présents, les attentions délicates, tout en fut. J'en étais surpris, ne sachant pas le fond des choses. Enfin, on s'arrangea de façon que l'abbé, après un beau repas, se trouva seul avec Agnès Lebègue. On assure que son vin avait été drogué... Bref, enfermée avec le gros benéficier, les Mazins tenant la porte

en dehors, elle fut prise de force, ou par surprise... Voilà comme on m'a dit l'aventure... On fut obligé de la mettre au lit pour le reste de la journée, et, le soir, elle parut fort malade. Mais, comme alors je couchais à mon cinquième, je ne la vis pas... Or, Agnès Lebègue, comme Angélique Nimot, avait alors une inclination. L'amant de la première était un petit *Coulet,* espèce de fat, garçon-libraire de *Gauguery.* Ce Coulet fut heureux, pour la première fois, après la scène de l'abbé Higonnet. Il fut... *contagié...* Cet accident fut un coup de foudre pour Agnès Lebègue. Elle se remit cependant, et deux pensées se présentèrent simultanément à son imagination : de me punir de mon goût pour Agathe; de punir cette fille elle-même, si elle était faible; et, mieux que tout cela, de me montrer malade à Coulet contagié, en lui persuadant que j'étais la source impure, au lieu du ruisseau fangeux. Elle vint me trouver parée, chaussée surtout, sûre de me faire succomber, si je n'avais pas Agathe. Elle ne se trompa nullement... L'excès de sa malice fut couronné par le succès. Tout la servit... Huit jours après, pendant lesquels j'avais obtenu l'explication désirée avec l'aînée Georges, cette fille vint dans ma chambre, et s'y montra même à sa cousine Agathe : je voulus... une vive douleur m'avertit... de mon accident... Je laissai fuir la jolie Georges... Je trouve ici dans mes cahiers ce qu'on va lire : « *Enarrem crudelem meam sortem, hodie 17 Aprilis 1770!... O malum!... Sic mihi evenit : quidam abbas Higonnet, seductam uxorem*

à Mazinæis, matre filiaque, spurcavit et coinquinavit; quæ labem dedit tirunculo Gauguery, nomine Coulet; et, consulata Angelica Nimot, Mazinæisque, illi indicaverunt quod perpetrarat Angelica Nimot. Convenit me in Collegio Præliaco, ubi me multis nequitiis excitatum, ad coitum adduxit; unde mihi lethalis labes... Nam ad inducias redactus, vix hoc malum evasi, et mihi superest fluxus, qui fractas vires paulatim consumit. »

Il me restait encore quelques doutes, après le départ de Mlle Georges l'aînée; mais le lendemain, auprès de ma fenêtre, occupé à considérer Agathe, je vis les symptômes certains de mon mal! Je ne pouvais le croire, ne m'étant pas exposé. Je fus au désespoir! C'était ce que je redoutais le plus! car je ne connaissais pas encore mon ami le docteur *de Préval*. Je fis des remèdes inefficaces; le mal augmenta. J'allai cependant voir Progrès, atteint de son côté, plus cruellement encore; il avait déménagé déjà malade, pour aller demeurer dans la rue *Béthisy*, chez la demoiselle *Gosset;* la fatigue avait augmenté son indisposition, et il était au lit. Je lui avouai ma chance, en en taisant la cause perfide; il ne me cacha rien, lui; sa femme n'avait pu se taire, et il était instruit. Nous nous condoléâmes, et je le quittai. Le lendemain, je ne pus marcher, par la gêne, plutôt que par aucun autre accident; M. *Lancelot*, le même qui avait autrefois été gouverneur de la *Force* à *Bicêtre*, voulut me traiter; il employa un onguent, et comme ma peau ne sup-

porte pas les graisses, l'érésypèle se manifesta; il fut horrible à la partie souffrante. Je me vis en quelques jours aux portes du tombeau. Agnès Lebègue vint me garder; mais par une infernale malice... En son absence, ma fille Agnès restait auprès de moi : elle avait alors neuf ans, étant née en 1761 ; et voici la lettre qu'à cet âge elle écrivait, en s'amusant à ma table, à Mlle *Pauline,* très aimable fille de *Valeyre* l'aîné, alors au couvent : « *Mademoiselle, je vous écris pour savoir l'état de votre santé. Je vous dirai pour bonne nouvelle, que j'ai été bien malade, depuis que vous ne m'avez vue; mais par bonheur, à présent cela va très bien! Je vous parlerais bien d'autres choses; mais comme la porteuse est fort curieuse, je vous parlerai moi-même d'aventures très gentilles. Je suis très parfaitement, Mademoiselle, votre servante et amie, Agnès Restif. M. Valeyre se porte mieux, et mon papa plus mal.* » Ce qui rendait cette lettre plus extraordinaire, c'est que nous ne montrions ni à lire ni à écrire à nos enfants : elles apprenaient d'elles-mêmes; on leur avait seulement répondu, lorsqu'elles avaient interrogé sur les noms et la valeur des lettres.

Tandis que ma fille chérie écrivait cette lettre, j'étais menacé de la gangrène, et le chirurgien *Chaupisse,* que nous avait donné Mme Valeyre comme très habile, m'avait annoncé que tout pouvait finir pour moi, dans vingt-quatre heures. J'écrivis à ma jolie voisine Agathe de vis-à-vis, pour prendre congé d'elle; j'envoyai ma lettre par

Agnès... C'est ici une de ces aventures étonnantes, inattendues, qui portent l'ébranlement dans l'âme. Mlle Agathe fut surprise de ma lettre! Mais comme nous n'avions eu que peu de relation, elle la lut haut, devant une jeune *métisse*, de la connaissance de ses voisines, jusqu'à la signature inclusivement. A mon nom, la jeune métisse se récria : — « Quoi! » c'est Monsieur Nicolas!... — Lui-même, » dit Agathe; « tu m'en as tant parlé! — Mademoiselle? » dit la métisse à ma fille, « Monsieur votre père est » frère de Madame *Beaucousin?* — Oui, Madame. » — C'est lui!... c'est lui!... Il faut que j'aille le » voir... J'ai le papier... Mademoiselle? dites à » Monsieur votre père, qu'une demoiselle *Esthérette,* » que vous avez trouvée chez Mademoiselle Agathe, » demande la permission de lui rendre visite... » Je frapperai, et vous viendrez me dire à la porte » s'il le permet. » Agnès vint me rendre ce qu'on lui avait dit. Le nom d'Esthérette me rappela cette noire du faubourg *Antoine,* en 1747; cependant je ne fus pas tout d'un coup au fait. Je dis à ma fille d'ouvrir quand on frapperait, et d'assurer que je consentais à recevoir la visite, malgré ma situation. Un instant après, on sonna. Agnès courut ouvrir, en disant : « Venez, Madame! mon papa le veut » bien! » Et elle m'amena une jolie métisse, grande, ayant des couleurs rosées, le plus bel œil, une figure plutôt Grecque qu'Africaine, de belles dents, un sourire... qui me la fit presque reconnaître. J'étais sur mon grabat, dans une triste situation! Cepen-

dant la jolie personne m'embrassa, en me disant si je me ressouvenais d'Esther, du faubourg *Antoine?* — « Oui, certainement! Mademoiselle! — C'est » ma mère : elle n'est plus, depuis deux ans ; et » voici un écrit de sa main. » Elle me le donna ouvert, et je lus :

« *Ma fille Esthérette; tu es fille d'un homme qui n'était ni esclave, ni même domestique; de Monsieur* NICOLAS-EDME-ANNE-AUGUSTIN R***, *frère de Madame Beaucousin, pâtissière au faubourg Antoine, et de Madame Bizet, marchande bijoutière au quai de Gèvres. Je désire fort que tu voies ton père, et que tu en sois connue, surtout si tu te maries, afin qu'il t'aide de ses conseils; car on dit que c'est un homme d'esprit. Tu lui montreras ce papier, et tu lui diras qu'il se rappelle d'Esther, en l'année 1747, et de ce qui nous est arrivé, par deux fois. Tu en es le fruit. Car je proteste, à mon dernier article, devant Dieu, où je serai bientôt, par les mauvais traitements du nègre de Monsieur le Prince de Montbarrey, mon mari, qu'aucun autre blanc ne m'a jamais touchée; j'ai voulu lui rester fidèle; et quant aux noirs, je n'ai jamais écouté que mon mari. Sois plus heureuse que moi, ma chère Esthérette, que mon bourreau ne m'a jamais pardonnée, et fais-toi un soutien de ton père. Ta bonne mère,*

Esther Palombo.

Je levai les yeux sur Esthérette, je la trouvai charmante : — « Si tout ce que dit votre mère est

» exact, oui, vous êtes ma fille : car le trait princi-
» pal est bien arrivé ! » A ces mots, Esthérette se jeta dans mes bras, en me nommant son papa ! son cher papa ! « C'est la première fois que je donne ce
» nom, en ma vie, » me dit-elle, « et il m'est bien
» doux ! — Vous ne me le donnerez peut-être pas
» longtemps ! » Esthérette versa des larmes. Elle voulut me servir ; mais je m'y refusai, à cause d'Agnès Lebègue, et je la priai de ne pas se découvrir à sa sœur. Ce mot de *sœur* la pénétra. Elle fit bien des caresses à la petite Agnès, et elle me disait à tout moment : « Elle est bien aimable ! qu'elle
» sera jolie ! » Tandis qu'elle caressait sa sœur, j'écrivis au bas de son papier : « *Je, soussigné, reconnais la vérité de tout ce qui est énoncé dans cet écrit, que m'a montré ma chère fille Esthérette R***. Aujourd'hui 1er Mai, moi malade,* NICOLAS-EDME-ANNÉ-AUGUSTIN RESTIF, *dit* MONSIEUR NICOLAS. *Fait à Paris, sous mon seing, l'an 1770.* » Je montrai à Esthérette ce que je venais d'écrire : elle en fut transportée de joie. Nous causâmes encore un peu, mais en crainte, parce qu'Agnès Lebègue allait revenir. Esthérette sortit enfin.

Après son départ, je me trouvai beaucoup plus mal. Je pris mon parti assez facilement, n'ayant d'autre regret que de ne pas finir mon *École des Pères,* et mon *Paysan perverti.* La nuit et le lendemain, j'empirai. J'avais lu un peu la veille : j'en fus incapable le 2 Mai ; je m'étendis sur mon grabat et j'attendis la mort... Elle ne vint pas. Esthérette

parut trois fois; elle me consolait. L'érésypèle diminua vers les six heures du soir; je dormis un peu la nuit..Le lendemain j'allai mieux; mais je fus encore longtemps sans pouvoir marcher, à cause de l'extrê me sensibilité de la partie malade. Je revis Esthérette le 9 Mai, et ce fut dans ses bras que je sentis le plaisir de renaître; mais il était empoisonné par la continuation du mal. On me porta malgré moi, rue *de la Vieille-Bouclerie*, où je restai vingt jours. J'étais tourmenté par d'horribles coliques glaireuses, qui me rendaient douloureuse toute la partie du bas-ventre et des aines, au point de m'empêcher de marcher. Je lus *Clarisse* et *Paméla* pour la première fois : ce fut Mme Valeyre, mère de Pauline, qui me les prêta.

Il y avait un an, qu'en arrivant au collège *de Presle*, j'avais trouvé par hasard une partie de *Paméla;* et j'avouerai que ce fut cet ouvrage qui fortifia l'idée de composer le *Paysan perverti;* je sentis que c'était là le style qu'il fallait à certaines lettres. Je désirais ardemment depuis ce temps-là d'en achever la lecture : je dévorai les huit volumes (car on me l'avait donnée avec la continuation); tous mes maux étaient suspendus, durant cette intéressante lecture. *Clarisse* me fatigua, j'admirai cet ouvrage, mais je ne l'aimai pas. Le *Chevalier Grandisson* satisfit davantage mon cœur, surtout le premier volume. *Clémentine* m'intéressa trop, et j'ai peur que ce ne soit une faute de l'auteur Anglais, d'avoir donné une pareille rivale à Miss *Byron*.

Mon mal se calma durant ces lectures, qui en suspendaient le sentiment; et je fus en état de m'en retourner à mon grenier du collège *de Presle*..Je le désirais vivement, pour revoir ma chère Esthérette. Dès l'instant de mon arrivée, je me mis à la fenêtre. Aussitôt l'aimable Agathe me fit un signe gracieux, et une demi-heure après, je revis ma seconde fille (*Zéphire* était l'aînée, *Éléonore* la troisième). Ce fut ce jour-là, que je lui racontai toutes mes aventures, et surtout, que je lui fis connaître ses sœurs, autant qu'il fut en moi. Je retrouvai presque le bonheur, avec cette enfant. Elle épousa deux mois après un officier de maison, que j'examinai, et qui me convint. Ils ont aujourd'hui d'aimables enfants, qui ne sont que très bruns : le mari de ma fille est blond. Comment se fait-il, que mes enfants naturels aient tous été plus heureux (Zéphire exceptée) que mes enfants légitimes? Est-ce parce qu'ils avaient des mères moins coupables?

Revenu au collège *de Presle*, j'y repris le *Paysan perverti*, dans les noirs accès de ma situation douloureuse; mais j'y travaillai peu. Je fus à peu près guéri en Septembre. On commença l'impression de l'*École des Pères*, et cet Ouvrage m'occupa jusqu'en Décembre. J'avais formé la résolution d'y faire entrer mon travail de Sacy en 1767; mais je ne l'en trouvai pas digne, et je l'imprimai pour mon compte, sous le titre de l'*École de la jeunesse*, en quatre parties, pendant une interruption occasionnée par *Costard*, et qui dura jusqu'à Pâques 1771.

Je confiai mon édition au libraire *Le Jay*, célèbre par Beaumarchais : Le Jay la garda deux ans, sans en vendre plus de deux cents exemplaires. Je la retirai; le livre se vendit, et c'est un de ceux dont 1771 l'édition manque depuis longtemps. Au mois de Juin (le 8, même année), je reçus l'affligeante nouvelle, que ma bonne mère était tombée dans une maladie de langueur, et qu'elle se mourait. Malgré mes occupations, et ma pauvreté, qui était toujours la même, je partis de Paris le 10 Juin. C'est pendant ce voyage que j'ai vu, sans la connaître, la fille provenue de mon aventure du 6 Mai 1756. J'étais à peine dans le coche, et dans la salle du *Grand-commun*, que j'aperçus, derrière moi, deux femmes d'un certain âge, l'une de trente-cinq ans, l'autre de cinquante : la première, vive et assez agréable; la cinquantenaire bégueule, et craignant les moindres chocs donnés au bateau, comme s'il allait s'entr'ouvrir. Elles avaient avec elles une jeune personne d'environ quatorze ans, belle comme *Psyché*. On la nomma *Reine*, et quelquefois j'entendis le nom de *Septimanette*. Je m'épris pour cette enfant, dont je devins fou. Je ne la quittai plus. Je la menai sur le tillac; je lui nommais les pays, je lui faisais des compliments... Ma passion alla jusqu'au délire, et m'égara... Le mouvement que le coche communiquait à l'eau, obligeait les roseaux à se courber devant nous. Je lui disais : « C'est pour » vous! ils savent que vous êtes reine. » La jeune personne riait, et n'en était que plus jolie... Ha!

que de remords!... Il ne faut pas s'abandonner à un sentiment trop vif... La nuit, je la couchai sur mon matelas et mon oreiller; je la couvris de mon manteau... Au moyen d'une planche, dont je m'étais emparé, Reine Septimanette fut réellement dans un lit... Tout ce qu'elle avait était d'un goût exquis... Le lendemain, je m'emparai d'elle encore. On nous observa, et comme je m'en aperçus, je trompai les surveillantes par une conduite exemplaire. Mais j'abusai de la confiance...

Vers le midi, mon bonheur cessa : nous étions arrivés à Montereau; une voiture attendait les dames sur la plage. Elles descendirent dans un batelet, et je leur donnai la main, surtout à la vieille, qui fut obligée de se coucher dans le batelet, les yeux fermés. Reine Septimanette me fit les plus tendres adieux, et me laissa une adresse de lettre, qui malheureusement tomba dans l'eau, après son départ. En la voyant s'éloigner, je me rappelai Edmée-Colette et Hypsipyle; mais Reine suffisait seule pour exciter mon attendrissement. Je la pleurai, je fis des marques au coche de Sens, où nous étions, et je me promis de le prendre à mon retour, pour la pleurer encore. Je poussai des cris, en allant à pied, entre *Ponts* et Sens; je cueillis, comme la première fois, des fleurettes, et je les mis sécher dans un livre, pour me rappeler Reine Septimanette, comme Edmée-Colette : j'étais étonné de cet attendrissement, que je n'attribuais qu'à l'amour. Mais voyez à la fin de mon CALENDRIER...

J'arrivai chez ma mère, dans cette émotion, à laquelle succéda une autre bien cruelle! Je vis *Barbe Ferlet* mourante, défigurée... Je ne pus supporter ce cruel spectacle, et dès qu'elle eut perdu connaissance, sans terminer les affaires d'intérêt, pour lesquelles je laissai ma procuration à l'abbé Thomas, je revins à Paris... C'est depuis ce cruel moment, c'est depuis le 5 Juillet, que je suis orphelin! que je n'ai plus une bonne mère, à qui recourir dans mes peines...

Reine Septimanette calmait seule ma douleur. J'espérais la retrouver. Je la cherchai; j'allai à l'arrivée de tous les coches, jusqu'à l'hiver. Mais je ne l'ai pas revue!... Et sans doute, c'est par une cause qui était l'effet de ma conduite avec elle.

Cette année fut le temps des aventures.

A mon retour, je repris l'*École des Pères* pendant trois mois, au bout desquels une nouvelle interruption m'obligea de faire autre chose... Je finis les *Lettres d'une Fille à son Père,* le meilleur de mes Ouvrages, par l'imagination, si je l'avais réimprimé, ou que j'eusse été moins misérable en le composant; car ce fut cette année que je perdis mes six livres par semaine de Gauguery, et mes douze cents livres de billets, dont je n'ai jamais rien tiré, grâces au libraire Leclerc, non plus que des deux mille trente-deux livres que me céda Michel, pour m'indemniser de la *Mimographe.* Je n'avais alors, pour subsister, que les secours d'Edme Rapenot, bornés à six livres (car je n'aurais pu faire escompter mes billets du

Pornographe, sans le fâcher); ce fut à lui que je vendis les *Lettres d'une Fille,* et il les fit imprimer avec *Pillot.* Celui-ci quitta l'affaire au milieu de l'impression, par l'impuissance d'avancer : l'Ouvrage alla néanmoins, parce qu'Edme avait encore une excellente réputation.

Ce fut à peu près à cette époque, un peu plus tôt, un peu plus tard, que j'eus différentes aventures. Je me rappelle aussi deux jolies cousines, l'une paternelle, *Josèphette Restif,* l'autre materneile, *Ursule Charruat,* que j'avais vues à mon voyage de 1764, et dont je n'ai rien dit dans le temps : cependant elles me firent une impression si profonde, qu'on les trouvera dans mon CALENDRIER, sous les dates des 12 et 13 Octobre... Mais les aventurettes sont celles avec M[lle] *Julie Laurens,* ma voisine, *Rosette Vaillant,* la modèle, *Javote* l'agréministe, *Cécile Duval, Pauline Eryelav (a),* M[lles] *Emroled (b)* sœurs, filles d'orfèvre, enfin avec M[lle] Prévôt. Je renvoie pour tout cela, ainsi que pour Agathine, à mon CALENDRIER.

Je vais m'étendre ici au sujet de Céleste et Julie Bertrand, sœurs d'un *rompu,* et maîtresses dentellières d'*Adélaïde Lhuillier,* dont je parlerai plus bas, et qui me donnera leur connaissance, ainsi qu'à *Gronavet...* Nous y allâmes ensemble, la première

---

(a) Pauline Valeyre. *(N. de l'Éd.)*
(b) M[lles] Delorme. *(Id.)*

fois. Je trouvai à Céleste les restes d'une rare beauté dont Julie, sa cadette, offrait la réalité présente. Céleste était le chef-d'œuvre de la raison : pour la connaître parfaitement, lisez la 138[e] CONTEMPORAINE, intitulée la *Dentellière;* ses sentiments y sont peints d'après elle-même. Ce fut en conséquence que ne sachant pas que je lui trouverais un parti pour sa sœur, et la croyant condamnée au célibat, elle nous en procura la jouissance, à *Sed'ugitra,* jeune gentilhomme de Dijon, et à moi : elle voulait que sa sœur jouît avec des hommes honnêtes, aimables (disait-elle); mais non qu'elle s'avilît. (Aussi repoussa-t-elle toujours Gronavet). « Je veux qu'elle » goûte tous les plaisirs de la nature, et non qu'elle » languisse. » Il est vrai que Julie n'aurait pas pu souffrir le laid Gronavet. J'ai quitté ces deux chères filles par deux raisons : la première, c'est que je trouvai le jeune *Ruffier,* mon ancien camarade et mon ami quand j'étais au Louvre, à qui je proposai d'épouser Julie. Ce jeune infortuné était lui-même frère d'un rompu, et il allait retourner en Angleterre, où il travaillait de l'imprimerie; il voulait épouser une Française, une Parisienne, mais qui ne sût pas son malheur. Quand je lui eus nommé Julie Bertrand, et que je lui eus appris leur parité, il me sauta au cou, en me disant : « C'est la femme pour » moi; je la préfère à toute autre... » Ce qu'il y a de singulier, c'est que Céleste, non prévenue, me tint le même langage... Ils s'unirent donc : beaux tous deux, bruns tous deux, ils ont dû être un phé-

nomène en Angleterre!... *(a)* La raison qui me fit négliger Céleste après ce mariage, c'est que je me liai avec *Louise* et *Thérèse,* qui m'ont si longtemps fermé le cœur à toute autre impression... J'eus cependant une aventurette avec une ouvrière de Céleste, sans la connaître pour telle : c'est la petite *Blanche,* rencontrée à onze heures du soir, dans la rue de l'*Arbre-sec,* et qui est entrée, avec les demoiselles Bertrand, dans la composition de mon drame, *Les Fautes sont personnelles,* dont les deux sœurs m'ont fourni le sujet. Blanche était en blanc; sa petite taille me la fit prendre pour une enfant. Un frère ivre la mettait à la porte. Je l'emmenai rue *des Moineaux,* chez des parents : personne n'ouvrit; puis, même rue, chez ses maîtresses, mais trop tard. Nous courûmes la nuit, regardés sous le nez par le guet et par tous les rôdeurs de nuit. Nous nous reposâmes à la *place Vendôme,* sur les bancs. Là, tenté par sa gentillesse, je la caressai... Elle s'abandonna dans mes bras. Je lui dis de me résister; que j'agissais contre mes principes, et malgré moi... — « Je » suis émue! » me répondit-elle. Il fallut donc jouir. Je lui dis qu'elle n'était pas pucelle. — « Oh » mon Dieu non : mon frère, ivre, me bat, ou me » viole... Mais je n'ose rien dire... » J'eus moins de remords... Le matin je la menai déjeuner au café : je la conduisis ensuite jusqu'à la porte de ses

---

(a) Monsieur Nicolas s'imagine évidemment qu'il n'y a que des blonds et des blondes en Angleterre. *(N. de l'Éd.)*

maîtresses, ne voulant pas entrer... J'ai mis les demoiselles Bertrand et Blanche dans mon CALENDRIER, au 1er Octobre. Je n'ai jamais revu cette dernière, qui se maria au troisième frère de Ruffier... C'est dans ce même temps que j'ai eu *Rose Gauthier*; puis *Jeanne Maricôt,* ainsi que *Louise Davré,* jolie blanchisseuse de bateau, sa camarade, et *Babet Maricôt* la sœur cadette, depuis femme de relieur.

Je mêlais ainsi toujours les uns avec les autres, le travail, les chagrins, la misère, les plaisirs et quelquefois l'amour. Je n'étais jamais sans ouvrage : si Costard arrêtait l'impression de l'*École des Pères,* par le manque de papier, aussitôt je me rejetais sur le *Paysan,* ou sur les *Lettres d'une Fille à son Père,* ou je faisais d'autres romans. Ce fut par les *Lettres* que je me fis des ennemis immortels, et voici comment.

J'avais composé, pour *Audinot,* une fable dramatique intitulée *la Cigale et la Fourmi.* J'en fis ensuite une autre intitulée *le Jugement de Pâris.* Comme on est porté à parler de ce qu'on sait, je disais un mot de ces deux pièces dans les *Lettres d'une Fille à son Père,* et je les attribuais à l'un de mes personnages. Il me vint une idée d'en faire une *Cinquième Partie,* sous le titre de *Pièces relatives aux Lettres d'une Fille à son Père.* J'y ajoutai une *dissertation* sur l'*Ambigu-Comique,* auquel étaient destinées les deux pièces, et j'y rendais une égale justice aux talents du directeur, et à l'inconvenance de ses pièces dans la bouche de jeunes enfants. Le directeur fut très content de mon Ouvrage, dont il avait vu les épreuves et

pour lequel il me donna quelques idées. Mais les auteurs des pièces devinrent furieux! Progrès, alors rétabli de sa dangereuse maladie, qui avait duré près d'un an, les ameuta contre moi; c'était la jalousie qui le faisait agir : il avait entendu parler de mes deux pièces, et il craignait que je ne travaillasse pour Audinot. Il devait se tranquilliser : je n'avais pas le talent nécessaire pour le Boulevard, et mes deux pièces n'auraient jamais été jouées, si une dame (Mme *de Montesson)* n'eût fait les frais de la représentation sur le petit théâtre *Popincourt,* où les enfants d'Audinot les jouèrent devant une société choisie par elle-même. La représentation essuya des difficultés dans la *Cigale,* pour les costumes, pour le jeu des acteurs, qu'il aurait fallu plus parfait; et dans le *Jugement,* on comprit que la représentation n'aurait pu être publique, qu'en supprimant ce qu'elle avait de plus piquant. J'abandonnai mes deux pièces; mais je les fis imprimer, parce que j'en avais parlé dans mon Ouvrage; d'ailleurs, j'étais bien aise de mettre mes Lecteurs à portée d'apprécier mon talent. Audinot m'ayant fait part des menées perfides de Progrès, et de ses plats discours, nous cessâmes d'être amis; mais ce fut le moindre des désagréments que me causa ma *Cinquième Partie.* Pour lui donner une juste grosseur, je trouvai dans mes papiers un morceau fait deux ans auparavant, sur l'union qui doit régner entre les auteurs et les libraires. L'*Avis aux Gens de lettres,* de Fenouillot de Falbaire, paraissait; Luneau de Boisgermain soute-

nait son procès contre les libraires : je ne vis, avec raison, dans l'*Avis aux Gens de lettres,* qu'un sophisme continuel, et dans l'affaire de Luneau, que la ruine de la littérature, des auteurs et des libraires ; c'était un charlatan, qui n'agissait que pour lui, et qui avait eu l'adresse d'intéresser en sa faveur ceux qu'il desservait, les gens de lettres ; Fenouillot, mis en œuvre par Luneau, et le froid Luneau, exalté par Fenouillot, étaient deux mauvaises têtes, qui la faisaient tourner à tous les auteurs (1). Ce fut leur système que j'entrepris de combattre, dans un *Contr'avis aux Gens de lettres.* Comme je me defiais de mes lumières en librairie, je consultai le sage libraire *Humblot,* qui me donna ce qui me manquait. J'étais sans défiance, sans intrigue, sans parti ; j'ignorais alors que Desmarolles, le premier commis du Lieutenant de Police pour la librairie, que Dhemmery l'exempt, fussent du parti de Luneau ; j'ignorais, et j'ignore même encore, à présent, le fondement des rapports qui existaient entre eux ; je faisais paraître d'avance et séparément, les *Réflexions sur l'Ambigu-Comique,* et le *Contr'avis;* je les portai en présent à ces deux hommes que je contrariais. Le premier, après l'avoir reçu, me rappela, pour me demander si j'avais la permission pour cette bagatelle ? Je lui répondis : — « Monsieur, je ne vous l'apporterais

(1) Les gens de lettres auraient bien dû se défier de Luneau, en voyant sa cause devenir celles des Dhemmery, des Desmarolles, des Saint-Léger, en un mot, de tous les agioteurs en librairie de la Police !

» pas sans avoir une permission. » Je ne comprenais rien encore. Mais mon Ouvrage ayant été mis en vente, un mois après, il fut arrêté; on l'examina, et on y reprit, non le *Contr'avis aux Gens de lettres,* mais une historiette, pour laquelle je fis des cartons... Voilà quelle fut la faible origine de mille peines cruelles, sans cesse renouvelées, et dont je rendrai compte en avançant. Si j'échappai quelquefois à la persécution, c'est que mon obscurité me sauva.

Ce fut au sortir de cette malheureuse aventure,
1772 que j'imprimai la *Femme dans les trois états de Fille, d'Épouse et de Mère.* J'avais composé la seconde Partie, intitulée l'ÉPOUSE, ou la FEMME, dans l'hiver de 1771 à 1772, malade d'une reprise de mon indisposition du mois d'Avril précédent, occasionnée par la même cause, mais timidement : aussi la maladie fut-elle moindre. *Nicole* me traita, et les symptômes cessèrent naturellement, puisque son traitement dangereux était inefficace... Mon but était de faire une *suite* à ma *Lucile;* mais le libraire Valade me représenta que les *suites* ne se vendaient pas; je composai donc, dans l'été de 1772, une *Première Partie,* puis une *Troisième,* et mon titre fut déterminé par les différents âges de mon héroïne, qui est la même que *Lucile ;* mais je la nomme *Félicité* dans la *Femme-trois états.* Rien de plus gai, dans mes Ouvrages, que la *Partie* que je fis étant malade; je me dissipais moi-même; aussi a-t-elle fourni le sujet des *Maris corrigés,* du cit. *De la Chabeaussière,* pièce faible, qui n'est intéressante que par les situa-

tions qu'il m'a prises, et par les idées originaires, qui toutes sont de moi; l'imitateur n'a pas une seule fois pensé, en la versifiant; il m'a suivi pas à pas, et même servilement, où il ne l'aurait pas fallu; j'ai souffert deux ou trois fois, à la représentation, en me voyant imité dans mes défauts. Cette pièce a cependant eu du succès, et c'est la meilleure de cet auteur... L'Ouvrage échappa au vil Desmarolles, parce que Valade écrivit la lettre de vente, et que mon Théodore porta les exemplaires de présent à la Police.

Ç'avait été en 1771, au mois d'Auguste, que j'avais fait une rencontre bien singulière!... Je revenais de ma promenade sérotinale, pour rentrer à mon cinquième du collège *de Presle,* lorsque vis-à-vis la rue *Saint-André-des-Arcs,* je fus accosté par une jeune fille ayant un petit paquet sous son bras; je l'abordai (1). Elle me parut embarrassée. Je lui offris de l'accompagner, en lui demandant où elle allait. Elle me répondit : — « *Vieille-rue-du-Temple,* » coucher avec une amie. » Je proposai de l'y conduire, et elle accepta mon bras. En chemin, elle me dit qu'elle s'appelait *Adelaïde Lhuillier,* qu'elle était chez des maîtresses raccommodeuses de dentelle, appelées Mlles *Bertrand,* deux sœurs; qu'elle avait un frère sergent aux gardes, très méchant, et qui venait la battre chez sa mère; qu'elle en avait

---

(1) Voyez la 9e *Contemporaine* et les *Nuits de Paris.*

été maltraitée, et qu'elle s'en allait... Je la consolai. Nous arrivâmes *Vieille-rue-du-Temple;* la petite Adelaïde n'y connaissait personne... Je la ramenai dans mon galetas. Nous couchâmes sur mon lit de sangle. Pendant la nuit, Adelaïde me donna un baiser brûlant. Mais je tins ferme, et ne m'oubliai pas : la jeune fille me paraissait une aventurière, et ma maladie de l'année précédente m'avait trop effrayée! Le matin, au jour, je me levai. Ma compagne dormait, et je sortis, pour aller chercher à déjeuner. A mon retour elle était éveillée. Sa fraîcheur et sa beauté, que la veille au soir j'avais crues trompeuses, m'étonnèrent! Je fus très poli. Je gardai cette enfant huit jours, la traitant en père, ce qui l'ennuya. Gronavet vint me voir. Il me félicita sur ma compagne, qu'il crut ma maîtresse. Je sortis pour aller chercher à dîner. Je fus prompt, me défiant du petit Mamônet. A mon retour, je les trouvai en copulation, non sur mon lit, mais sur de vieilles brochures appartenant à Edme mon libraire. Je grondai fort le cynique Gronavet, et la trop facile Adelaïde. Elle nous apprit alors qu'elle avait été huit jours chez un jeune homme, rue *du Bac*, entre sa sortie de chez sa mère et ma rencontre, et que, lassé de jouissance, il l'avait mise à la porte. Cet aveu diminua ma peine; Gronavet ne méritait pas une rose..Nous sortîmes. Adelaïde et Gronavet me perdirent exprès. Je fis mes affaires, et à mon retour, je trouvai qu'elle avait emporté son petit paquet. Elle ne revint plus chez moi, où elle n'osait

: mettre à la fenêtre, à cause d'Agathe et de ses
eux cousines Georges. Pour moi, je ne fus pas
ché qu'elle m'eût quitté, ne voulant pas que ma
lie métisse Esthérette fît cette connaissance, et me
ût une maîtresse. Gronavet, pauvre, sans chemises,
. marié, la voulut entretenir. Il la mit rue *Beaurepaire*, chez une fruitière, tout près la rue *du Renard;* il lui donna des chemises de sa femme, qui n'en était pas trop fournie... Il ne la garda que quinze jours. Adelaïde fut dégoûtée du vice par le dégoûtant Gronavet; elle rentra chez ses maîtressses, les demoiselles Bertrand, et les pria de me faire parler. Elles m'écrivirent, nous nous liâmes, et je réconliai la jeune fille avec son frère et sa mère..... Je lui ai l'obligation de m'avoir fait songer à donner à Ruffier, dont j'ai parlé, la connaissance des demoiselles Bertrand.

Ce fut au mois de Juillet 1772, en commençant l'impression de la *Femme dans les trois états,* que délivré, en apparence, de mes persécutions et de ma funeste maladie, je fis la connaissance de *Louise-Élisabeth Alan.* J'avais trente-huit ans et je n'en paraissais pas trente-cinq. Je me promenais un soir aux environs de *Saint-Eustache,* quand je vis passer une jeune personne très jolie, qui marchait fort vite. Quatre jeunes gens la joignirent au même instant et l'environnèrent. Elle s'écria; je volai à son secours. On me dit de me retirer, que c'était une *fille.* — « Si c'était une *fille*, elle vous écouterait. » La jeune

personne, m'entendant parler ainsi, me saisit le bras, s'arracha de ceux qui la retenaient, et me pria de la reconduire. Je l'emmenai, malgré les quatre jeunes gens, en les menaçant d'appeler la garde. Parvenu dans la *Nouvelle-Halle*, auprès de la sentinelle, Louise fut rassurée; elle cessa de courir et me parla. Elle était à nage, et violette, plutôt que rouge. Elle me dit, en deux mots, qu'elle n'avait jamais été attaquée de sa vie, et qu'elle avait coutume de se moquer de celles qui s'en plaignaient; qu'elle ne voulait jamais se laisser reconduire; mais qu'elle venait d'apprendre, à ses dépens, qu'on est quelquefois exposée. « Ils m'ont dit un mot honnête; » j'ai souri. Un d'eux m'a voulu prendre la main; je » me suis échappée. J'ai entendu qu'ils disaient » derrière moi : *C'en est une! c'en est une!* Et je » courais, comme vous m'avez vue, quand ils » m'ont entourée. » Je reconduisis Mlle Alan jusqu'à sa porte, à ce même nº 14 où Victoire avait demeuré trois ans auparavant (1). J'en fis la remarque. Je me retirai, quand elle eut ouvert, sans entrer. C'était aux environs du 9 ou 10 Juillet.

Huit jours après je rencontrai Louise une seconde

(1) J'y avais ensuite connu la blonde *Louison*, jolie fille du faubourg *Saint-Marceau*, séduite par le fils d'un brasseur, si vil, si méprisable, qu'il l'emmena dans un mauvais lieu (chez la *Guérin)*, sous prétexte de la mettre dans une pension. Louison s'en échappa, dès qu'elle fut instruite, et se mit à blanchir en fin au rez-de-chaussée du nº 14, où je la trouvai; un compagnon imprimeur, à qui je la fis connaître, l'a épousée.

fois, auprès de sa porte. Je la saluai. Son premier mouvement fut de fuir ; mais un coup d'œil m'ayant fait reconnaître, elle s'arrêta. « Je ne dois pas avoir » peur de vous, » me dit-elle, « puisque vous avez été » mon défenseur. Mon frère est arrivé; montez; je » suis bien aise qu'il vous voie. » Elle me précéda vivement, et arrivée à la porte, elle sonna. « Mon » frère est sorti, » dit-elle ; « mais j'ai une clef. Cependant, comme il ne vous connaît pas encore, » entrons chez mes voisins. » Elle poussa une porte entr'ouverte, et nous nous trouvâmes chez de très bonnes gens ; une femme de quarante ans environ, encore fraîche, et un gros homme de plus de quarante-cinq, qui se croyait de l'importance à proportion de son ampleur, nous reçurent, Louise, avec l'aise de l'amitié, moi, avec un peu de surprise. « Ma voisine, » dit la jeune personne, « voilà l'honnête monsieur qui m'a débarrassée l'autre jour de » ces polissons. — Ha ! Monsieur ! » me dit le gros voisin, « vous vous êtes là généreusement exposé ! » car enfin... — Pas du tout ! Monsieur, je vous » assure ! » lui répondis-je ; « ceux qui font mal ont » toujours peur, et un honnête homme, en ce cas, » effraye dix mal intentionnés. — Voilà qui est bien » dit ! Cela porte sentence : remarquez cela, ma » femme !... — Je le goûte fort, mon mari ! » Louise dit alors : — « Je veux que mon frère connaisse » Monsieur ; je le croyais rentré. — Il l'était, » dit la voisine ; « mais il vient de ressortir. — Monsieur » m'a l'air chirurgien ? » dit le mari. — « Je n'ai pas

» cet honneur. — Monsieur n'a pourtant pas l'air » d'un employé? — Je suis imprimeur en lettres. » — Ha! Monsieur! vous devez être bien savant! » Connaissez-vous un livre intitulé les *Sept Trompettes?* — Oui, Monsieur. — C'est un excellent » livre! — On ne l'estime plus tant qu'autrefois. — » C'est que le monde est si corrompu!... Mais on » estime sûrement *la Cour Sainte* du Père *Caussin?* » C'est un livre, ça! — Guère plus que les *Sept* » *Trompettes :* on regarde cet ouvrage comme un » assemblage de fables, sans critique. — Vous badinez, Monsieur! c'est le plus beau livre que j'aie » lu! — Cela se peut, Monsieur. — Faites-moi le » plaisir de me dire ce qu'on estime aujourd'hui? — On fait cas, Monsieur, de l'*Histoire* » *naturelle* de *Buffon;* des *Tragédies* de *Voltaire;* de » l'*Émile* et de l'*Héloïse* de *Rousseau;* des *Tragédies* de » *Racine;* de quelques-unes de celles de *Corneille;* des » *Romans* de *Prévost,* de Mme *Riccoboni,* de *Lesage;* » des *Contes moraux* de *Marmontel;* des productions » de Mme *de Beauharnais*, de *Mercier,* de *Dorat;* des » nouveaux ouvrages sur la *Physique*... — Je ne » connais rien de ce que vous nommez là! Le » monde est bien changé, sans que je m'en doutasse!... — Moi, » dit Louise, « je connais un » livre qui m'a fait le plus garnd plaisir! je pleurais » de tout mon cœur en le lisant; mais il est bien » vieux, bien vieux, car il est tout déchiré; je vais » le chercher. » Elle sortait effectivement; puis en ouvrant la porte, elle aperçut son frère. — « Mon

» ami! » lui dit-elle, « voilà ce *Monsieur!* » Le frère vint à nous. Il s'arrêta surpris, en me voyant. Sa figure ne m'était pas inconnue; mais je ne pus me la remettre. Il me salua, et ma réponse ne marquant rien de particulier, il se remit. Le son de sa voix me frappait cependant : mais j'augurai que si je l'avais effectivement entendue, c'était en passant, ou que cet homme ressemblait à quelqu'un de mes anciennes liaisons. Après un moment d'entretien chez le gros voisin, nous entrâmes chez M. Alan. Ce nom me persuada que je ne connaissais pas le frère. Il me donna des marques d'amitié, m'assura que j'avais fait la *conquête* de sa sœur, et me glissa un mot qui me surprit, vu notre *inconnaissance :* « Je suis per» suadé, d'après la manière dont elle s'occupe de » vous, depuis votre rencontre, que vous seriez très » heureux ensemble! » Je rougis de plaisir; mais je fus très étonné! Cependant je me gardai bien de dire que je n'étais pas mariable! cet aveu, dans ce moment, m'aurait paru le plus grand des malheurs. Louise me charmait, et je voulais du moins la connaître assez pour m'attendrir dans la suite à son souvenir. C'est que je pleurais quelquefois avec tant de volupté, Colette, Madelon, Zéphire, Mlle Rose Bourgeois, Élise, et même Adelaïde Nicard, Colette la blanchisseuse, Manon son amie, que c'était une sorte de jouissance pour moi de faire une connaissance nouvelle. qui se fit regretter comme je les regrettais. Ce fut mon seul motif : si j'en avais eu un criminel, je l'avouerais... La tournure de mes ré-

ponses ayant persuadé, d'une part, que j'étais garçon, de l'autre, que j'étais épris, la cordialité d'Alan fut sans bornes. Louise était assise à côté de moi ; je lui pris une main, je regardai cette aimable fille, vrai bijou par la gentillesse et l'air de naïveté ; mon cœur tressaillit : je pensai aussitôt que je ne pouvais être heureux par elle, et je m'attendris ; mes larmes coulèrent. On leur prêta un tout autre motif ; on crut qu'elles étaient de joie. Les amitiés redoublèrent. On me proposa de souper. Le frère s'éclipsa un moment, pour aller chez le traiteur, et je restai seul avec Alan. Elle se leva ; elle paraissait un peu émue, un peu confuse ; elle mit le couvert. En passant devant moi, je lui baisai la main. Elle me dit une chose qui m'étonna : « Que je voudrais vous » avoir connu plus tôt ! — A quoi cela servirait-il ? — » A beaucoup ! » Son frère arriva. Nous nous mîmes à table, et la gaieté régna, même dans mon cœur.

Louise cependant paraissait quelquefois concentrée ; Alan me dit, en me tutoyant : « Je ne » sais pas encore ton nom ? — *Bertrô,* » répondis-je sans hésiter (car je sentais que je ne pouvais donner mon nom, déjà connu). — « Mon cher Bertrô, qu'as- » tu donc fait à Louise ? que lui as-tu dit, pendant » mon absence ? As-tu fixé le jour de votre mariage ? » — Je n'ai pas osé en parler, » répondis-je. J'étais toujours surpris de plus en plus de la prompitude, de la précipitation même de ce frère ! — « Je t'avertis, » reprit-il, « que tu l'as enchantée ; et comme je ne » suis à la maison qu'une heure par jour, il faut

» avouer qne je ne serais pas sans inquiétude, en y
» laissant une sœur amoureuse et jolie. — J'ai de
» l'honneur, mon ami, et si tu me la confies, le
» dépôt sera sacré. — Oui, je te la confierai ; mais
» ne barguignons pas. Elle n'a rien en mariage,
» parce que je ne suis pas riche. Mon état de chi-
» rurgien suffit à nous entretenir, mais il ne nous
» enrichit pas. — Ce n'est pas la dot que je recher-
» cherais, si... Ce n'est que la personne. — Bon ! je
» te réponds de son économie, de sa douceur. —
» Je lis dans ses beaux yeux qu'elle a toutes les
» vertus. » Je baisai la main de Louise, qui soupira.
Nous parlâmes ensuite de nouvelles ; onze heures
arrivèrent, et je me levai pour me retirer. Je fus sur-
pris de voir Louise prendre son mantelet, et se dis-
poser à descendre. — « Où va donc Mademoiselle ? »
lui dis-je. — « Tu vois, » me dit Alan, « que nous
» n'avons ici qu'un lit ; ma sœur est jeune et jolie ;
» la décence ne permet pas qu'elle couche dans le
» même appartement que son frère, quoiqu'il ait
» deux pièces ; elle a deux petites chambres au coin
» des rues *Babille* et *des Deux-Écus*, tu vas l'y con-
» duire ; c'est ma première marque de confiance...
» Ma sœur, j'ai coutume de te mener chaque soir,
» et d'emporter la clef, que je remets le lendemain
» à notre bonne voisine ; je ne t'enfermerai plus :
» la meilleure garde d'une fille, c'est l'amour ; je te
» laisse avec lui. » Louise descendit, sans répondre,
et je la suivis.

« Vous avez un frère d'humeur très agréable ! »

lui dis-je, « mais un peu singulier ! — Il est vrai ; » mais il en a toujours bien agi, surtout en cette oc- » casion ; sa conduite envers vous me fait plaisir. » — Ha ! belle Louise ! approuvez-vous ses desseins ? » — S'il faut vous parler avec sincérité, votre ca- » ractère m'a tellement plu, vos discours m'ont » paru si sensés, que... je n'ai plus eu pour le ma- » riage l'éloignement qu'il m'avait toujours in- » spiré. » Je ne répondis rien à ce discours si obli- geant, qui m'affligeait néanmoins ! je faisais provi- sion de sensations douloureuses et regrettantes pour l'avenir (1)... Arrivés à la porte de l'allée de Louise, je la saluai. Elle me pria de monter. Je trouvai un petit appartement très propre : elle avait trois fe- nêtres, une sur la rue *Babille*, qui plongeait en même temps sur un bout de la rue *des Deux-Écus* et sur celle d'*Orléans*, deux voyaient l'autre bout de la rue *des Deux-Écus*. Elle me fit asseoir à côté d'une croisée, et nous causâmes. Elle me raconta qu'elle était de Versailles, et orpheline ; que son frère, en arrivant de l'armée, où il avait été chirurgien, l'avait trouvée chez une couturière, abandonnée de tout le monde, et qu'il l'avait prise avec lui. « Nous sommes en- » semble depuis quatre ans ; j'en ai dix-neuf ; vous » m'inspirez de la confiance, et soyez sûr, Mon-

(1) Elle a été bonne ! car elle n'est pas encore épuisée, au bout de vingt-cinq ans ! Tous les ans, du 9 Juillet au 9 Auguste, je vais à la *Nouvelle-Halle*, pleurer Louise et Thérèse ; en fixant la *Lyre* et le *Cygne*, je m'écrie : « Astre » de Louise, Astre de Thérèse, je vous salue ! »

» sieur, que je vous donnerai touie la mienne, si » vous paraissez le désirer. — Je vous parlerai avec » la même sincérité, » lui dis-je, « lorsque nous » nous serons vus quelquefois encore. Adieu, belle » Louise; toute ma conduite doit vous prouver » que je mérite la confiance dont vous voulez » m'honorer. » Voilà ce qui se passa dans cette première visite.

Louise m'avait dit de revenir la voir dans son logement à elle : je reparus le lendemain à neuf heures. Elle fut comblée, en me voyant. Nous causâmes. Ensuite elle me présenta un livre, et se mit à sa toilette. A midi, elle me pria de lui donner la main pour aller dîner en ville, rue *Montmartre*, chez de très bonnes gens, qui me retinrent. Louise fut charmante, et me parut très considérée. A quatre heures, je fus obligé de la laisser, pour aller à mes affaires; elle me fixa neuf heures, pour la revoir chez elle. Je n'y manquai pas. Elle m'attendait, son petit couvert mis pour nous deux. « Mon frère est absent » pour quelques jours, » me dit-elle; « je les passe» rais chez sa voisine; mais je préfère de rester ici » avec vous. Si vous y voulez travailler, voilà un se» crétaire; je ne vous troublerai pas; je m'occuperai » ici. » Ces offres m'enchantaient, tant que la réflexion ne venait pas les empoisonner. Ce soir-là, je fus extrêmement tenté! Louise était jolie; elle avait surtout le charme auquel je ne résistais pas, un pied mignon. Elle était d'une propreté qui excluait la plus petite négligence. Il faisait chaud; elle était en

déshabillé, la gorge à peine recouverte par un tour de gaze, qui ne la rendait que plus appétissante... Nous soupâmes; nous allâmes ensuite à la fenêtre sur la rue *Babille;* je passai un bras autour de sa taille déliée; je pris un baiser sur sa joue. Louise sourit, et jeta le rideau au dehors. Je la mis sur mes genoux, un baiser demandé fut enfin accordé par une bouche mignonne... Quelle délicieuse ivresse!... Prêt à succomber, je me levai : « Je vous quitte, ma chère » Louise! vous êtes trop séduisante, et je ne saurais » me contenir. — Non! restez!... Je suis seule; je » m'ennuierais. — Que faut-il donc que je fasse, » pour vous respecter comme je le dois? » La réponse de Louise me surprit au delà de tout le reste : — « Inspirer à un homme, qui... plaît sur» tout!... flatte trop une fille, pour qu'elle en puisse » être offensée... — Ma belle Louise, vous me ras» surez... Mais je veux vous prouver combien vous » m'êtes chère, en les contraignant, ces désirs im» pétueux qu'allument votre beauté... vos charmes... » vos appas... vos attraits... Oui, ma tendresse, » mon estime, la confiance de votre frère les sur» monteront. » Je me contraignis en effet; mais je crus m'apercevoir que Louise chercha plus d'une fois à me faire manquer à ma résolution. Je ne la quittai qu'à minuit.

Le lendemain, à neuf heures, j'étais chez elle. Je la trouvai au lit; une bonne femme qui faisait son ménage et ses commissions était auprès d'elle. Louise avait un mal de gorge. Elle prit de ma main du

sirop de mûres; je lui fis moi-même une eau de figues grasses; elle me donna une de ses mains, et je restai ainsi plus d'une heure à côté d'elle. Vers les onze heures, il arriva une de ses amies, de la rue *de Bourbon-Petits-Carreaux :* c'était une grande fille, mince, gaie, jolie, qui me paraissait très aimante; c'était le portrait d'Émilie Laloge. Elle fut pénétrée de l'indisposition de Louise. Elle ôta sa robe, resta en corset, et se mit à la servir. Elle avait l'air d'une nymphe. Je sortis un instant, pour une commission que me donna Louise. Avant mon départ, Thérèse m'avait regardé avec une sorte de curiosité froide; mais à mon retour, elle parut tout d'un coup familière et bonne avec moi. Elle entremêlait adroitement, à tout ce qu'elle disait, une louange fine et délicate de son amie; elle me faisait des amitiés, me commandait, me prenait la main, et dans un instant où je baisais celle de Louise, elle appliqua sa jolie bouche sur ma joue, en me disant : « J'aime tout ce qui aime ma Louise. » Il y vint plus de vingt jeunes filles toutes jolies, voir Alan, dans l'après-dînée : ce qui m'étonna, comme tout le reste. Le soir, Thérèse était obligée de s'en aller. Louise lui dit : « Jusqu'où tu voudras; mais M. Bertrô » ne te laissera pas aller seule ?... Tu le voulez bien, » notre ami ?— Si je le veux ! ne serai-je pas toujours » avec Louise ?... » On me baisa... Je reconduisis Thérèse chez elle, à minuit... Ha ! comme elle aimait Louise ! comme elle me fit son éloge !... Le cœur parlait... « Comme elle est aimée ! » pensais-je...

Je trouvai Thérèse plus riche que Louise; elle avait de très beaux meubles, encore en désordre, parce qu'elle emménageait, et une fille pour la servir. Je ne pus m'empêcher d'avoir quelques doutes... Mais l'honnêteté de Louise, les procédés de son amie me replongeaient dans l'incertitude.

De retour auprès de ma Belle, il fut résolu que je passerais la nuit dans un fauteuil. Je servis Louise; je la caressai en père, plutôt qu'en amant. Elle s'endormit. Je m'assoupis à mon tour, et ne m'éveillai que sur les quatre heures. Louise dormait encore, mais elle s'éveilla presque aussitôt. J'allai lui chercher du sirop. Elle en prit de ma main, qu'elle baisa ensuite. — « Quoi! » lui dis-je, attendri... « Ha! je » rendrai ce baiser à ta jolie bouche... » J'en pris un cent. En regardant Louise, je la vis en larmes. « Qu'avez-vous, mon aimable amie? — Non, » me dit-elle, « je ne veux plus rien vous taire... Mais je » veux que vous vous mettiez à côté de moi. — » Vous êtes malade... — Je ne le suis guère. — Je » ne le saurais, et je n'entendrai rien qu'après votre » guérison... Je ne veux pas que vous parliez, je ne » le veux pas! — Ce que j'ai à vous dire est important. — Je ne veux pas l'entendre aux dépens de » votre santé... Ma Louise, je t'adore! rien n'éteindra » ce sentiment délicieux dans mon cœur! — Rien? » — Rien, ma fille... Mais ne parle pas. — Je me » tairai donc; mais souviens-toi que j'ai voulu » parler! — Oui, je date de ce moment ce que tu » as à me dire. » Je l'empêchai de répliquer; je me

mis à côté d'elle dans le fauteuil, la tête sur son oreiller, et elle se rendormit. Je m'éloignai, dès que je m'en aperçus, pour lui préparer ce qu'elle avait besoin. Cette nuit fut une des plus agréables de ma vie ; c'est un délicieux plaisir, que celui de garder, légèrement malade, une jeune beauté que l'on commence d'aimer!... A sept heures, Louise s'éveilla; je lui présentai une soupe au biscuit, qu'elle aimait beaucoup, à ce qu'elle avait dit la veille à Thérèse. Cette amie arriva presque au même instant, et je sortis pour aller à mes affaires, sous la promesse de revenir dîner.

Je reparus à deux heures. Je fus reçus par les deux amies comme un dieu. Thérèse paraissait vouloir enchérir sur Louise. Celle-ci allait beaucoup mieux; elle dîna légèrement. Nous jouâmes au *domino,* en sortant de table, à très petit jeu; les deux amies gagnèrent, par mon adresse à mal jouer; ce qui contribue à la belle humeur, même avec les plus désintéressés. Thérèse s'en aperçut à la fin, et me le reprocha tout bas. — « La perte échauffe, » lui dis-je; « ne voyez-vous pas que je le fais pour » Louise? et vous en profitez. — Bon ami! bon » ami! vons êtes charmant!..... et je le dirai à » Louise. »

Nous soupâmes encore plus gaiement que nous n'avions joué. Louise, presque guérie, fut charmante; Thérèse était dans un petit délire; elle caressait Louise comme un amant : « Ne meurs » pas! » lui disait-elle; « je ne pourrais te sur-

» vivre!... Et vous, ménagez-la moi! — Vous allez » la reconduire, » me dit Alan; « elle vous parlera; » revenez ensuite : je laisserai ma clef; vous entrerez » sans bruit, et si je dors, vous ne m'éveillerez » point : mais vous ne vous en irez pas... » Prêt à partir, je menai les deux amies à la fenêtre sur la rue *Babille,* et je leur dis, en leur montrant une belle étoile au zénith : « Voyez-vous cette étoile? — » Oui! » dirent-elles ensemble. — « C'est le *Vega* » de la *Lyre;* mais je change son nom : je l'appellerai » désormais, l'*Astre de Louise!*... Voyez cette autre » constellation, qui la suit. — Nous la voyons : elle » est en croix. — Oui; ce ne sera plus le *Cygne* » pour moi; je lui donnerai le nom de l'*Astre de* » *Thérèse!* Et si jamais nous étions séparés, je dirais, » en voyant ces deux constellations : Astres éternels, » vous êtes toujours là! mais Louise et Thérèse n'y » sont plus!... » Les deux amies m'embrassèrent à la fois, en me disant : — « Ha! ce qu'il dit là va » au cœur! O cher ami! » ajouta Thérèse, en me baisant la joue, « diras-tu cela? — Oui, je le dirai, » toute ma vie. — Et moi, je dirai : Belle étoile du » 27 Juillet! Bertrô te regarde en ce moment, » comme moi!... Pour Louise, elle sera ta femme, » et vous la regarderez ensemble. »

J'allai reconduire Thérèse, dès que nous eûmes soupé. La jolie malade se mit au lit, et, au lieu de laisser sa clef, Thérèse la prit et me la donna. Nous prîmes par la *Nouvelle-Halle.* Nous n'étions encore qu'à la rue *de Sartine,* lorsqu'elle me dit :

« Mon ami! vous vous êtes conduit comme un ange
» avec Louise, hier, cette nuit, et aujourd'hui; elle
» vous aime de tout son cœur, et vous me la con-
» serverez : car le chagrin me l'aurait enlevée...
» Elle m'a chargé de vous tout dire... Mais je vous
» avouerai que je tremble de parler... Êtes-vous
» bien susceptible? — Qu'entendez-vous par là? —
» Si vous tenez beaucoup à certaines choses...
» comme par exemple, à une fleur? — Une fleur!
» — Oui, une fleur... ce qu'on appelle la rose
» d'une fille?... C'est que Louise n'a pas la sienne
» plus que moi, je vous en avertis. — Vous êtes
» charmantes! » répondis-je (car je commençai à la
deviner); « je vous préférerais, avec votre caractère,
» sans rose, à bien d'autres qui l'ont! — Ha! vous
» me rassurez!... Je vais donc tout vous dire...
» Le frère de Louise n'est pas son frère, quoiqu'il
» passe pour tel, mais son amant, depuis l'âge de
» quatorze ou quinze ans, qu'il l'a prise chez une
» couturière. Mais il va se marier à une femme
» riche; Louise en était désolée, quand vous l'avez
» rencontrée pour la première fois. Elle accourut
» chez moi, dès le lendemain matin, pour me faire
» votre éloge, en me disant : « Ha! si un homme
» comme ça voulait m'aimer, je l'aimerais de tout
» mon cœur!... » Vous êtes revenu, vous avez
» parlé mariage; Louise m'a répété mille fois
» aujourd'hui, qu'elle mettra son bonheur à faire
» le vôtre. Elle a une quinzaine de mille francs,
» qu'une prêteuse sur gages fait valoir : j'en ai

» environ trente, et cela nous rapporte : j'ai un ami » d'un certain âge, que je n'aime pas, mais que » j'estime : il me fait un sort très avantageux, et je » lui suis fidèle avec scrupule; Louise et moi, nous » avons le même caractère, qui est la reconnais- » sance; nous ne nous sommes jamais donné que » de bons conseils. Nous désirons notre avantage » mutuel, avec la même sincérité; vous n'en dou- » terez pas, quand je vous dirai que tout nous est » commun; ce que j'ai est à elle, comme à moi, et » réciproquement. J'ai cent écus par mois, depuis » six, et elle en a cent francs : ce qui, joint aux cent » que son ami lui donne, la rend aussi riche que » moi. Nos quarante-cinq mille francs sont entre » les mains de deux prêteuses bien assurées; mais » si par malheur la sienne manquait, Louise ne per- » drait que la moitié de sa somme, et elle aurait la » moitié de la mienne. Quand vous serez mariés, » elle aura de moi cinquante écus par mois; et vous » verrez que je serai fidèle. J'aime Alan comme » une sœur, et j'en suis aimée de même, depuis » quatre ans. Nous sommes camarades d'école, et » dès notre enfance, nous nous amusions à projeter » de tout avoir en commun. Nous n'avons jamais » eu qu'un homme chacune (1). Un jour l'ami de

(1) A peu près dans le même temps, ou un peu plus tôt, M[lle] *Desglands,* des *Italiens,* était la Thérèse d'une autre Louise, et leur société dure encore. Je le tiens d'elle-même : elle nous fit son histoire en dînant, chez notre bon ami le docteur *Guillebert de Préval.*

» Louise voulut s'émanciper avec moi : je lui mon-
» trai si bien que son calcul était faux, qu'il ne s'y
» frotta plus; je l'ai avoué tantôt à mon amie, pour
» la première fois, parce qu'il n'y a plus de danger.
» Elle s'était désolée avant votre connaissance :
» mais elle me disait tantôt : « Mon malheur aura
» produit mon bien; car je n'ai parlé à ce Monsieur,
» que parce que Monsieur *Cellier* me quittait. Je ne
» connaissais que lui d'homme aimable; mais j'ai
» vu par celui-ci, qu'il en est qui le passent, en
» sentiments et en délicatesse. » Et elle m'a raconté
» des preuves de la vôtre... Mais je parle toujours!
» que pensez-vous? — Je dois, Mademoiselle, vous
» répondre avec la même confiance que vous venez
» de me marquer.

» En voyant Mlle Louise, je fus entraîné par un
» sentiment si vif tout à la fois, et si tendre, que je
» ne pus le modérer. Je ne songeais pas au mariage,
» et je n'y pouvais songer; mais votre confiance...
» — Quoi vous ne voulez pas...? — Daignez m'é-
» couter, aimable Thérèse! votre estime m'est
» nécessaire. — Ha! ce mot me rassure encore! —
» Je vous disais, Mademoiselle, que votre confiance
» exige toute la mienne... Le mot de mariage fut
» prononcé. Il m'interdit; mais le charme était déjà
» si fort, que je ne pus répliquer. Je pris une réso-
» lution : ce fut de voir Louise d'assez près pour
» l'adorer, de me retirer ensuite, et de la regretter
» éternellement; de verser, pendant le reste de ma
» vie, des larmes sur mon malheur. — Hé! pour-

» quoi? que signifie cette manie étrange? — Que » je suis marié depuis douze ans! — Ha Dieu!... » Mais, » ajouta-t-elle en riant, « vous nous con» naissez; votre mariage ne sera pas un obstacle : » Louise aurait été votre femme; elle sera votre » maîtresse, et peut-être en serez-vous plus heureux » l'un et l'autre... Laissez-moi la disposer, mon » pauvre Bertrô... — Je suis marié; » repris-je, « je suis honnête homme : je puis avoir une erreur » d'un moment; mais voudriez-vous, ma chère » Thérèse, que j'allasse ruiner ma maison?... — » Non! non! mais pour que tu en aimes une autre, » il faut que ta femme ait eu des torts, ou un amant? » sans quoi, je te connais, tu n'aurais pas dit à mon » amie que tu l'aimais. Je ferai tout pour toi... Tu » m'entends? Aimez-vous; soyez heureux; sois » mon ami; un homme prêt à me servir, de toutes » les manières dont on sert ses amis; que je puisse » compter sur toi : le prix de ton amitié sera la » possession de Louise. C'est une autre moi-même; » si je la donne, elle sera bien donnée. J'ai goûté » tes principes; en peu de mots tu les as décou» verts : quand tu ne seras plus amant, tu seras » encore ami solide. » J'embrassai Thérèse, transporté de joie : car la passion m'aveuglait : — « O » fille aimable! » lui dis-je, « tu m'enchantes! tu » me ravis! Mais qui t'a donné tant de philosophie? » — La Nature seule, et quelques lectures l'ont » fortifiée. J'ai trouvé un livre chez mon amie; je » l'ai lu, je l'ai dévoré; il était conforme à mes

» sentiments, pour l'amour. Il m'a surtout atten-
» drie; je crois l'avoir encore à la maison : je vais
» te le prêter. »

Nous arrivâmes. L'ami de Thérèse l'attendait. Il fut surpris, en me voyant : — « Ne vous effarouchez » pas! » lui dit-elle en riant; « il est vrai que c'est » mon amant, mais je ne lui accorde des faveurs » qu'avec les appas de Louise. » Ce mot dérida l'homme, qui me parut environ cinquante-deux ou cinquante-quatre ans. Thérèse me donna la brochure qu'elle m'avait promise, et qui était fort mal en ordre. Je l'ouvris, et ce ne fut pas avec une médiocre surprise que je reconnus un de mes Ouvrages, la *Fille naturelle!*... Je rougis. Mais Thérèse ne pouvait me deviner. — « Vous l'avez peut-être lu ? — » Oui; mais je le relirai. » En effet, j'ai observé que relire son propre ouvrage, quand on sait qu'il a été lu par quelqu'un à qui l'on s'intéresse, et qu'on sait les endroits qui l'ont frappé, est un des plus grands plaisirs que puisse goûter un auteur! Je pris la brochure, dans la résolution de la rendre reliée, et je sortis.

J'hésitai si j'irais chez Alan; mais je fus conduit à sa porte par mes jambes, sans l'aveu de ma volonté, je puis le dire (comme autrefois chez Zéphire!) J'avais sa clef : c'était une raison, dont une partie de mon âme fut charmée, tandis que l'autre s'en affligeait. Parvenu auprès de son lit, je la vis endormie. Je me baissai, pour lui baiser le front; un de ses bras me retint : « Vous êtes instruit, » me

dit-elle. « Oui, ma chère Louise. — Ha! tu es » instruit, et je te suis chère!... je suis donc la plus » heureuse des filles! — Mon aimable amie, je » t'aimerai jusqu'à mon dernier soupir... » Elle me donna un baiser... « Mais, » continuai-je, « Thérèse » doit te parler demain. — Hé bien, elle me par» lera.. Mais puisque tu me connais... viens, mon » ami... viens... » Je fus près de succomber... Je fis sur moi-même un effort, dont je frémis, depuis... (vingt-cinq ans, aujourd'hui 12 Septembre 1797)... Je m'arrachai des bras d'une fille qui m'inspirait des désirs brûlants... et je lui dis : — « Non! de» main... Demain Thérèse vous parlera. » Louise, interdite, parut inquiète : je lui fis mille caresses, mais respectueuses, pendant lesquelles quelques questions furent hasardées de sa part; mes réponses la convainquirent que j'étais instruit. Je lui baisais les mains; je me contentais quelquefois de mettre ma bouche où sa tête venait de se poser; des larmes coulèrent de ses beaux yeux. — « Tout ce que vous » faites me touche! O Bertrô! que je voudrais être » ce que vous m'avez cru d'abord!... Mais, mon » ami, je ne t'en aimerai que plus tendrement! De » ce moment, tu es le maître de ce corps; il est à » toi autant qu'à moi... Agis en maître, cher amant, » cher mari!... » Après quelques discours semblables, je lui présentai la brochure que son amie m'avait prêtée. Elle me dit que c'était la même qu'elle voulait me montrer le jour que nous étions ensemble chez le gros voisin. — « Je ne l'en lirai

» qu'avec plus de plaisir, » lui répondis-je. Je la quittai enfin, bien malgré moi!... Elle voulut que j'emportasse sa clef, « afin, » me dit-elle, « que je » vous voie aussitôt que je le désire. »

Une foule de pensées m'occupaient, en m'en retournant : « Quoi! je suis encore aimé!... Mais » hélas! quelle différence, de cette enfant, tout » aimable qu'elle est, avec Mademoiselle Rose » Bourgeois, et sa sœur Eugénie!... » J'arrivai chez moi, roulant dans ma tête mille pensées qni se heurtaient et se renversaient mutuellement. J'eus celle de me marier sous le nom de Bertrô, en mettant seûlement Thérèse dans ma confidence; mais cette idée ne dura qu'un instant. Je dormis peu, et mon demi-sommeil fut troublé par des songes. Je me levai matin, à cause de la clef de Louise, que j'avais prise avec plaisir, et que j'étais fâché d'avoir; j'étais à sa porte à sept heures. J'ouvris doucement; elle feignait de dormir. Je m'approchai d'elle, et je posai ma bouche sur ses lèvres entr'ouvertes. Elle eut un léger frémissement. « Dors, bel ange... » m'écriai-je. Je m'éloignais. Elle ouvrit ses beaux yeux, et m'appela. J'étais déjà auprès de la cheminée. Je revins à elle. Son sein était à demi découvert; elle me tendit la main... J'avouerai que je n'aurais pas été aussi fort, cette matinée, contre moi-même, que je l'avais été la veille; mais Thérèse arriva.

Elle pensa que nous avions passé la nuit ensemble, et que tout était dit. Elle vint m'embrasser : « Il

» vaut mieux être tendres amants, que mariés de » mauvaise humeur : je vous félicite tous deux sur » votre heureuse nuit. — Il ne fait que d'arriver! » dit Louise, en souriant; « mon ami en agit avec » moi d'une manière qui me charme! Plus il diffère » des autres hommes, plus il me plaît!... Il arrive : » mais il m'a dit hier soir, que tu avais à me parler? » — En ce cas, » me dit Thérèse, « déjeunons vite : » on nous apporte du chocolat; ensuite, Monsieur, » tu iras une couple d'heures à tes affaires, puis tu » reviendras. — Ne le renvoie donc pas! » dit Alan d'un air mignard, « il s'en va toujours assez tôt de » lui-même! » Nous déjeunâmes. Thérèse, ordinairement gaie, se montra sous un autre jour; elle fut sensible, carressante; cette fille spirituelle préparait son amie, avec un art qui me charma. Elle nous réunissait quelquefois sur ses genoux : elle nous embrassait tous deux, elle nous obligeait à nous donner de ces baisers dont parle *Martial :*

Basia blandas imitata columbas...

et que les Grecs appelaient d'un mot bien doux : *mandalôton*. Le déjeuner fini, elle me prit la main, et me dit « Bertrô, je n'ai pensé qu'à vous deux » cette nuit. Vous auriez été trop heureux, si tu » avais trouvé Louise, elle fille, toi garçon!... et » tant de bonheur n'est pas fait pour l'humanité... » Elle nous serrait l'un contre l'autre... Elle avait l'œil chargé de larmes... « Ha! que faut-il faire!... » Elle se concentrait... Enfin, dans un petit mouvement

d'emportement, qui avait son motif, elle nous pressa l'un contre l'autre, et nous dit : « Il le faut, à pré- » sent. » Et Louise se trouva... dans mes bras... Je me trouvai dans elle... Mon âme entière passa dans ce corps charmant, par les organes délicieux du plaisir, par sa bouche divine, et..... l'innominable trésor de la Nature..... Thérèse confondait ses caresses avec les nôtres..... Enfin, elle nous sépara. « C'est moi qui te l'ai donnée : c'est moi, non pas » elle, qui vous sépare... Va, mon ami, va... Tu » reviendras dans une heure ou deux, ou plutôt, s'il » t'est possible... » J'étais à la porte, quand elle me rappela : « Tu ne l'embrasses pas? » Je baisai la main d'Alan, qui se jeta vivement à mon cou... Une idée me vint, triste, profonde, désespérante! Je pris Louise et Thérèse par la main; je les menai à la fenêtre; nous nous appuyâmes tous trois sur l'accoudoir, sans parler. Je fixais, dans la rue d'*Orléans,* mes regards sur une petite porte enfoncée, et je me disais à moi-même : « C'est de là que je » viendrai désormais regarder la fenêtre de Louise, » et pleurer deux filles trop aimables, mais que je » ne saurais plus voir... Un état contraire aux » mœurs honnêtes commencerait, et serait habituel. » Je ne pourrais plus, je le sens, continuer à être » bon père, et quoique je sois peut-être dispensé » d'être bon époux, il ne faut pas que notre vie soit » un scandale public. Les fautes imprévues et passa- » gères sont de la fragilité humaine; mais un état » permanent est d'un malhonnête homme. » Je

faisais toutes ces réflexions à part, sans ouvrir la bouche, en pressant contre mon cœur la main de Louise, et, de l'autre main, celle de Thérèse. « Je » perds le bonheur! » pensais-je, « je le sens; » mais il faut ici du courage... *Virtus est placitis* » *abstinuisse bonis!*... Quelle heureuse vie je mène- » rais avec ces deux filles! Tranquille, travaillant » avec aisance... Mais, comment parlerais-je de la » vertu ?... Allons! allons!... » — « Vous êtes bien » ému, » me dit Thérèse. — « Ho! oui!... Mon » sort se décide. » J'embrassai Louise trois fois : j'embrassai Thérèse deux... Je baisai les cheveux de Louise, en passant... et le gant de Thérèse posé sur une commode à côté de la porte; je dis, suffoqué : « Adieu!... » Et je sortis.

Une femme, mère d'une actrice d'*Audinot,* qui demeurait sur le même carré, me força d'attendre qu'elle fût rentrée, pour passer. J'entendis Thérèse, qui disait à Louise : « Mon ami l'a reconnu, pour » l'avoir vu chez le libraire *Le Jay!* C'est l'auteur de » ce livre que tu aimes tant! la *Fille naturelle!* — » Ha Dieu!... — et des *Lettres d'une Fille à son Père,* » que je t'apporte... » Ce fut tout ce que j'entendis : je n'osai pas rester, parce que la porte de vis-à-vis était demeurée ouverte. Je descendis lentement, et regardant ces marches, où j'étais monté tant de fois depuis quelques jours, le cœur palpitant, je me dis, oppressé : « Vous ne me conduirez plus vers » Louise! c'est aujourd'hui la dernière fois que je » foule cet escalier, que je suis près de la demeure

» de Louise; je m'en éloigne à chaque pas, et c'est » pour jamais!... Adieu! ma chère Louise! Un » mot! un seul mot vient de me rappeler ce que je » suis, et ce que je me dois!... Ha! Louise! si » j'étais libre, ton aimable compagne et toi, vous » seriez à jamais mon unique société!... Filles » aimables! je ne vous reverrai plus!... » Je descendis, en sanglotant malgré moi, et mes larmes coulèrent, dès que je fus dans la rue. Je me retournai au coin de celle des *Vieilles-Étuves,* et j'entrevis Thérèse qni me faisait un signe d'amitié... Ce fut le dernier que j'aie reçu d'elle alors!... En tournant l'angle, ce fut comme si j'avais mis l'Océan entre Louise, Thérèse et moi; nous ne nous sommes plus revus, qu'au bout de douze ans!...

O mon Lecteur! tout devient intéressant, et prend une teinte différente, pour l'âme sensible! Un homme, comme il en est tant, n'eût vu que deux *filles,* dans Louise et Thérèse : j'y trouvai deux belles âmes, deux amies, telles que nous avions été amis Loiseau et moi; j'y trouvai un nouvel aliment pour ma sensibilité. J'ai entrevu deux fois Louise depuis ma rupture : huit jours après, d'un escalier vis-à-vis, soupant tristement avec Thérèse; la seconde, quinze jours après, traversant la *Nouvelle-Halle.* Depuis douze ans, je vais tous les soirs (depuis seize ans) (depuis dix-huit ans) (depuis vingt) (depuis vingt-cinq ans), dans le quartier où j'ai connu Louise; c'est le temps où la *Lyre* est perpendiculaire sur la *Nouvelle-Halle;* et je regarde

la *Lyre* et le *Cygne,* et je pleure le bonheur que j'aurais pu goûter, si la première des lois sociales ne s'y fût opposée... Je commence mes stations le 9 Juillet, et je les finis le 9 Auguste. Je vais m'asseoir, les deux ou trois premiers jours, sur la plate-bande de fer, vis-à-vis le n° 14, et je chante les noms de Louise et de Thérèse, en versant des larmes. Les jours suivants, j'arrive par la rue des *Vieilles-Étuves;* et je m'avance lentement, les yeux fixés sur la fenêtre où je m'étais accoudé avec Louise, où j'avais vu le dernier signe d'amitié de Thérèse; et mes larmes coulent; je frémis en disant : « O Louise! m'avez-vous haï, méprisé?... Thérèse! » avez-vous deviné mes motifs? Filles aimables! » soyez toutes deux heureuses!... » Et je m'en retourne, après avoir donné un libre cours à mes larmes... Le huitième jour, je vais de la *Nouvelle-Halle* à la rue *de Bourbon;* je baise la porte de Thérèse; quelquefois je monte à son étage... et je pleure... Je crois que Louise est heureuse : je l'ai rencontrée au mois de Septembre cette année 1784, bien mise, avec un homme qui lui donnait le bras; elle m'a paru mariée. Je la regardai avidement; mais je ne lui parlai pas, et je n'en fus point remarqué. C'était elle : mon cœur me le dit (1). Lecteur, arrête-toi! C'est la seule fois de ma vie que j'eus

---

(1) Tout ceci précède, comme on voit, la revue de mes deux amies... Voyez, pour ce qui n'est pas exprimé, le DRAME DE LA VIE, à la pièce intitulée *Louise et Thérèse*, pp. 660-725.

tant de vertu. Qui me l'inspira? Deux filles entretenues me l'ont donnée, comme autrefois Zéphire me rendit chaste; car l'unique jouissance délicieuse, qui fut sur le point de m'attacher à Louise et à Thérèse, ne fut pas une faiblesse : je sais comme elle arriva, contre ma volonté, par mes sens... J'èn atteste l'Être-suprême! je ne le voulais pas... Thérèse... ô Thérèse! fille divine! comment, comment as-tu pu faire cette action céleste, qui me fait t'adorer encore?... Comment, comment m'as-tu conduit, forcé... retenu...? Tu me fis violence!... et je t'adore! je t'adore, autant, plus, peut-être, pour cet acte, crime alors à mes yeux, que pour toutes tes autres vertus, si vraies, si touchantes, que j'ai si bien senties!... Lecteur ami! une preuve que l'action de Thérèse ne fut pas un crime, c'est qu'elle est récompensée...

Douze ans s'étaient écoulés : j'avais vu Louise, et je m'étais caché d'elle. Mon cœur se trouva aussi sensible que le premier jour... J'errai dans la *Nouvelle-Halle,* attendri, touché. Enfin, un soir, je vois... une grande femme, tenant par la main une enfant de onze ans, et une autre de six. Elle m'intéressait : je m'avance... C'était Thérèse! Je la reconnus sur-le-champ. Je fus plus hardi avec l'amitié qu'avec l'amour. Nous étions en 1785; je sortais d'une maladie; j'étais... à faire pitié... Je venais d'achever les *Contemporaines,* et de publier la *Paysanne :* je pris la main de Thérèse... « Vous m'avez condamné sans » m'entendre : voulez-vous m'écouter? — Ha!...

» le malheureux! il me donne un coup de poi-
» gnard... » Et je fus obligé de la soutenir... —
« Je vous fais horreur! je me retire. — Il me lais-
» serait mourir! — Non! non! ô Thérèse, tous les
» jours pleurée! — Pleurée! moi! pleurée!... et
» Louise!.. — Puis-je vous séparer? — Viens donc
» la voir... Elle se meurt... Tu recevras son dernier
» soupir... ou... tu la sauveras... » Je la ramenai rue *Babille*. Nous montâmes. Thérèse me précéda auprès de la malade.

« Mon amie!... veux-tu voir?... Calme-toi... mais
» une crise... te sauvera peut-être!... *Bertrô*... est...
» là. — Lui!... » La malade expirante se soulève...
« Où est-il? » Je fus à elle à l'instant, et je la pressai contre mon sein. « Bertrô!... je... ne... t'en ai...
» jamais... voulu... c'est... par vertu... » Elle ne put parler... On lui donna un cordial... Je posai sa tête sur mon épaule gauche, et je la tins ainsi. « Je
» meurs... contente... Parlez de moi... — Tous les
» jours! » m'écriai-je. — « Que... direz-vous? —
» Louise était notre Divinité... — Et nous la pleure-
» rons, » s'écria Thérèse, « jusqu'à notre dernier
» soupir! »

Louise sourit; son cœur sans doute se dilata trop vivement... Elle expira par un sourire... Nous ne pouvions la quitter. Son mari et celui de Thérèse nous l'ôtèrent...

Depuis ce moment, tous les ans, à pareil jour (car elle mourut dans les jours sacrés), je suis venu chez Thérèse, du 9 Juillet au 9 Auguste. J'entrais :

si elle était seule, nous nous embrassions; si elle avait compagnie, nous nous disions à l'oreille, moi : « Louise était notre Divinité! » *Thérèse :* « Et nous » la pleurerons jusqu'à notre dernier soupir !... » Ceci a duré douze ans; car c'est en 1796, année actuelle, que j'ai fait la perte irréparable de Thérèse!... Elle est morte le 22 Auguste, sur la même épaule où sont expirées Zéphire, Amélie, et Louise... Ho! je ne puis écrire ceci, à soixante-trois ans, et je fonds en larmes! Accablé de douleurs, de chagrins, d'infirmités, j'ai perdu Thérèse, qui pouvait les soulager! J'ai achevé de perdre *Louise,* mon dernier amour!... Ouvre-toi, tombeau! je n'ai plus rien à regretter!... Mais... il me reste quelque chose encore... comme tu vas le voir, Lecteur. Remontons.

Le lendemain de la perte de Louise, je vins voir Thérèse. Nous suivîmes notre amie au tombeau; la terre qui la couvrit fut arrosée de mes larmes... Nous nous tenions embrassés par le corps. Je ne la quittai presque pas ces jours-là. Au bout de quelques semaines, elle me raconta comment elle avait marié Louise au chirurgien, son premier amant, devenu veuf, et comment, pour l'y déterminer, elle s'était mariée elle-même à un ami de cet homme. Elle ajouta : « Vous avez une fille de Louise. » Je fus transporté de joie : « C'est la plus grande des deux » qui étaient avec moi, le jour où vous m'avez » rencontrée; l'autre est ma fille. Celle de Louise est » au couvent, pour faire sa première communion. »

Nous en restâmes là; et dans nos autres visites, où je voyais les enfants de Thérèse, au nombre de trois, je m'informais toujours d'*Alanette,* qu'avant de la connaître je nommais *Filette,* dans mes *dates.*

Un soir, en 1789, passant dans la rue *Honoré,* près celle d'*Orléans*, je vis une jeune femme enceinte, dont la beauté me frappa. Je la regardais tous les soirs, avec une satisfaction si grande, qu'il me manquait quelque chose lorsque je ne l'avais pas vue. En 1793, j'en parlai à Thérèse. Elle me demanda sa demeure. Je la dis. Le lendemain, en passant, je vis Thérèse à côté de la charmante horlogère. Surpris, je m'arrêtai. Elle me fit signe, j'entrai vivement. Thérèse disait un mot à l'oreille d'Alanette, ou de Filette! La Belle rougit, en levant les yeux sur moi. Thérèse me dit : « Em- » brassez votre fille, et celle de Louise. » Je pensai suffoquer de plaisir, en pressant de ma bouche ce charmant visage! — « C'est Louise que j'embrasse, » dis-je à demi-voix.

Depuis cet instant, j'ai quelques consolations, quand les chagrins de ma fille ne les changent pas en amertume. Je sus que son père l'avait mariée, sans en parler même à Thérèse. Elle ne me cache rien.... Et j'ai éprouvé, surtout depuis la mort de Thérèse, qu'une nouvelle liaison est une porte de plus ouverte à la douleur comme au plaisir.

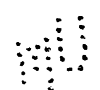
J'ai conduit jusqu'à la fin cette histoire de *Louise* et *Thérèse*... Mais qui exprimera comment je les pleurai avant de les avoir retrouvées! comment je

les pleure, depuis que j'ai achevé de les perdre! Ce qui me reste de Louise est un charme, il est vrai; mais le charme de l'amour, de l'amitié, de l'égalité, n'existe pas entre les pères et les filles... Je pleure aujourd'hui Louise tout seul; je pleure Thérèse sans consolation... Je m'écrie quelquefois : « O mes » amies! si j'étais à recommencer, je n'aurais plus » la funeste vertu qui m'a séparé de vous!... »

Dernier charme de mon cœur! Louise! Thérèse! pleurées encore hier! (14 Septembre 1796) ha! je n'ai jamais senti si cruellement votre privation, qu'hier, au bout de vingt-quatre ans!... J'ai regardé la *Lyre!* j'ai regardé le *Cygne,* et, fondant en larmes, je me suis écrié : « Astres éternels, vous êtes en» core là! mais *Louise et Thérèse* n'y sont plus!..... » Célestes amies, que j'ai voulu fuir! que j'ai cessé » de voir pendant les douze années rayées de ma » vie, je voudrais aujourd'hui les racheter au prix » de mon sang!... Adieu, *Louise!* Adieu, *Thérèse!* » m'écriais-je... Et je suis entré dans la maison de 1772. Jamais je n'ai remonté... jamais je ne remonterai cet escalier, pour voir *Louise!* pour voir *Thérèse!...* Et je suis sorti navré de douleur... J'ai voulu voir ma fille ; elle est malade...

Je retombai dans un état de mort, après m'être privé de la vue de Louise et Thérèse, et aucune fille ne m'intéressa plus, jusqu'au 22 Juin 1776, que je connus *Virginie.* Je parlerai de cette aventure, quand l'ordre des temps m'y aura conduit. Je reprends l'histoire de mes Ouvrages.

La *Femme dans les trois états* m'occupait, lorsque je connus et que je cessai de voir Louise, le 9 Auguste. Ce petit Ouvrage, dont la *Troisième Partie* renferme quelques anecdotes contemporaines, fut donné à l'impression le 4 Juin; mais il ne parut qu'au mois de Février 1773. Je continuais cependant l'*École des Pères*. Je composai ensuite le *Ménage Parisien*, espèce de roman farce, dont le plan excellent m'avait ri; mais lors de l'exécution, elle se trouva au-dessus de mes forces, et la plus riante de mes *conceptions* me fournit un Ouvrage très médiocre. M. *de Crébillon* fils en fut le censeur, et ne parut pas en faire grand cas. Il le mit cependant un peu au-dessus du *Pied de Fanchette*, dont il avait été également l'approbateur. (Il se trompait fort! Le *Pied de Fanchette* est aujourd'hui bien au-dessus du *Ménage!* et à la troisième édition.) C'est dans le *Ménage Parisien* qu'est la Note qui fut l'origine de ma liaison avec le docteur *de Préval*. La voici : « *Rien de si digne de nous* (des sots), *que la conduite de la Faculté à l'égard de M. Guillebert de Préval! Ce dangereux esprité a trouvé, dit-on, une eau qui préserve les Sots et les Gens d'esprit d'un mal cruel! La Faculté, qui est* Orbi et Urbi salus, *considérant de combien de profits cet enfant dénaturé cherchait à priver sa mère, a résolu de l'exhéréder, en le chargeant de sa maternelle malédiction.* » (IIe Part., Notes, p. lxiv...) Ha! sans doute cette production aurait été excellente, si mon âme n'avait pas été abreuvée de douleur par la perte de Louise et Thérèse! Néanmoins les deux



Ouvrages eurent quelque succès : la *Femme dans les trois états* a été réimprimée; le *Ménage* manque depuis longtemps; je me propose de l'abandonner, tout corrigé, à quiconque en voudra faire une édition.

Outre ces romans, et l'*École des Pères,* que j'imprimai sous le titre du *Nouvel Émile,* pour le libraire *Drastoc,* je travaillais comme par foucades au *Paysan perverti,* commencé en 1769. J'en étais alors au IIIe volume.

Vers la mi-Novembre, *Nougaret* me montra un manuscrit de M. *Marchand,* le censeur du *Pornographe*, l'auteur de la *Requête du Curé de Fontenoy,* etc. : c'était un roman fort sec, fort dénudé; cependant je pris le parti de l'animer un peu. Il était intitulé : *Mémoires de M. d'Armantières;* on y voyait figurer un certain M. *Duchauffour,* père de *Placidie,* l'héroïne; ces noms étaient véritables, à ce qu'on prétend; je les changeai, par le conseil du censeur *Coqueley;* j'ajoutai l'histoire de *Zoé;* je fis presque en entier la IIe *Partie;* je donnai un titre saillant : *Nouveaux Mémoires d'un Homme de qualité,* qui convenait assez; je terminai par les *Beaux rêves,* dans l'un desquels j'annonçai la naissance d'un *dauphin :* prédiction fort naturelle, les deux époux étant jeunes, amoureux et bien constitués. Dans le second, je vengeais mon ami le docteur *de Préval* des persécutions de son corps, d'une manière assez plaisante, comme on peut le voir à la fin de la *Découverte Australe,* où j'ai réimprimé cette pièce sous le titre

burlesque de l'*Iatromachie,* l'édition des *Nouveaux Mémoires* étant épuisée.

Ce fut en 1773 que je connus *Rosette Vaillant,* la modèle. (Voyez mon Calendrier.)

L'impression des *Nouveaux Mémoires*, commencée
1774 en Janvier 1774, fut achevée au mois de Mai. L'*École des Pères* était alors interrompue; je réimprimai le *Pornographe* et la *Fille naturelle.* Vers la fin de l'année, *Edme Rapenot*, le libraire, me montra une traduction du *Grand Tacagno,* de *François de Quevedo,* par *Dhermilly* le censeur. Je la trouvai si mauvaise, que je ne lui conseillai pas de l'imprimer. J'achevais le *Paysan,* que je proposai au libraire *Delalain* l'aîné. Il le refusa; son examinateur lui dit qu'il y avait remarqué des lettres aussi mal écrites que celles d'un paysan, ce qui ne prendrait pas. Delalain me conseilla, d'après cet examinateur pénétrant, de changer le titre, et j'en fus tenté. Heureusement je n'en fis rien! J'obtins, par *Valade,* Dhermilly pour censeur du *Paysan;* je fus ainsi dans le cas de voir souvent ce bonhomme, qui me proposa sa traduction du *Grand Tacagno,* qu'il avait rendu par *Fin Matois.* Je consentis à l'imprimer, à condition qu'il me prêterait l'original, et qu'il m'aiderait à rectifier tout ce que je n'entendrais pas. Je puis dire que je refis toute cette traduction sur l'original; Dhermilly l'avait rendue niaisement, au lieu d'y mettre le sel convenable. Je ne m'en tins pas là; je composai une *Troisième Partie*, dans laquelle je finissais le roman de *Quevedo,* par sept chapitres en-

tièrement de ma composition; par des Notes; par un Abrégé de la vie de *Quevedo;* par une Notice de ses Ouvrages, et par le morceau très goûté sur l'Inquisition de *la Cuença.* Cet Ouvrage est donc, à peu de chose près, entièrement à moi. Je le payai vingt-cinq louis au bonhomme, et je lui fis présent de tous les exemplaires dont il voulut disposer. *Drastoc* ayant fait banqueroute, il exigea de moi la perte de mille écus de billets, de tout ce que je lui avais fourni en livres, et douze cents francs pour me rendre l'*École des Pères* incomplète; je lui donnai cinq cents *Fin Matois* pour faire les douze cents livres, je lui remis ses billets et ses reçus de mes livres, à lui fournis, et il me rendit une partie de mon Ouvrage en papier à la rame (1); car je fus obligé à une dépense considérable pour le mettre en valeur; j'ai même laissé l'Ouvrage incomplet; on n'a qu'un court abrégé du IVe volume. Je fis un autre sacrifice encore plus douloureux; j'avais passé pour mille francs des billets de Drastoc; obligé de les rembourser, je vendis à *Dehansy,* libraire, pour ces mille livres, des *Femme-trois états,* des *Ménage Parisien,* et des *Nouveaux Mémoires,* à dix sous l'exemplaire, au lieu de quarante sous. C'étaient

---

(1) L'autre moitié m'a été retenue par le nommé Reinruof *(a),* administrateur infidèle pour les créanciers *Drastoc :* Ce Reinruof eut la maladresse de donner un état imprimé de ce qu'il me volait. Mon éloignement pour les affaires m'a empêché de le poursuivre.

(a) Fournier. *(N. de l'Éd.)*

deux mille exemplaires au lieu de cinq cents; je perdis ainsi mille écus réels, puisque les trois Ouvrages se sont vendus jusqu'au dernier; aussi l'affaire de Drastoc a-t-elle été la plus ruineuse de toutes celles où j'eusse encore perdu; elle m'a coûté quinze mille livres.

Je commençai l'impression du *Paysan perverti* immédiatement après celle du *Fin Matois*, au mois de Mai ou Juin 1775. J'étais alors fort incommodé d'une rétention d'urine, suite de ma cruelle maladie de 1770. J'employai l'*Eau préservative* du docteur *de Préval*, qui est un fondant très efficace; il pénétra dans les chairs, et, au bout d'un mois, pendant lequel je baignai presque continuellement la partie malade dans cette *eau*, je me trouvai tout à coup soulagé. Depuis ce temps je n'ai pas eu les cruelles augoisses auxquelles je fus sujet durant l'impression du *Fin Matois* : car j'éprouvai un jour une suppression absolue; ordinairement l'urine tombait goutte à goutte. Je pense que le traitement du charlatan *Nicole Morsan*, qui voulut inutilement me sonder, avait occasionné mon incommodité.

En 1773, il était arrivé un changement très avantageux dans ma situation! Agnès Lebègue s'était avisée de prétendre qu'elle avait le talent d'élever les enfants. Je me doutai qu'il en était de ce talent comme de celui du commerce; mais je ne disputais jamais ces choses-là. Elle prit des pensionnaires, et, de concert avec leurs parents, elle alla en province, où leur pension suffirait pour elle et pour ses élèves.

Elle laissa sa fille Agnès à Paris, chez une dame *Marie*, du *Quai de Gèvres*, marchande de modes et bijoutière. Elle lui donna ses instructions auparavant, et je n'y fus pas ménagé. Cette tête mal organisée crut qu'elle allait se passer de moi et se suffire à elle-même, à l'exemple de la femme de Progrès, un peu mieux fondée; elle me regardait comme destitué de tout mérite, et de toute capacité de régir mes affaires. (Il est vrai que j'étais alors la dupe des *Michel*, des *Gauguery*, des *Drastoc*, des *Edme Rapenot*, qui tous m'ont dupé; car je ne parle pas de la mauvaise foi de la veuve *Tirpse (a)* du *Palais-Égalité*: cette femme ne me fait perdre que cinquante écus; la manière, à la vérité, est odieuse, puisque c'est par excès d'avarice, mais la perte n'est pas considérable; ni du malhonnête *Maisonneuve*, factoton de la veuve *Duchesne*, qui m'a empêché la rentrée de trente mille livres; ni du libraire M****(b)*, dont la faillite me met, aujourd'hui 20 Auguste 1790, dans la plus grande détresse; ni du grivois *Mourant*, qui ne m'enlève que cent écus; ni du feu prote *Caillion*, qui m'a volé cent soixante rames de papier à douze livres la rame, etc. Voici, au sujet de cette pauvre femme *Tirpse*, qui n'est riche qu'à six cent mille livres, un trait dont je suis témoin : un petit commissionnaire de *Demonville* lui apporte six exemplaires à trente sous de l'*Éloge de Fontenelle*, par

---

(a) Esprit. *(N. de l'Éd.)*
(b) Maradan. *(N. de l'Éd.)*

M. Garat; un homme en marchandait un, et le prend, non sur les six de la veuve, mais sur ceux qui restaient à l'enfant; la veuve reçoit l'argent, et, contre son usage, elle paye les six; car ordinairement elle ne paye que longtemps après la vente. Le petit s'en retourna, et *Demonville,* se trouvant en erreur d'un exemplaire, le fait payer à l'enfant. Celui-ci se rappelle les faits, et retrouve son exemplaire dans celui qu'a vendu la veuve *Tirpse,* outre les six. Il accourt, s'explique et demande les trente sous. J'étais présent; elle ne daigna pas l'écouter, elle ne voulut pas compter ses exemplaires; l'enfant pleura; elle le poussa dehors. J'étais indigné. Je fus tenté de donner les trente sous à l'enfant.

Ce fut avec une ivresse de joie qu'Agnès Lebègue me quitta, emportant tous les meubles, tout le linge, quoiqu'il me vînt de ma mère, et me laissant entre les quatre murs, sur mon grabat. Elle partit avec ses élèves et ma fille Marion; et j'avouerai que je n'étais pas moins content qu'elle : son humeur acariâtre, sa haine marquée, qu'elle s'efforçait de faire partager à ses deux enfants, l'avaient rendue pour moi un insupportable fardeau. Je respirai enfin; je travaillai tranquillement au moins, et si je manquais souvent du nécessaire, je n'étais pas troublé dans mes souffrances par une furie toujours prête à me contrarier dans les plus petites choses. En la voyant partir avec les meubles, on lui demanda ce qu'elle me laissait. Elle répondit laconiquement : — « Mes dettes. » Elle m'en laissait pour douze cents livres. Mais ce n'était

pas le pis : elle oubliait de dire qu'elle me laissait la haine et le mépris de toutes celles de nos connaissances, plus à elle qu'à moi. Notre principal créancier était un M. *Froger,* boulanger rue *Saint-André-des-Arcs :* on lui devait six cents livres. Il était convenu que je solderais en billets de librairie. Ceux dont j'avais des effets n'étant plus solvables, je fus obligé de payer par semaine, sur mes lectures d'épreuves et le peu de vente que je pouvais faire. Or il y avait dans cette maison une très jolie fille; c'était elle qu'on envoyait du temps d'Agnès Lebègue; c'était à cette personne qu'elle me faisait passer pour un ogre. Je confirmai ces idées, sans le savoir : m'étant aperçu que cette fille était jolie, j'évitais de lui parler, quand j'étais seul à la maison, et je lui répondais sans lui ouvrir. Jusque-là, j'étais regardé comme un ours; il n'y avait pas grand mal. Mais à la veille de son départ, Agnès Lebègue se doutant bien qu'on m'enverrait la jolie Froger, lorsque je manquerais à payer, elle craignit que je ne me montrasse à cette jolie fille sous un jour plus avantageux. Elle lui dit que j'étais si brutalement passionné pour les femmes, que si elle venait en son absence, elle eût soin de ne pas entrer, mais de se tenir à la porte; qu'autrement, je mettrais le verrou et me jetterais sur elle. La jeune fille fut très effrayée! Elle refusa plusieurs fois de venir, et ce fut sa mère qui en prit la peine. Je la reçus poliment. « Il n'est pas » si terrible, cet homme! » dit-elle à sa fille. — « Ho! oui! avec vous! — Comment, avec moi?

» Semble-t-il que M'am'selle est une Vénus? Hé » ben, vous irez la première fois. » Effectivement, le père et la mère réunis obligèrent *Panette* Froger à venir chez moi, me demander la semaine. C'était le matin. On frappe doucement. Je travaillais. Je saute du lit, demi-nu, et je demande ce qu'on veut; à la voix de la jeune fille, j'ouvris. Panette restait à la porte, en rougissant. Je vais m'habiller. Je compte l'argent : « Mademoiselle, donnez-vous la peine » d'entrer, de vous reposer » (je demeurais au quatrième et demi, rue *du Fouarre*). La pauvre Panette, tremblante, ne savait que faire. J'employai les expressions les plus honnêtes. — « Monsieur, j'aimerais mieux que vous fussiez grossier. — Il est » impossible de l'être avec vous. Et quoique je » sache qu'on s'est accordé chez vous pour fournir » de l'argent à Agnès Lebègue qu'on me compte » en pain, je ne dois voir là que de la bonne volonté » pour les personnes qui m'appartiennent, et de la » confiance dans ma probité... Asseyez-vous, Ma» demoiselle. » Par timidité, elle se mit sur le bout d'une chaise près de la porte, laissée grande ouverte. Cependant mes yeux se baissaient à chaque mot sur un petit pied que Panette avait charmant!..... A chaque mouvement que je faisais, elle tressaillait. Comme je n'aimais pas la porte ouverte, j'allai la fermer. — Ha! Monsieur! » s'écria la jeune personne, « ayez pitié de moi! » Et elle tombe à mes genoux. Je la secourus; je lui demandai ce qu'elle avait? — « Ouvrez la porte! » me dit-elle, d'une

voix suffoquée. Je crus qu'elle avait besoin du grand air; j'ouvris la porte et quatre fenêtres; puis j'allai finir le compte; de temps en temps je m'intéressais à la santé de la jolie Panette, assise auprès de la porte d'entrée, et fort loin de moi. Je lui donnai enfin la somme, et je voulus absolument lui aider à descendre l'escalier; je la portai quasi. Quel dut être mon étonnement, lorsqu'elle fut dans la rue, de la voir courir, légère comme le vent!... Je n'y comprenais rien!... Ce fut sa mère, qui, la semaine suivante, ravie de mon exactitude, de ma politesse, et de ce que j'avais dit à sa fille, avec modération, quoiqu'on redoutât ma fureur si je l'apprenais, ce fut la mère, dis-je, qui découvrit les arrangements ruineux de ma femme, et la réputation qu'elle me donnait... Je ne fus pas très étonné... Mais ce qui m'indigna, ce fut la défense faite à ma fille aînée, âgée de quatorze ans, de venir me voir seule. On la faisait toujours accompagner par une de ses camarades. (Sera-t-on surpris, après cela, que j'aie trempé mes pinceaux dans le fiel et l'amertume, délayés avec le noir des Furies?)... Cette compagne me déplut. A la fin, je pris le parti de dire à ma fille de passer tous les dimanches, en venant me voir, chez Mlle Froger, de venir avec elle, et qu'elles goûteraient ensemble. Ces deux jeunes filles m'amusaient, par leurs enfantillages, leurs jalousies de chaussures : « Vous avez » des *cocos* plus jolis que moi! » disait Agnès. — » C'est que j'ai le pied plus petit. » Je leur fis faire à toutes deux des souliers par le cordonnier de

Mme *Dubarry* et de la marquise de *Marigny*, dont elles avaient le pied. Ce fut un plaisir de les voir, le premier dimanche qu'elles les eurent. Elles comparaient leurs pieds : « Égal ! » disait Agnès. — » Vous êtes mieux, » répondait Panette par politesse. — « Non ! — Si... » Je les mettais d'accord, en examinant les jolis souliers posés sur mon genou. Je payais la boulangère, et elles s'en retournaient après le goûter.

Quelquefois Agnès gardait la boutique à son tour, et ne venait pas ; alors, j'avais Panette seule. Un jour, elle me dit : « Savez-vous une nouvelle? » — Non, ma belle. — C'est que je vais me marier. » Avec qui? — Avec un boucher. — Un boucher! » — Oui, qui est fort à son aise, et qui est comme » vous. — Comment... comme moi ! — Ha ! il aime... » — Qu'aime-t-il? — Ça. — Quoi ! ça? — Ça » (montrant son pied). — « Ha ! j'entends ! On voit » bien que vous êtes innocente; car vons n'auriez » pas dit, *Il aime ça*, sans rougir. — Pourquoi? — » Ça, quand on le prononce ainsi, s'entend de ce » qu'on fait aux nouvelles mariées... » J'avoue à ma honte, que je tenais ce discours par une volupté de libertinage. — « Que leur fait-on? » Je la voulus embrasser. Elle se défendit. Je la saisis, la pressai dans mes bras, en la traitant comme autrefois Toinette. Elle tomba, à cause de ses talons minces, sur le pied de mon lit, et... emporté, hors de moi... je la fis sortir de mesure, en la caressant... Elle succomba, peut-être volontiers... Elle resta comme

morte, après l'acte; puis elle revint en soupirant... Elle pleura; elle ne me fit pas de reproches, mais elle me demanda le secret, presque à genoux... Je la rassurai avec tant de tendresse, qu'elle sourit enfin, et partit. (Pour le reste de Panette, voyez mon CALENDRIER.)

Lorsque je ne vis plus la jeune Froger (ce qui arriva aussitôt qu'elle fut mariée), ma fille Agnès vint seule. Et pour éviter les apparences de la noire calomnie qu'Agnès Lebègue continuait de répandre contre moi, au sujet de ma fille, surtout depuis que je lui donnais, comme à sa mère, des chaussures de *Bourbon,* je me livrais à des femmes perdues. Je rencontrai *Agathine* à la *Nouvelte-Halle,* et je la pris pour Louise, un moment. Cette erreur me la fit posséder. Un autre soir, tout près de l'*Oratoire,* je pris *Dubreuil* pour *Saint-Cyr,* sous sa calèche, et cette femme me fit posséder la jolie *Naïs Filon,* après une autre de ses filles. Je retrouvai *Rose Gauthier,* Mme *Devimes,* autrefois *Manon Maret,* dont j'avais eu la première nuit, Mme *Saniez, Rosalie Prudhomme,* troisième fille de ce nom que j'aie possédée. J'eus l'étrange aventure des demoiselles *Decour,* dont la belle était enlaidie par les fatigues de l'amour, mais dont la troisième était plus aimable et plus provocante que jamais. Je vis *Aurore-Manon Parisot,* la fausse *Parisot, Aglaé Solle, Dorée* (fille), la capricieuse *Julie Détange* à la *Nouvelle-Halle.* Enfin, je m'amusai avec la jeune *Amélie,* à laquelle je donnais ce nom, en mémoire d'*Amélie*, amie de Zé-

phire; et tout cela me conduisit jusqu'à la grande aventure avec *Virginie*...

On se rappelle cet imager, *Chéreau de Villefranche*, dont il a été question lors de ma demeure vis-à-vis la fontaine *Saint-Séverin*. Il s'était lié de nouveau avec Agnès Lebègue, et comme, en partant, elle laissait une grande pièce vide, elle me le donna pour commensal. Il était veuf, et c'étaient ses enfants, garçons et filles, qu'on faisait élever par l'incapable institutrice. La fille était douce, aimable, et le temps de sa naissance cadrant avec celui de mon aventure après le dîner, Chéreau-Villefranche, philosophe très cynique, dans nos entretiens à dîner ou à souper, faisait tous ses efforts pour me persuader que j'en étais le père. Quoique j'aimasse beaucoup la petite *Philibertine*, j'étais fatigué de l'impudence de cet homme, et quelquefois, je lui supposais des vues. Il devait avoir pris beaucoup de vices, pendant une captivité de sept ans, chez les Bons-Hommes de *Saint-Venant*. Il y en avait un entre autres qui m'a toujours fait horreur; il s'en aperçut et il eut recours à un jeune commis, nommé *Asselin*, mauvais sujet, qui avait été un des amants d'Agnès Lebègue. Ils s'arrangèrent ensemble, précisément par cette raison. C'est cet Asselin, mort en 1781 (1), qui était si impudent, qu'ayant obtenu quelques

(1) Il avait fait Agnès Lebègue son héritière; mais les Religieuses et un Chanoine de Chartres supprimèrent le testament, à ce qu'on a su depuis.

complaisances d'Agnès Lebègue, et s'en voyant éconduit, il osa la traiter comme les *filles*, et venir faire *boucan* ou bacchanal un matin, en feignant le désespoir. J'entendais la querelle, et n'y comprenais rien. A la fin, troublé dans mon travail, je sautai du lit, pour demander à cet homme ce qu'il voulait? Ses réponses furent si singulières, que je le poussai dehors. Il voulut résister. Alors, transporté de colère, je le poursuivis dans l'escalier, où il vomit contre Agnès Lebègue mille horreurs... Cette terrible scène, dans le genre de celles qu'on fait dans les mauvais lieux, m'indigna... Et cependant je rompais avec Louise et Thérèse!... On sent combien j'étais mal environné, par deux hommes de l'espèce de Chéreau de Villefranche et d'Asselin! Mais comment faire pour m'en débarrasser!... Heureusement ils eurent querelle pour... un enfant qu'ils avaient amené, et qu'ils devaient... Ils se battirent, blessèrent l'enfant. Au bruit horrible qu'ils faisaient les voisins montèrent, Mme *Mezières* et ses filles, le procureur Villeneuve et ses clercs. J'arrivais. En me voyant rentrer, on me dit : — « Vous avez donc » laissé le diable chez vous?... » Villeneuve se plaignit amèrement. Je lui répondis par l'expression de mes sentiments. Et ce fut lui qui pria mes deux mauvais sujets de déloger... Je ne me crus libre que de ce moment.

Aujourd'hui, 9 Juillet 1792, au bout de vingt ans, désintéressé, sans passions, je déclare que je me repens d'avoir quitté Louise et Thérèse; que je dé-

teste cette vertu-là, et que je la maudis!... Ha! la vertu qui rend malheureux n'est pas la vraie vertu; c'en est l'affreux simulacre!...

Arrêtons-nous un moment : mon CALENDRIER achèvera ce qui manque ici... Reposons-nous sur ce souvenir, qui me retrace une foule d'événements, que je ne vois plus qu'à travers un prisme magique...

C'est au milieu de ce trouble, et des scènes que je viens d'exposer, que j'achevais de mettre au net le *Paysan perverti,* et que j'en commençais l'impression. J'avais pour compositeur un nommé *Logerot,* dont la mère était aisée : cet ouvrier m'offrit quelques avances, en lui payant l'intérêt. Je pris quatre cents livres pour commencer, et je fis un billet à un an de quatre cent-vingt livres. Ce qui m'obligea de faire cet emprunt, c'est que *F.-A. Quillau,* qui m'avait tant imprimé, à qui je ne devais rien, m'avait déclaré qu'il ne me ferait plus crédit : les plaintes d'Agnès Lebègue avant son départ l'avaient effrayé; il me voyait seul, sans consistance... Je commençai la solde, en recevant les feuilles de l'Ouvrage. J'avais vendu ma portion héréditaire paternelle à mon frère le *paysan :* il me remboursa deux mille cinq cents livres au mois de Juillet. Ma femme, qu'il avertit de venir signer, accourut, et je fus obligé de lui donner environ mille livres pour acheter des marchandises. Il me resta quinze cents livres, avec lesquelles] je fis mon édition, qui fut achevée au mois d'Octobre... Cet Ouvrage va

mettre du changement dans mon sort. Jusqu'à sa publication, j'étais demeuré inconnu; le succès du *Pornographe* n'avait pas contribué à me tirer de mon néant; l'Ouvrage était anonyme, et, ne m'ayant rien produit, je n'étais pas sorti de la poussière où je rampais; le profit de mes productions suivantes avait été, ou consumé à la maison, ou absorbé par l'acquit des billets de *Drastoc*. Enfin le 1er Novembre 1775, je distribuai les exemplaires du *Paysan* aux libraires qui devaient les vendre, sans me douter du succès d'une production que le libraire *Delalain* avait dédaignée.

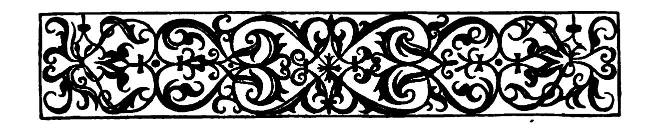
Mon Lecteur, je suis sincère; il le faut; j'expose ce que nul avant moi, pas même *J.-J. Rousseau*, n'avait exposé : la vie complète d'un homme. Ce n'est pas ici une jolie fadaise à la *Marmontel*, à la *Gorgy*, à la *La Harpe*, à la *d'Alembert*, à la *Louvet* : c'est un utile supplément à l'HISTOIRE NATURELLE de *Buffon*, à l'ESPRIT DES LOIS de *Montesquieu*, et à *Montaigne*, que je vous présente (1).

---

(1) Je n'ignore pas que tous les faquins de la littérature, déjà soulevés contre moi, vont tomber sur cet Ouvrage, comme ils viennent de le faire sur ma Philosophie, dont la Physique a paru ces jours-ci. L'injustice, la sottise, la cabale ont dicté l'Extrait calomniateur qu'en a fait un polisson, cru membre de l'INSTITUT. J'en ai été bien vengé, aujourd'hui 1er Novembre 1796 (11 Brumaire an 5), par la lettre d'un homme du premier mérite, lettre que j'imprimerai quelque jour. On m'y apprend ce qu'est l'infâme pédéraste-valet du ci-devant marquis de Villette, qui a la stupide audace de me calomnier, de concert avec le vil, l'immoral, le

trigame Scaturin ! Est-ce que les trois coquins ligués contre moi ignoreraient que je ne manque ni de force, ni de courage, ni d'honneur ?... J'avertis ici le public qu'il y a une coalition entre tout ce qui existe de plus vil dans la Littérature, pour m'exclure de l'INSTITUT NATIONAL. Hé ! qui croirait-on que sont ces *poux de la Littérature,* comme les nomme la lettre dont j'ai parlé ?... Leur nom infâme salirait cet Ouvrage, qui contient mes turpitudes. Mais, qui a dit à ces misérables que je voulais être de l'INSTITUT ? Ai-je fait une démarche ? Ai-je assisté à une seule séance ? Vils intrigants ! méprisables intrus ! je ne vous ressemble pas !

FIN DE LA SEPTIÈME ÉPOQUE



HUITIÈME ÉPOQUE

LE PAYSAN PERVERTI ET SES SUITES (1)
1775-1785

Songez qu'il est des temps où tout est légitime,
Et que si la patrie avait besoin d'un crime
Qui pût seul relever son esprit abattu,
Il ne serait plus crime, et deviendrait vertu.

Par ces vers tirés de la Sophonisbe *de* La Grange-Chancel, *je réponds à toutes les critiques que les méchants, les cagots, les pusillanimes, ont fait de mon* Paysan perverti.



LUS de quinze jours s'étaient écoulés 1775
depuis que le *Paysan perverti* était en vente, sans qu'on en connût l'auteur, quoique mon nom fût à la tête. C'était le premier Ouvrage auquel je le mettais, et le seul auquel prudemment j'aurais dû ne pas le mettre. Je ne

---

(1) Les *Gynographes;* le *Quadragénaire;* le *Nouvel Abeilard;* la *Vie de mon Père;* la *Malédiction paternelle;* les *Contemporaines;* la *Découverte Australe;* la *Dernière Aventure d'un Homme de*

sais non plus par quel motif il m'était arrivé de tirer moi-même une douzaine de frontispices sans nom, et de les faire placer aux exemplaires destinés, suivant l'usage, au Lieutenant de Police et à ses Agents.

Mon motif était sans doute la crainte du commis *Desmarolles*, qui avait arrêté les *Lettres d'une Fille à son Père*, et le *Ménage Parisien :* mais je n'avais pas des idées craintives bien nettes, et c'était par paresse que j'avais fait écrire ma lettre d'avis (servitude suggérée à *Meaupeou* par *Letourneur*, alors secrétaire de la Librairie) à *Logerot*, mon compositeur.

J'ai oublié de dire que, durant la persécution pour le *Ménage Parisien*, j'étais allé à Sacy, terminer avec mon frère *Pierre* la vente de mon patrimoine. C'est le dernier voyage que j'aie fait dans ma patrie, que je n'ai pas revue jusqu'à ce jour 13 Décembre 1784-(96)... Je reviens au *Paysan perverti*.

Dans la troisième semaine de la vente, environ le 25 Novembre, je rencontrai *Le Jay* dans la rue *de la Vieille-Bouclerie*. « Je crois, » me dit-il, « que votre » *Paysan* va prendre; cela se remue fort! » Le mouvement que je devais naturellement éprouver était celui de la joie : la crainte resserra mon cœur, et je fus affligé de sortir de mon néant. La vente fut

---

quarante-cinq ans ; la *Prévention nationale;* la *Paysanne pervertie; Oribeau;* l'*Antropographe;* les *Françaises;* les *Parisiennes;* mon *Théâtre,* la *Femme infidèle,* les *Nuits de Paris;* la *Femme séparée;* le *Thesmographe;* la *Semaine nocturne;* les *Provinciales* ou l'*Année des Dames nationales.*

rapide. Le bon *Le Jay*, que *Beaumarchais* a représenté comme si naïf, l'était beaucoup moins que moi; il eut l'adresse de m'engager à lui vendre quatre cents exemplaires à trois livres, en billets, tandis qu'il recevait de l'argent comptant, et qu'il vendait les exemplaires six et sept livres. Ces billets ont été acquittés, mais après avoir été renouvelés, de sorte que les exemplaires m'ont au plus rapporté quarante sous. *Esprit*, du *Palais-Royal*, m'en vendait prodigieusement! Comme, au bout de six semaines, l'édition tirait à sa fin, ce libraire me proposa de réimprimer. Je lui abandonnai cette seconde édition, qu'il fit à ses frais; il me permit seulement d'en faire tirer pour moi deux cent cinquante dont je fournirais le papier. L'édition fut achevée en vingt jours; je n'en pouvais plus de fatigue, car je corrigeai beaucoup de fautes, et j'ajoutai près de vingt lettres. Cependant un Toulousain, nommé *Delaporte*, aujourd'hui imprimeur à Paris, me contrefaisait sur la première édition, mais avec tant de stupidité, qu'il a mis la Préface et la Table confondues à la fin de la *Ire Partie*. Comme j'ignorais cette contrefaçon, je réimprimai en troisième lieu, deux années après, en 1780. Cette troisième édition se vendit lentement, parce que toute la Province était inondée de contrefaçons, au nombre de plus de dix, et que l'édition du malhonnête Delaporte, moins chère que la mienne, se vendait à Paris. Ainsi l'Ouvrage, qui devait me donner l'aisance, ne me produisit presque rien; les brigands de la Littérature

m'enlevèrent tout mon profit, et m'ôtèrent en outre le pouvoir de perfectionner mon Ouvrage par d'utiles corrections, que m'avaient suggérées M. *de Crébillon* fils et *Collé*. Voici à quelle occasion.

Lorsque le *Paysan* fut connu et réimprimé, je publiai l'*École des Pères,* avec des retranchements considérables, nécessités par la suppression du IVe volume. Avant de mettre en vente, j'écrivis au Lieutenant de Police *Albert,* suivant l'usage, et je signai ma lettre, au lieu de la faire écrire, comme celle du *Paysan*. Dès le lendemain, je reçus un billet, de la part du commis *Desmarolles,* qui m'ordonnait de passer à son bureau. Je m'y rendis. Il me signifia que la vente de l'*École des Pères* était suspendue; qu'on avait nommé un nouveau censeur secret chargé de l'examiner avec la dernière rigueur. — « Votre *Paysan,* » ajouta-t-il, « a fait assez de bruit! » Un magistrat m'a écrit à ce sujet, et voici le Mé- » moire : *C'est un systeme de philosophie suivi, com-* » *biné, pour renverser toute religion, toute morale,* etc. » Ce magistrat est le fameux *d'Épresmenil,* qui, s'étant imaginé que l'Ouvrage était de *Diderot*, voulait faire à ce philosophe une querelle avec le Parlement... Je fus traité par Desmarolles avec une impériosité révoltante. Il me fit revenir à son bureau soixante-douze fois. Le censeur secret était un certain *de Sancy*, bâtard, dit-on, du Garde des seeaux *Miromesnil* (ce que je ne lui reproche pas; je ne lui reproche que sa bassesse et sa *rampomanie,* sa *servitudibilité*). Cet homme vil garda mon livre trois mois,

et eut l'indignité de rayer ce que le censeur *Marchand,* son confrère et son ancien, plus éclairé que lui, avait approuvé. Il était décidé que mon Ouvrage ne paraîtrait pas : *Goupil,* successeur de Dhemmery, vint apposer son cachet sur les ballots; je le conduisis même chez les brocheuses. Cet exempt prévaricateur se tuait de me faire des offres de service, que j'entendais très bien, mais que je feignais de ne pas entendre, parce qu'elles m'étaient inutiles. Aussi dit-il tout haut à *Lefort*, un de ses satellites : — « C'est un *crâne,* que cet homme-là. »

J'allai trois ou quatre fois par semaine au bureau du commis Desmarolles, depuis le 16 Février jusqu'au 6 Mai. A force de prières, et par un présent, j'obtins la permission de faire les cartons désignés par de Sancy. Il faut voir comme ce lâche et servile censeur avait charpenté mon Ouvrage, qui ne prêchait que la vertu la plus pure!... Il voulait se rendre important... Combien de pareils procédés m'ont fait mépriser les hommes!... Je fis les cartons; puis j'allai remercier Desmarolles, comme les peuples de la *Corée* rendent grâces au Diable du mal qu'il ne leur a pas fait. Mon présent m'avait concilié ce commis, aussi lâche et aussi plat que Goupil. Je mis en vente un livre mutilé, qui me coûtait très cher, et qui ne se vendit pas (1). Mais je fus tranquille, et je me trouvai heureux.

---

(1) L'*École des Pères* se trouve à présent sans cartons, chez le Cit. *Duchesne* fils, rue *des Grands-Augustins.* Cette seconde édition est in-12, comme mes autres Ouvrages.

C'était aux environs du 20 Mai que tout fut achevé. Sans perdre de temps, et malgré l'intrigue qui va suivre, je me mis à composer les *Gynographes*, IIIe volume des *Idées singulières*, dont le *Pornographe* était le premier, et la *Mimographe* le second. Je fis cet Ouvrage sans goût : mon âme était avilie, découragée; le *Paysan* avait du succès, mais je n'en profitais pas; on en avait arrêté la vente pour moi seul; on m'en avait enlevé tous les exemplaires que je possédais, tandis que *Delaporte* vendait publiquement sa contrefaçon. Ceux qui m'environnaient, un F.-A. Quillau, des libraires bornés, me disaient que mon livre ne se vendait qu'à raison des choses libres; ce ne fut que plus de trois ans après que je connus le vrai sentiment du Public. Je fis la *Paysanne,* que *Nougaret* avait profanée. Je ne voyais alors personne : sans connaissances, sans protections, sans amis, que pouvais-je? Souffrir, et m'envelopper dans la honte dont on me couvrait.

Je fus tranquille environ six semaines. Des peines d'un autre genre succédèrent bientôt à celles qni venaient de cesser. Agnès Lebègue était venue à Paris, durant mon affaire de l'*École des Pères,* ou plutôt du *Paysan;* les grandes eaux l'y avaient retenue avec ses pensionnaires, qui lui coûtaient, à Paris, le double de ce qu'elle en retirait; car jamais cette femme n'avait su calculer. Après m'avoir tourmenté, malgré ses promesses que les mille francs d'avances de l'année dernière lui suffiraient, elle voulait encore me mettre à contribution; elle dit

à ma fille aînée, en partant : — « J'emporte tout, il » ne faut rien lui laisser; il en travaille mieux, » quand il n'a rien. » Telle est cette femme, qui, depuis, a voulu jouer l'épouse malheurense et sensible auprès de certaines gens. Durant ma persécution, elle prétendit faire des démarches pour moi ; mais tant qu'elle fut à Paris, je n'obtins rien, et je rencontrais à tout moment des ennemis, tels que *Dhemmery*, l'*abbé Mercier de Saint-Léger,* qui m'accablaient d'humiliations. C'est que, pour se faire valoir, elle me chargeait de torts, réels ou controuvés; cependant elle ignorait les principaux, car jamais elle ne connut Louise; elle ne sut jamais ce que Nicard, ce que Désirée avaient fait pour moi ; elle ne fit qu'entrevoir Élise : mais elle me prêtait des infamies. Je soupçonne *Chéreau de Villefranche* de lui avoir rendu l'esprit atroce et méchant; car elle ne l'eut ainsi au plus haut degré, que depuis sa dernière liaison avec cet homme. On a présent tout ce que j'en ai dit. Mais ce qui change mes conjectures en certitude, ce sont deux lettres que le hasard a fait tomber entre mes mains, cette année 1784. Celle qui les renfermait est de Désirée, et porte la date de 1762, au mois de Mars. Elle est pour Mlle *Zède Vilpois,* et ne contenait que deux mots : « *Je vous renvoie la lettre que vous avez surprise à ma commère ; il ne convient pas de surprendre les lettres, et je n'ai pas lu celles que vous me livrez.* » L'adresse était : « *A Madame Mauger, rue Saint-André-des-Arcs, chez le Marchand de couleurs, au second.* »

PREMIÈRE DES DEUX LETTRES INCLUSES.

« *Ma chère amie : Vous savez comme sont les hommes, et le vôtre vous en fait assez, pour que vous les connaissiez. Aidez-moi donc de vos bons offices, et permettez-moi de recevoir chez vous un Monsieur que je suis obligée d'écouter, de peur qu'il ne se défasse. C'est un Anglais. Voici l'histoire. Vis-à-vis mes fenêtres, au second, dans un hôtel garni, à côté de la fontaine* St.-Séverin, *est, avec son mari, une jeune femme, qui me paraît riche et bien élevée. L'Anglais était tous les jours chez elle ; ils me regardaient beaucoup, et souriaient. Or, vous savez que la petite vérole, qui me gâte de près, de loin ne m'ôte rien : je me doutai que je leur paraissais jolie ; et comme il y avait une femme aimable et jeune avec eux, j'en fus flattée. Je prenais un air gracieux. Enfin la jeune dame me salua. C'était ce que je demandais. Je lui rendis son salut, par une révérence profonde ; elle m'en fit une autre, elle me sourit, je lui souris de même. Un instant après, on frappe. Je cours ouvrir. C'était un inconnu ; ou plutôt c'était M.* Chéreau de Villefranche, *mari de la jeune dame. — « Ma voi-» sine, » me dit-il, « vous mè pardonnerez ma visite, » quand vous saurez que je viens de la part de ma » femme, qui désire de faire votre connaissance ; » et il jeta un coup d'œil sur l'ameublement. Je répondis qu'on m'honorait beaucoup ! — « Quoique nous soyons en » chambre garnie, » reprit-il, « nous ne sommes pas des » étrangers, ma femme ni moi : nous sommes des mar-» chands de cette rue. Ma femme est fille unique de » M.* Charpentier *votre voisin ; nous sommes en difficulté » avec son père. Un procès m'a fait lui tout abandonner, » et me montrer ainsi, avec sa fille unique, aux yeux de » tout le quartier. Il en a été furieux, et un pistolet a » été tiré. Quant à ce jeune homme, que vous voyez*

» souvent avec nous, c'est un Anglais, très instruit, et » dont la société est agréable. Par un raffinement de » vengeance, et pour mortifier davantage le père de ma » femme, nous le laissons passer pour son galant. » M. Villefranche m'a ensuite raconté qu'il avait été secrétaire d'une Ambassade à Turin; il m'a parlé de ses connaissances parmi les gens de qualité; en un mot, il s'est beaucoup vanté. J'ai entrevu, ou cru entrevoir, à travers tout cela, que c'était un intrigant de beaucoup d'esprit, au dessus des préjugés, qui, pour rendre ses plaisirs plus libres, voulait y mettre sa femme; que j'avais plu, tant à lui qu'à son Anglais, et qu'on venait sonder le terrain, pour savoir s'il était possible de faire société avec nous.

» J'avais d'abord pensé, qu'en voyant notre logement et notre ameublement, il se dégoûterait d'une liaison désavantageuse; mais tout au contraire, il n'en est devenu que plus pressant. Il m'a seulement garantie de la visite de sa femme, sous prétexte qu'il fallait passer par la boutique du marchand de vin. Mais l'Anglais est venu à son insu. C'est lui qui m'a révélé que Villefranche et lui étaient amoureux de moi; il m'a demandé assez ingénuement, lequel je préférais? J'ai répondu qu'à marier, ce serait celui des deux qui était libre; que, mariée, je ne pouvais préférer personne que mon mari. — « En l'indemnisant? » a dit l'Anglais. Il paraît que, dans son pays, où tout est objet de commerce, il n'est pas de difficulté que l'argent n'aplanisse. L'Anglais, qui se nomme M. Janson, m'a instamment priée de venir chez Mme de Villefranche, qui me désirait vivement, et qui serait flattée de ne pas devoir ma connaissance à son mari. Ce motif, et l'honnêteté de la dame, me déterminèrent à la satisfaire sur-le-champ. Je fis une toilette, et vous savez que ce n'est pas ce que je fais le moins bien.

» Mme de Villefranche me parut une petite maîtresse

très usagée, fort au dessus des préjugés! Elle me proposa, dès que nous eûmes causé une demi-heure, de nous arranger pour mener une heureuse vie, tandis qu'elle n'avait plus aucun soin, aucun embarras. Comme elle me voyait fort complaisante à son égard, elle ajouta que j'aurais son mari, qu'elle voulait raviver, et qu'elle s'arrangerait avec Sir Janson. Je rougis. Elle se récria : — « Elle rougit! Depuis quand donc êtes-vous arrivée » de votre province?... » Il me parait que son mari est un philosophe très conséquent, qui ne trouve d'obstacle à rien. Je lui répondis : — « Et mon mari, Madame? — » Ha! vous avez raison!... Nous lui donnerons Lambertine, ma fille de boutique. » Je me mis à rire. Ce fut alors que la petite dame me dit les choses les plus singulières!... Elle fit la partie de diner ensemble le dimanche. Nous y avons été, mon mari et moi. Elle l'a trouvé fort aimable! Elle disait à Sir Janson, de ce ton négligé des petites maitresses : — « Mais, voyez donc » comme il a les lèvres appétissantes! » Mon mari rougissait, car depuis qu'il est à l'Imprimerie, il perd l'usage, et devient timide. La dame l'a gardé après diner. Nous nous sommes enfermés quatre, Lambertine, Villefranche, Janson et moi. Villefranche a donné Lambertine à l'Anglais, et ils ont passé dans une autre pièce.

» Cependant Mme Villefranche, restée avec mon mari, nous demandait. — « J'ai un cavalier! » criait-elle; « si » vous ne revenez, je vais faire l'amour! » Et nous entendions le bruit des baisers... Enfin, nous n'avons plus rien entendu... Nous nous sommes quittés à huit heures du soir.

» A notre sortie, mon mari a voulu savoir s'il y avait un complot formé? Je me suis amusée à ses dépens. Il est fâché. Faites-moi le plaisir, mon amie, de lui persuader, par votre mari, que j'ai passé l'après-dinée avec vous, après avoir quitté ma compagnie. C'est une bonne œuvre que vous ferez : cela remédie à tout. Quant à

Désirée, si elle a une intrigue avec votre mari, je vous en rendrai bon compte. Ce lundi 1762.

» *Toute à vous.*

» *A. L.* »

SECONDE LETTRE INCLUSE.

A la Même.

» *Vous avez fait merveilles, ma chère amie Mauger! Il croit tout! Mais, une chose bien extraordinaire! il a eu la petite dame, et peut-être l'a-t-il encore. Pour moi, je ne veux pas du mari; je préfèrerais l'Anglais, si j'avais le goût de la galanterie. Cette maison Villefranche est un mauvais lieu. Le mari donne sa femme à un Lafray, son ami, comme on prête un ustensile de ménage. Il l'a prêtée à Sir Janson. Il appelle cela des mœurs à la Spartiate: soit. Il me disait hier, que si une femme avait le malheur d'être viciée, dans une intrigue, et de vicier ensuite un galant, il fallait qu'elle viciât aussitôt son mari, pour sauver sa réputation. J'ai trouvé cela cruel, atroce. Il m'a dit qu'il le fallait. Il a des lumières très étendues! Il ne voit rien d'illicite, de la femme au mari, du père à la fille. Et quand on lui demande pourquoi cette étrange conduite? il répond: — « C'était l'usage chez les anciens Romains. Hé! ne » voyez-vous pas que les animaux le font?* » *J'ai trouvé que c'était bien ravaler notre espèce, que de la réduire à être le singe des autres animaux. Il a trouvé cette réponse admirable, pleine d'esprit, et il l'a répétée à tout le monde, comme on répète les premiers mots que disent les enfants. Il me donne de fort mauvais conseils contre mon mari, depuis que ce dernier s'est retiré de sa société. Il me dit que c'est un homme qui n'est bon à rien, nul dans la Société; que c'est un automate dont il faut user, sans lui donner aucune influence. Il m'a sur-*

tout fort exhortée à le présenter dans nos connaissances communes d'une manière défavorable. — « Afin, » dit-il, « que si nous vous brouillons un jour, on soit porté à » mettre le tort de son côté. » C'est un homme d'une astuce profonde, quoiqu'il paraisse superficiel. Sa femme est une singulière petite créature, dédaigneuse, impertinente, et cependant familière, dès qu'il s'agit de l'amusement. Je vous préviens de tout cela, parce qu'étant aussi belle femme que vous l'êtes, j'espère qu'à la première visite que vous me rendrez, on me demandera qui vous êtes, et qu'on me dira de vous amener. J'ai déjà mené Désirée deux fois.

» A propos d'elle, il faut laisser là un peu mes affaires, pour vous parler des vôtres. Si, comme je l'espère, je parviens à vous faufiler avec la société Villefranche et Janson, nous n'aurons plus besoin de mentir. Puisque mon mari se retire, rien ne sera plus aisé que de lui cacher notre fréquentation avec les gens de l'hôtel garni. Le vôtre et le mien sont à leur travail toute la semaine, et notre sort serait réellement heureux, s'ils étaient plus riches : car le vôtre vend son bien de Montmorency pièce à pièce, je vous en avertis, pour faire des présents à la belle Désirée. Mais je crois, malgré cela, qu'il mange son pain à la fumée, comme on dit : la belle a su qu'il était vanteur, lorsqu'il avait un verre de vin, ce qui lui arrive tous les lundis, outre les dimanches, comme vous savez. Quant au mien, c'est la discrétion même, et je crains fort que la coquette... Mais qu'elle y prenne garde! Si je découvre la moindre chose, je ferai manquer son mariage de fortune avec son Monsieur de Roncy. Je ne pardonne pas ces choses-là... Ce que vous avez à faire, vous, ma bonne amie Mauger, c'est de prendre garde à la bourse. Tâchez de vous en emparer, après une barbe de lundi. Je sais, par un mot échappé au mien, en parlant de lui, que les louis des Cerisiers sont sous un grand chenet de cuivre, dans votre belle chambre au tableau de Médicis. Voyez, s'il est bien

gris, la prochaine fois, assez pour avoir perdu la mémoire, à mettre alors la main sur le magot. Il porte son or les lundis, à l'imprimerie, et se plaît à le faire sonner dans son chapeau : il croira l'avoir perdu, ou qu'Himète le lui aura volé. En tout cas, avant que vous le preniez, je saurai s'il l'a porté, pour vous le faire dire.

» *Adieu ma bonne amie Mauger. Soyons-nous fidèles. Ils nous croient des Vestales, et le vôtre en mettrait la main au feu... Il est bon qu'ils se persuadent cela... J'irai chez vous tantôt, avec Sir Janson. Renvoyez Javote. Je vous baise.*

» *A. L.* »

Voilà quelle était la seconde lettre. Villefranche fut toujours un homme bien dangereux ! Mais c'en est assez là-dessus ; quoique je ne dise pas le quart de la vérité, j'en dis trop peut-être encore, et j'aurais gardé un silence absolu sur tout ce que j'ai rapporté d'Agnès Lebègue, sans le mariage de ma fille aînée, que tout cela préparait, et sans la connaissance qu'elle vient de faire de trois garnements, *Scaturin, Naireson,* et *Milpourmil,* de *Cherbourg* (*a*). Je proteste ici que le motif de pallier les écarts qu'on va lire n'entre pour rien dans ce que j'écris au sujet d'Agnès Lebègue. Je pourrais les taire, je pourrais les déguiser : je les rapporterai tels qu'ils sont arrivés. Ils étonneront ! J'avais quarante-deux ans ; je devais être plus mûr : cependant, je vais paraître moins sage que dans l'aventure avec Élise, que dans

(*a*) Fontanes, Joubert et Marlin. (*N. de l'Éd.*)

celle avec Louise et Thérèse, que dans celles mêmes de mes premières ÉPOQUES, mais on en verra les raisons. J'écris moins pour m'*historier* que pour instruire, à mes dépens, mes Lecteurs, et surtout la Jeunesse.

Je faisais imprimer chez F.-A. Quillau les *Gynographes;* ainsi j'y allais tous les jours. Il avait une jolie femme, comme on sait; mais ce n'était pas elle qui m'y attirait. Revenons où j'en étais.

Dans le même temps que j'imprimais les *Gynographes* chez Quillau, un nommé *Mourant,* Liégeois, autrefois compagnon imprimeur, alors libraire, et, de plus, malhonnête homme, y faisait imprimer pour son compte les *Aventures de la jeune Émélie,* de Mme la Présidente *d'Ormoy;* nous étions connaissances familières, sans être amis. Cet homme avait une complaisante disponible, chez laquelle il voulait m'introduire. C'était Mme *Lacroix,* vis-à-vis, héroïne d'une *Contemporaine.*

Cette femme était très libre. Je n'y allais pas une fois que je ne visse des indécences, ou révoltantes, ou trop savoureuses. Tantôt elle me priait d'arranger le bois de son feu, elle troussée jusqu'au-dessus du genou, et montrant sa *concha Veneris,* qu'elle savait jolie. D'autres fois elle parcourait des *Sottisiers* avec estampes, et se plaisait à en disserter avec moi : ce que j'avais la faiblesse de faire, pour la ménager, en ne paraissant pas avoir plus de pudeur qu'elle. Il fallait entendre alors les expressions dont elle se servait, les agaceries qu'elle faisait, et auxquelles on

était forcé de succomber; car elle vous étreignait comme une autre *Cléopâtre*, et faisait deux ou trois mouvements si lubriques, qu'elle aurait fait *amener* un Saint. Un jour, en 1773, qu'elle me montrait les Estampes de l'*Académie des Dames*, elle me saisit par le bouton, qu'elle fit sauter, se renversa sous moi, croisa ses jambes sur mes reins, et s'ajusta si bien que je fus engrené avant d'y avoir réfléchi; deux ou trois vives saccades achevèrent, l'éclair du plaisir jaillit, et je vis Lacroix panaché par mon fait, sans l'avoir prévu, sans l'avoir désiré. J'étais déjà père de sa fille (à ce que m'a certifié la dame); mais comme elle eut alors le jeune F***, et, peu de temps après, six autres (*D***, D***-journal, Lajeunesse*, son laquais, le jeune *François*, son jockey, un secrétaire du duc d'*Aiguillon*, et un homme de la Police), je ne suis sûr de rien. Ce furent ses libertés avec moi qui la rendirent si furieuse, en 1780, quand elle crut se reconnaître dans la 167[e] *Contemporaine :* un jour, rue de la *Parcheminerie*, elle s'élança, comme pour venir me donner un soufflet. Je la regardai en souriant, et elle passa sans me frapper. Achevons cette femme.

Elle et son mari étaient fort liés avec *D. V. L.*, (*a*) libraire (l'ancien greluchon de la demoiselle *Talon*). La dame D... avait les mêmes mœurs que la dame Lacroix: un apprenti, appelé *Fouquet*, surprit un jour la première en plein exercice avec un commis

(*a*) Duval.

aux Fermes; cet homme donna la pièce à l'enfant, et Mme D... lui dit : — « Mon ami, l'on frappe » avant d'entrer. » C'est ce même Fouquet, devenu grand, qui a vu les quatre enfants L... et D..., garçons et filles, profiter des exemples de leurs mères. Le jeune D... disait un jour à la demoiselle L..., âgée de quatorze ans : — « Il faut que je te montre » comme on fait ça. » Et il le lui montra, comme il put, tandis que le jeune L..., âgé de quinze ans, en faisait autant à Mlle D.... Pourquoi ces indignes mères ne s'observaient-elles pas davantage? Les malheureuses! elles ont montré le vice à leurs propres enfants, avant que ceux-ci eussent la faculté de s'y livrer, et ces jeunes infortunés, blasés sans avoir joui, ne sentiront jamais la soif des plaisirs du mariage!... — Vous montrez le vice trop à découvert. — Moi! je brave les Puristes, pour démasquer le vice, et en instruire les Parents.

La dame L... est morte en 1784, de la manière la plus malheureuse. Elle avait pour femme de chambre une intrigante, qui lui procura un riche Américain : cet homme voulait (disait-il) jouir à Paris d'une femme honnête, avant de s'en retourner. Il offrait mille louis, si la femme était mère de famille, et un peu comme il faut. La femme de chambre entendit parler de cette aubaine, et sut persuader sa maîtresse. On employa *D...* le procureur, l'un des galants, à donner, sans le savoir, des renseignements à l'Américain. Celui-ci, enchanté, vint avec ses mille louis, et cent pour la femme de chambre. Il coucha donc

avec la dame, dans un lit parfumé. Il sortit à trois heures du matin, par une porte percée au chevet du lit, et fut vu par *Taillepied*, imprimeur à la presse, frère de l'orfèvre du *Marché-Palu,* et par deux autres ouvriers, qui, le prenant pour un voleur, le poursuivirent jusqu'à sa voiture... Le lendemain, la dame L... était bien contente, en comptant ses mille louis!... Mais, hélas! l'Américain avait gagné le *pian* avec une de ses négresses, et l'avait donné complètement à la femme honnête, qu'il payait si cher! La dame L... s'aperçut de son mal au bout de quinze jours. Sa fidèle femme de chambre fit rentrer l'éruption. La malade fut prête à mourir. Elle dépensa les mille louis et plus, à se droguer, et finit par mourir... de la gale... L'avocat *G-no,* son beau-frère, savait cette anecdote sans doute, quand il disait de la femme de chambre : — « C'est » cette coquine qui a tué ma sœur! » Voilà le sort des catins!...

Un jour que je causais avec Mourant sur le carré, nous entendîmes une voix argentine, crier : « *Mon-* » *sieur Lajeunesse!* » Ce M. Lajeunesse, domestique de Mme L..., était fort joli garçon, et sa maîtresse lui avait fait apprendre à coiffer; de sorte qu'il avait l'honneur de manier journellement de fort beaux cheveux. Celles qui l'appelaient (car elles paraissaient deux) étaient *Virginie*, fille putative d'un boulanger ruiné du faubourg *Germain,* nommé *François;* l'autre, une belle brune, bâtarde d'une horlogère, qui l'avait cédée, et coiffeuse de profes-

sion. Depuis deux ans environ, je remarquais Virginie, grande blonde charmante, toujours mise avec goût, qui demeurait dans la maison à côté de celle où j'avais mon logement, et je mettais un grand prix à sa connaissance! Mourant, en entendant appeler, se pencha sur la rampe, et vit les deux filles entrer dans un petit escalier à double porte, qui allait à la chambre de Lajeunesse. Il me dit : — « C'est *Virginie,* et la *Dartois* sa camarade. Elles » sont entrées dans la chambre de Lajeunesse : » descendons, et enfermons-les par dehors. » A chaque âge, l'homme tient toujours un peu du singe, pour la malice : nous descendîmes ; nous poussâmes un verrou extérieur, qui ne servait qu'à empêcher la porte de battre dans l'escalier ; ensuite, passant notre main par une chattière, nous tâchâmes d'amener à nous un bas de jupe, pour reconnaître les habits ; Mourant saisit celle de Virginie, que je reconnus parfaitement. Contents de les avoir enfermées, nous remontâmes ; mais à peine fûmes-nous au second, qu'elles firent sauter le loquet, et s'enfuirent. Mourant était alerte : il courut après elles, les joignit, leur parla, et vint me rendre compte de la conversation. Il m'apprit qu'elles étaient invitées à goûter avec M. Lajeunesse, durant l'absence de sa maîtresse, qui demeurait tout l'été au faubourg *Saint-Jacques,* pour être plus libre en petite maison ; que c'était la troisième fois qu'elles faisaient cette partie avec lui. Mourant leur proposa, pour le lundi suivant 26 Juin, une partie de *Bois-de-Boulogne ;* et

elles acceptèrent volontiers. Il me pressa d'en être, pour faire la partie carrée. La curiosité me détermina, ou plutôt, ce fut l'envie de faire la connaissance de ma grande voisine. On sent combien j'attendis le lundi avec impatience! Il arriva enfin. A midi, heure du rendez-vous, Mourant alla dans le parvis *Notre-Dame;* on monta en voiture, avec deux jeunes personnes, la blonde, et une autre, qui remplaçait la brune Dartois. Je me trouvai là comme par hasard, et il m'appela. Virginie rougit, en me voyant : elle me prenait, dit-elle tout bas, pour le M. *Narquois* de la *Chercheuse d'esprit.* Mais elle n'était pas avec Mlle Dartois, celle qui l'accompagnait chez Lajeunesse. Nous roulâmes : la conversation s'animait dans la voiture. Nous descendîmes à la *grille Chaillot,* et nous allâmes à pied jusqu'à *Passy.* Là, nous entrâmes dans une auberge, pour commander le dîner; nous bûmes un coup, tandis qu'on le préparait, et nous allâmes dans le jardin des *Nouvelles-Eaux.* Nous nous mîmes à courir dans les allées et dans les cabinets de verdure; Mourant cherchait toujours l'occasion d'entraîner au loin Virginie; mais il lâcha un mot qui lui nuisit. Quoique voisin de la jolie blonde, elle ne me connaissait que de vue : il lui dit que j'étais l'auteur du *Paysan perverti.* La jeune fille vint me faire quelques compliments; elle conçut du mépris pour Mourant; et comme il ne voulait pas la quitter, parce qu'ayant lié la partie, il se croyait le droit de choix, ses vues

ne furent pas remplies comme il s'y attendait (1).

Virginie avait une infinité de petits détails mignards, qui m'enchantaient. Cette fille avait environ dix-huit à dix-neuf ans, étant née en 1757 ou 58 : je ne la connaissais guère plus qu'elle ne ne me connaissait, et comme elle était toujours bien mise, je la croyais fille de gens aisés, c'est-à-dire, nièce d'un M. *Praiter,* chez lequel cette jeune fille logeait avec sa mère. J'avais en conséquence témoigné ma surprise à Mourant, qu'une fille comme elle se liât avec un domestique, au point de venir faire des parties de goûter avec lui, en l'absence des maîtres. Mourant, grossier comme tous les Liégeois, fit ces représentations crûment à Virginie, en ma présence. Elle rougit; mais la veuve, brune effrontée, qui me déplut autant que la jeune blonde me charmait, répondit à Mourant : — « Ne faites pas tant fi! sur » Lajeunesse! Il a, quand il veut, ce que vous vou- » driez bien avoir, et que sûrement vous n'aurez » pas! » Virginie lui fit un signe imperceptible des yeux, pour la faire taire. — « Pardi! » reprit la veuve, « puisqu'il le dit, je le dirai bien aussi! » Cependant elle ne continua pas; elle se refusa même aux questions multipliées de Mourant.

Virginie m'accostait, dès qu'elle le pouvait; mais la veuve lui dit sérieusement de s'en tenir à celui

---

(1) Voyez-en la vraie raison, en lisant la 88e *Nationale;* et recourez au DRAME DE LA VIE, dans la pièce intitulée *Virginie,* pp. 724-776.

qui l'avait choisie d'abord; et Mourant paraissant dans les mêmes dispositions, je cédai par décence. Je donnai la main à la veuve; mais Virginie, qui affectait d'aller toujours devant nous, se retournait sans cesse pour faire la conversation. J'en étais charmé : la veuve, qui valait son prix, perdait néanmoins trop à la comparaison, pour m'occuper agréablement. Enfin le moment de manger étant arrivé, nous courûmes dîner, pressés par la faim et par la gaîté, car nous nous promettions une *attablée* délicieuse.

En effet, le premier service ayant mis les dames d'une humeur charmante, à l'aide de quelques verres d'un vin passable, les cœurs s'ouvrirent, et les lèvres vermeilles de Virginie laissèrent échapper une foule d'expressions libres, qui paraissaient trop grosses pour sa jolie bouche. Mais je savais que les filles de Paris sont assez libres en paroles. Mourant, espèce de faraud à la grenadière, parla de pucelage. — « Ils sont loin! » répondit la veuve. — « Le vôtre? » reprit le Libraire. — « Ha! » dit Virginie, avec un sourire *soupiré,* et un regard vers le ciel, « que peut-on contre la force? » Ce propos me surprit! Cependant, avec mon expérience, je devais savoir qu'une jeune fille, qui fait une partie de *Bois-de-Boulogne* avec deux presque inconnus, ne devait pas être une Lucrèce... On continua de manger et de boire. Les dames, surtout la veuve, avaient grand'faim. Pour Virginie, elle était délicate; cependant elle disait que jamais elle n'avait

mangé avec autant d'appétit. Mourant versait rasade; mais la jolie blonde trempa son vin malgré lui : pour la veuve, elle le sablait pur, et paraissait le porter à merveille. On nous servit des fraises au dessert; Mourant y mit du vin, et beaucoup de sucre. Virginie aimait les fraises; elle fut presque enivrée par le vin, qui en faisait la sauce. Ce fut alors que Mourant sut adroitement l'attirer dans une chambre voisine. Elle allait succomber sans doute, quoiqu'elle se défendît. La veuve jeta un coup d'œil sur moi; mais me voyant de glace, elle se leva brusquement, et courut au secours de sa compagne. Mourant l'aurait battue! il me fit en secret des reproches de ne l'avoir pas retenue. — « Que voulez-vous? elle ressemble au chien du » Jardinier, » lui dis-je. Virginie parut fort honteuse devant moi, après son attaque, et je crois qu'elle se promit d'éviter soigneusement le tête-à-tête.

En quittant la table, nous fîmes serrer nos restes, pour souper, et nous allâmes au Bois de Boulogne. Mourant était un sacripant : il força pour ainsi dire Virginie à lui donner le bras, à peu près comme les souteneurs font *marcher* les filles qui sont dans leur dépendance. Quant à moi, de ce moment, la jalousie me fit décider qu'il serait contrarié dans tous ses desseins. La chose était facile : je n'avais qu'à continuer à dédaigner la veuve (si c'eût été Dartois, tout allait autrement, elle me plaisait autant que Virginie); je pouvais être sûr qu'elle ne souffrirait

pas que sa compagne fût plus fêtée qu'elle. Ce fut ce qui arriva. Mourant eut beau me faire signe des yeux d'occuper la veuve; je m'en gardai bien! De sorte qu'il ne put avoir un moment de liberté. Après avoir parcouru le bois, et fait des pauses très agréables, nous revînmes, à la nuit, achever notre dîner; nous remontâmes en fiacre (car nous eûmes le bonheur d'en trouver un qui s'en retournait à vide), et les deux Belles furent remises chez elles saines, sauves, et surtout *intactes*.

Le lendemain, Mourant voulait réparer ce qu'il appelait son *bec-jaune* de la veille. Il alla trouver Virginie, qu'il aperçut à sa porte, et lui donna rendez-vous chez moi. Quand je parus à l'imprimerie, il m'annonça cette *bonne nouvelle;* je ne goûtai pas son projet, mais je dissimulai : j'étais plus actif et plus rusé que lui en amour. En le quittant, j'écrivis deux mots à Virginie, je la guettai, je lui glissai le billet, et j'en attendis l'effet. Je lui donnai un rendez-vous sur le bord de l'eau, à deux heures. Elle ne manqua pas!

Le rendez-vous donné chez moi, était à trois heures : Mourant, à deux heures, était à table chez lui avec sa femme, jeune brune très jolie, fille d'un serrurier célèbre de la rue *Saint-Victor*. Je le savais. Dès qu'il eut dîné, il vint se mettre en faction à la fenêtre de l'escalier de l'imprimerie, pour guetter la blonde... Mais laissons-le s'impatienter.

Virginie parut, à l'instant où je redoutais la vigilance de Mourant. Dès que je l'aperçus s'avancer

vers moi, environnée des Grâces et des Amours, je volai à sa rencontre : — « Éloignons-nous vite! » lui dis-je, en la conduisant du côté de la porte *Saint-Bernard;* « Mourant pourrait nous voir. » Elle ne se fit pas presser. Nous marchâmes précipitamment. Je me montrai bien différent de ce que j'avais paru à notre partie de l'avant-veille : je lui fis des compliments à la vérité, je lui dis des douceurs; mais je ne laissai paraître que les sentiments les plus honnêtes; je lui donnai des avis; je lui conseillai de cesser de voir la veuve, qui ne pouvait que la perdre.

Tout en causant, nous étions parvenus vis-à-vis les Chantiers. Il en sortit une femme, qui salua Virginie, et avec laquelle celle-ci parut très familière. En regardant cette femme, je la reconnus pour une dame *Decan,* que j'avais possédée en 1770 ou 1771, après ma maladie, mais qui feignait de ne pas me remettre, depuis que je l'avais vue *matrullé* au coin de la rue *des Poulies :* elle se conduisit comme si elle ne me connaissait pas. La conversation particulière qu'eut Virginie avec elle, dura plus de cinq minutes. Lorsqu'elle l'eut quittée, je lui dis : — « Je connais cette femme. » Je ne m'aperçus pas que Virginie rougît, ni qu'elle se troublât le moins du monde. Elle me dit : — « C'est un marchande » à la toilette. » Je me rassurai : — « Cette femme, » pensai-je, « peut être aujourd'hui marchande à la » toilette, comme on le dit, et Virginie ne la con- » naître que sous ce rapport. » Nous continuâmes

notre marche, jusqu'à la *Maison-Blanche,* guinguette crapuleuse. Nous choisîmes un cabaret et une chambre pour dîner. Je puis me rendre ce témoignage, que seul, avec une fille longtemps et vivement désirée, je me comportai avec la plus grande réserve! Je ne lui parlais que pour tâcher de pénétrer sa situation. Elle me la dévoila en partie. Je vis alors, qu'au lieu d'être une fille aisée, c'était une jeune infortunée, dont les parents s'étaient ruinés. Elle m'apprit que sa mère avait été une très jolie femme; qu'on la nommait dans le faubourg *Saint-Germain,* la *Belle Boulangère;* qu'elle était fille d'un marchand cirier, avait été bien élevée, qu'elle avait eu trente mille francs en mariage; qu'on l'avait donnée à son père, parce qu'il en avait au moins le double, et qu'il était très bien établi, sa boutique étant célèbre; que les parents de sa mère avaient dit: « L'état n'est pas brillant, mais il est solide : » avec les avances qu'ils ont, ils pourront donner » un jour cent mille livres à leurs enfants. » — « Mais, » continua Virginie, « ma mère était si jolie, » et tant de gens comme il faut lui faisaient la cour, » que mon père prit de la jalousie; il se mit à » boire, et surtout à jouer; en six ans, il mangea » plus de quatre-vingt-dix mille livres. Quand il fut » gêné pour ses payements, il vint un jour trouver » ma mère dans sa chambre, où elle s'habillait, » pour aller à la comédie : — « Madame, » lui dit- » il, vous vous êtes divertie, et moi aussi; je manque » d'argent, j'espère que vous m'en donnerez; les

» femmes comme vous le gagnent avec tant de plaisir, qu'elles ne doivent pas le regretter. » Ma » mère l'assura qu'elle n'en avait pas. — « Et qu'avez-vous donc fait de celui que vous avez gagné » avec votre... ? — Quelle expression! mon mari!... » J'ai toujours été sage, et jamais..... — Ha! » mille-s-yeux! » s'écria mon père, « elle a été » catin, sans se faire payer!... Hé! morbleu! il » fallait donc me dire ça! j'aurais jeté tous vos » galants par la fenêtre, et je n'aurais pas mangé » mon bien!... Nous ne possédons plus rien : je » dois plus à mes fournisseurs que je n'ai vaillant : » vendez tous ces brimborions pour les payer; gardez une robe pour couvrir votre chien de...; je » vais céder mon fonds, et me mettre garçon chez » un maître. Quant à vous, vous êtes jolie, tirez-vous. » Il s'empara aussitôt de tout ce qu'avait » ma mère, il en fit de l'argent, paya, se mit garçon boulanger, là-haut dans la rue *des Francs-Bourgeois,* où il est encore. Ma mère, ne sachant » que faire de moi, qui n'avais que huit ans, me » mit chez le *plumassier* de la rue *Dauphine,* et s'en » alla, avec une dame étrangère, à Hambourg, où elle » fit des éducations de demoiselles. Pendant son » absence de six ans, je grandis; j'étais par charité » chez le plumassier et fort malmenée. Un jour, je » vis passer une des anciennes connaissances de ma » mère, un avocat, appelé M. *Bonthoux;* je courus » après lui, pour le prier de faire quelque chose » pour moi. Il me regarda quelques instants; en-

» suite, il me dit : — « Volontiers, tenez-vous prête
» demain au soir.» Il vint me prendre à huit heures,
» m'emmena dans une petite chambre de la rue
» *Serpente*, fit de moi... ce qu'il voulut, par pro-
» messes et par menaces, me donna douze francs par
» semaine, paya ma chambre, me mit en linge, en
» robes, et vint me voir tous les jours. Il ne m'a
» quittée que depuis quinze; c'est pourquoi j'ai
» fait la partie avec vous et Mourant. Voilà toute
» mon histoire; si ce n'est que ma mère s'étant
» amourachée d'un homme à Hambourg, il l'a
» enlevée de là, lui a tout mangé, l'a laissée, et
» qu'elle est aujourd'hui avec moi, obligée de me
» voir... comme je suis. »

Ce récit m'en apprenait assez. Je proposai à Virginie de la mettre en apprentissage de modes. Elle parut y consentir avec reconnaissance. Il fut convenu qu'elle entrerait chez une dame *Semen*, sur le quai *des Augustins*. Tout étant ainsi arrangé, nous sortîmes de l'auberge. Mais il faisait un superbe temps; la chaleur était tempérée par des nuages; la campagne était riante et fleurie; Virginie me proposa d'aller jusqu'à *Bicêtre*. Je n'avais pas revu cette maison, depuis que j'en étais sorti en 1747, au mois de Novembre; la proposition me flatta. Nous prîmes dans les blés, par ces petits sentiers tortus et délicieux, dans lesquels il est si agréable de s'égarer. Mes pensées se reportèrent alors aux années de ma jeunesse : je me rappelai *Duprat*, et surtout le vertueux Moliniste *Bonnefoi*. Ma conversation avec

Virginie, *onctuée* par ces ressouvenirs, devint plus affectueuse, plus innocente : je lui parlais comme à ma fille; elle oublia peut-être elle-même sa corruption; son ton fut celui de la candeur, et, comme il cadrait avec la douceur de sa voix, il fut charmant! Mon cœur palpita en entrant dans Bicêtre. Je devins silencieux. Trente années s'effacèrent; je me reportai à l'instant où j'en étais sorti avec l'*abbé Thomas* et M. *Maurice*. Je me représentai mon cher *Fayel*, *J.-B. Poquet*, tous mes anciens camarades : j'oubliais presque Virginie, et je contraignais à peine mes larmes. « Avez-vous ici quelqu'un de » votre connaissance? » me dit ma compagne. — « J'y ai demeuré. — Demeuré! — Oui, à l'âge de » onze à douze ans. — Ha!... mais c'était donc à la » *Correction?* — Non, c'était aux *Enfants de chœur,* » dont mon frère était maître. — Ha! il faudra les » aller voir! ils seront charmés de retrouver un » ancien camarade. — Oui, des enfants de chœur » de quarante-deux ans! — Ha! il est vrai... Mon » Dieu! que je suis folle (1). » Elle avait l'air de railler mon âge; mais c'était avec tant de grâce et d'amabilité, que ce badinage me fit le plus grand plaisir...

Pourquoi des filles sans mœurs sont-elles plus

---

(1) Vous connaissez cette Virginie, mon Lecteur : j'en ai parlé dans le *Quarantenaire,* dans la *Malédiction paternelle.* Aujourd'hui, elle demeure avec sa mère, et joue la comédie rue *Taranne,* chez un abbé très connu *(Viennet),* et depuis au Théâtre de la Butte du *Mont-Parnasse.*

séduisantes, plus aimables que les femmes honnêtes? C'est qu'elles ont étudié l'art de plaire, comme les courtisanes Grecques, à qui l'on donnait des maîtresses de grâces et de volupté. Parmi les sots détracteurs des *Contemporaines,* il n'en est pas un seul qui se doute du but philosophique de presque toutes ces *Nouvelles,* qui est de suggérer aux honnêtes femmes les moyens de se faire aimer (1). Je voudrais qu'on établît des *Initiations,* comme celles des Anciens, qui en avaient de deux sortes. Dans celles des hommes, on dévoilait aux initiés le ridicule et la folie de la religion dominante; on leur enseignait le *déisme* (quelques-uns prétendent que c'était l'*athéisme)*; on s'y moquait de Jupiter, et de ses amours, et de ses fils; et de la folie de Phœbus, conduisant le char du Soleil; on révélait une vraie physique, que la timidité, la crainte des sots, avec celle d'ôter un frein au peuple, empêchaient de prêcher hautement. Car il ne faut pas croire que les Gouvernements eussent de la religion, ils ne la protégeaient que pour conduire par elle la multitude stupide. Penser autrement, c'est gratùitement déshonorer le genre humain... Mais où m'égaré-je? Les secondes *Initiations* des Anciens étaient les *Mystères* féminins. Ils différaient absolument de ceux des hommes. Dans ces assemblées particulières de

(1) Voyez les *Parisiennes,* faites depuis les *Contemporaines.*

femmes de tous les âges, les plus anciennes, ou les matrones donnaient aux jeunes mariées ce qu'elles appelaient la *théorie de la Bonne Déesse*; elles leur enseignaient les façons mignardes capables de captiver un mari; les règles de la propreté la plus scrupuleuse; la coquetterie dans la mise; l'art de couvrir à demi la gorge; de marcher avec grâce et volupté; de se donner un tour qui excitât les désirs. Elles allaient plus loin : elles enseignaient l'art des baisers lascifs, des attouchements *Vénéréiques*; de se mouvoir, dans l'acte, d'une manière qui augmentât le plaisir; de se rétrécir, de faire la *pendule de Vénus,* etc. C'est pourquoi il était défendu aux hommes, sous peine de mort, de pénétrer dans la salle où se tenaient les Mystères des matrones : leur présence les aurait profanés; c'est-à-dire que si les hommes avaient su quelles matières les femmes traitaient entre elles, l'effet en aurait été presque nul. Les *Bacchantes,* en célébrant les mystères de Bacchus, s'initiaient en même temps à ceux de la Bonne Déesse, de la Déesse mère, de la Déesse *Fututrix,* comme la nommaient les Romaines. Leur fureur, qui allait à mettre en pièces les hommes qui leur tombaient sous la main, était cependant affectée; elle avait pour but d'écarter les téméraires, outre celui de venger les femmes cruellement traitées par leurs maris. Les épouses étaient soumises toute leur vie; mais elles avaient les *Bacchanales* pour se venger d'un tyran... Aujourd'hui, le bonheur du Genre humain est abandonné aux hasards; toute l'expé-

rience des femmes est individuelle, comme celles des animaux; elle se perd avec celles qui, étant naturellement aimables, pouvaient former les autres. Les prostituées seules font une étude superficielle (encore cela n'est-il pas généralement); les *matrullês* ne cultivent que celles dans qui elles découvrent des dispositions, elles abandonnent les autres à la brutalité. Mais ces leçons des *matrullês* sont aussi nuisibles que celles des respectables matrones Grecques et Romaines étaient saintes et respectables. Les *matrullês* ne tendent qu'au libertinage, à l'épuisement de la bourse et des facultés physiques : les matrones avaient pour but l'union des époux, leur attachement réciproque par le plaisir. La religion Chrétienne a fait anéantir les *Mystères* comme infâmes; mais on peut regarder cet anéantissement comme un des torts de cette religion envers l'humanité; comme l'ouvrage d'hommes peu éclairés, dont le zèle était amer; de puristes dangereux, naturellement ennemis du mariage en lui-même, comme il en fut beaucoup parmi les Chrétiens, comme les Jansénistes le sont de nos jours : secte exécrable, toute hypocrite, ou toute enthousiaste, et par là même très dangereuse... Mais j'en étais à Virginie.

En traversant les cours, mon attendrissement augmentait. Virginie cessa d'être gaie; je m'aperçus qu'elle avait l'âme compatissante; la misère qu'elle avait sous les yeux fit couler deux larmes. Nous entrâmes dans l'église. Je me jetai à genoux, devant l'autel de la Vierge, où tous les samedis nous allions,

durant mon séjour parmi les Enfants de chœur, chanter les *Litanies*. Je m'y rappelai que c'étaient mes deux amis Fayel et Poquet, qui étaient nos deux choristes; je leur adressai un tendre et douloureux ressouvenir!... Virginie, à genoux auprès de moi, imitatrice comme toutes les femmes, priait de tout son cœur, et cette jeune Samaritaine faisait peut-être, en ce moment, une prière plus ardente que toutes celles de nos recluses. — « Quel est cet autel? » me dit-elle en s'interrompant. — « C'est celui de la » Vierge. » A ce mot, je la vis baisser la vue, redoubler ses prières et fondre en larmes. Nous nous levâmes; j'allai dans le chœur, baiser la place que j'y avais autrefois occupée. Virginie me regardait : — « Que faites-vous? — Ma fille, il y a trente » ans que j'occupais cette place. — Trente ans! » Elle s'appuya mollement sur mon épaule, un sourire égaya ses yeux encore humides : « Je n'ai jamais » eu tant de plaisir qu'avec vous! O mon *papa!* vous » ne ressemblez guère aux hommes que je con» nais!... »

Nous sortîmes de l'église, et, traversant la grande cour, nous montâmes au dortoir des Enfants de chœur. Je m'en rappelais assez difficilement la route; je priai un *bon pauvre* de m'y conduire. Il nous précéda. Lorsque je fus à la porte, je réfléchis que je n'avais d'autre motif que ma curiosité pour troubler par ma visite les exercices de ces enfants. Cependant le pauvre ouvrait la porte, et nous annonçait. Nous entrâmes. Quelques enfants mal en ordre

erraient autour des tables, autrefois garnies de livres, de papiers ou d'instruments de quelques arts. J'allai au maître, debout devant la cheminée, et je l'embrassai, en lui disant : « Monsieur, je vous salue. Je » suis un ancien écolier de cette classe, et je la re- » vois avec attendrissement. » Ce mot me fit connaître. Les Enfants, au nombre de sept à huit (nous étions autrefois cinquante-deux), m'environnèrent tumultueusement ; je les saluai du nom de mes chers confrères, et je les embrassai. On me demanda mon nom. Je le dis. La tradition avait conservé le souvenir de mon frère ; on s'écria : « C'est un ancien » maitre ! — Non, mes chers amis : quand mon » frère était maître, j'étais, moi, l'un des écoliers ; » je ne suis que votre ancien camarade. » Le maitre me fit beaucoup d'accueil, ainsi qu'à Virginie. Il nous mena dans sa chambre, et sur ma demande, nous fit voir la petite infirmerie. La statue de l'Enfant-Jésus, qui tend les bras, avec cette inscription au-dessous : *Venite ad me, Filii mei, et timorem Domini docebo vos...*, fit couler mes larmes ; je me rappelai combien cette statue m'avait touché autrefois, dans l'ennui où je tombai, comme une jeune et tendre plante languit, lorsqu'on l'a transplantée. Je fis à Virginie une explication touchante du passage et de la statue ; et cette pauvre enfant, naturellement bonne, versa les plus belles larmes que j'aie vues de ma vie. — « Ha ! » me dit le maître, qui la prenait pour ma fille, « que vous êtes heureux, » Monsieur, d'avoir une demoiselle si belle et si

» sensible! » Je pressai la main de Virginie contre mon cœur, sans répondre. Nous sortîmes, au grand regret du maître et des enfants. A la porte je trouvai un prêtre de la Maison, qui venait chez les enfants de chœur. Je ne le reconnus pas. Il entra. On lui dit apparemment mon nom : j'entendis la porte s'ouvrir avec force, et dans le même instant le prêtre fut dans mes bras. « Ha! frère Augustin! » s'écria-t-il... « Je suis frère *Paterne.* » Ce mot me le faisait connaître suffisamment. Je fus ravis de revoir un ancien camarade Il descendit avec nous, et fut notre conducteur dans la Maison. Il était d'Orléans.

Il nous mena d'abord voir le puits : la machine est fort grossière et fort imparfaite; mais on la montre comme une curiosité : je me ressouvins de l'avoir vue avec mon digne père... Tout, dans cette maison, excitait ma sensibilité. Virginie examinait curieusement, et la naïve expression de son étonnement était si aimable, que ce jour m'en rendit réellement amoureux, malgré tout ce que je savais, en dépit de mes résolutions, de mon expérience et de mon âge. Paterne en paraissait enchanté. A tout moment il me disait : « Il est plus heureux d'être » le père d'un être aussi charmant, que d'avoir pris » un genre de vie isolé, tel que le mien!... » Comme j'avais alors ma fille Agnès, qui égalait Virginie par la figure, et que j'aimais tendrement, je recevais ces compliments sans scrupule, et je pensais en moi-même : « Il dit vrai, au fond... »

Le puits visité, nous entrâmes dans ce qu'on

appelle la *Force*. Je frissonnai. Nous parcourûmes d'abord la retraite des fous. Nous en trouvâmes quelques-uns qui étaient fort tranquilles, et qui avaient imaginé différentes curiosités, qu'ils montraient pour attirer des aumônes. Grand Dieu! quel sort! Condamnés à une prison qui ne peut qu'augmenter leur mal, ces infortunés, abandonnés de toute la Nature, sont au-dessous des bêtes : à la moindre émotion, leurs gardiens barbares les maltraitent sans pitié, comme s'ils n'avaient pas le sentiment; on est sourd à leurs plaintes; on en rit... C'est un sort affreux!... Virginie épuisa sa bourse dans ce triste séjour... Nous passâmes ensuite devant la porte de la *Force*, où l'on met les espions qui ont malversé. Comme les espions sont tous des scélérats, ils ne sont pas ménagés; on veut les faire périr, ou tellement les effrayer, qu'après leur sortie on n'ait rien à leur reprocher. Ce détestable endroit est l'image énergique du Tartare. Entassés les uns sur les autres, criant, jurant, dévorés de vermine, faisant un bruit si horrible, qu'arrêtés un moment devant leur porte grillée nous en fûmes étourdis, ces êtres aussi malheureux que vils n'ont pas un instant de repos. L'air empesté qu'ils respirent leur donne mille différentes maladies; cet air, que leurs haleines ont vicié, semble attaquer l'âme avec le corps, et la corrompre comme ce dernier.

Nous tournâmes ensuite nos pas vers les loges des prisonniers des *cabanons*. C'est une nouvelle scène d'horreur. Un vaste bâtiment en pierres de

taille, composé de plus de six étages, parce qu'ils sont peu élevés, est distribué en petits cachots grillés de neuf pieds de long, sur six de large : c'est là qu'on renferme des hommes, comme si l'espace manquait sur la terre! Quel Busiris imagina ce genre de punition?... Les uns sont par bas et souffrent de l'humidité; les autres sont par le haut, et n'en sont pas mieux; leurs barreaux les empêchent de voir dans la cour. Une malice infernale a imaginé de faire une angle à ce bâtiment, de sorte qu'une partie va en retour sur un terrain où personne ne pénètre. La plupart de ces infortunés ont de petits miroirs, qui leur servent à recevoir par réflexion l'image des personnes qui viennent dans la cour. Je vis, avec un sentiment d'horreur, que tous les cabanons étaient pleins; cinquante miroirs étaient braqués sur nous. Virginie était charmante : j'éprouvai un sentiment de joie, en songeant que sa vue allait suspendre pour un instant les peines de ces infortunés. Ils se parlaient entre eux, en criant à tue-tête, pour se faire entendre (c'est au moins un soulagement, que l'inutile et secrète barbarie ne leur a pas ôté! On n'a pas ce faible soulagement dans l'horrible Bastille!... O Dieu! les emprisonneurs et les emprisonnés sont-ils des hommes?...) Les uns lâchèrent quelques propos, qui marquaient à quel point la vue de ma compagne excitait leur admiration; d'autres... poussèrent le cri du désir... Je songeai, pour lors, que la vue de Virginie allait peut-être augmenter leurs maux...

Une scène intéressante nous attendait... Nous entrâmes dans la chapelle; Paterne nous montra l'endroit d'où les prisonniers entendaient la messe tour à tour, dix à dix, plus ou moins. Une idée me frappa : quel cri douloureux ces infortunés réunis doivent pousser devant Dieu! et quelle vengeance ce cri doit provoquer contre leurs oppresseurs,... s'il est un Dieu rémunérateur et vengeur!... Nous entendîmes des jurements affreux sortir par les ouvertures rondes d'une pierre trouée du pavé de la chapelle. Paterne nous dit que c'était le boucher qui avait lancé un tison ardent dans l'estomac de *Sartine*, qui le menaçait de le faire renfermer et fouetter à la *correction*. (Il est resté vingt-sept ans aux cachots de Bicêtre, et n'en est sorti qu'à la Révolution.)

Tandis que nous étions dans la chapelle, nous y vîmes entrer un vieillard, avec un grand jeune homme. Sa vue frappa Virginie, comme il fut frappé de la sienne; ces deux jeunes gens se plurent, et je n'en fus point blessé. Mais ce tendre intérêt qu'elle venait d'éprouver lui coûta cher!... En sortant de la chapelle, deux gardes séparèrent le père du fils : le vieillard fuyait; le jeune homme lui tendait les bras : « Quoi! mon père! vous me trahissiez!... » Mais l'infortuné n'était plus entendu! Virginie était pâle et tremblante : — « Allons, » me dit-elle, « étouffer » ce mauvais père! » Nous joignîmes le vieillard, avant qu'il fût sorti de la cour. « Vous êtes un vieux » monstre! » lui dit-elle. — « Mademoiselle! je

» suis un bon père : je sauve mon fils!... La » passion du jeu s'était emparée de lui; rien ne » pouvait la surmonter; il allait perdre ses mœurs, » la probité même... Averti, convaincu par mes » yeux, j'ai voulu prévenir sa perte, mais sans » éclat... Sous prétexte de voir ici un parent, je l'y » ai conduit : personne au monde ne saura qu'il y » est, et son honneur n'en souffrira pas; mais sa » captivité, par cette raison même, sera sévère... Il » sera dans un cabanon de l'arrière-cour... — O » Dieu! » dit Virginie en pleurant, « ne pouviez- » vous le corriger par la tendresse? — Non! il a » résisté aux pleurs de sa mère et de sa sœur; sa » sœur est de votre âge, et l'aime tendrement; elle » est aussi belle que vous! — Vous avez sagement » fait, » dit le prêtre Paterne; « mais je suis de la » maison, et je vous offre de le consoler quelque- » fois. » Le père se jeta au cou du prêtre, les larmes aux yeux : ce qui le réconcilia sur-le-champ avec Virginie... Le vieillard sortit.

Nous retournâmes voir les prisonniers. Par bas, au premier cabanon de l'arrière-cour, que Paterne nous fit ouvrir, était déjà le jeune homme que venait de quitter le vieillard. Il paraissait de la plus heureuse figure. Son père avait fait apporter un chat blanc qu'il aimait beaucoup, et on venait de le lui donner. Cet animal sortit, en apercevant Virginie, qu'il prit sans doute pour la sœur de son maitre, et vint la caresser; elle le saisit, le baisa. Le jeune homme l'appela aussitôt; sa bouche pressa l'endroit

où s'étaient portées les lèvres de Virginie. Elle s'en aperçut et rougit. Paterne commença dès ce moment à consoler le prisonnier. Virginie alla bonnement pour s'en approcher : mais le garde avança son fusil pour l'arrêter. Elle fut effrayée. Cette espèce de dogue sourit (car pouvait-on voir Virginie avec dureté ?) — « On n'approche pas! » lui dit-il. — « Pourquoi donc ? — C'est ma consigne. — Votre » consigne a tort : mais c'est que vous ne voulez » pas que l'innocence se fasse connaitre! Fi! que » c'est vilain! » Le garde s'avança, comme pour la repousser; elle fit un cri perçant : Paterne et moi, nous la prîmes entre nos bras, et nous la conduisìmes dans la première cour, où nous la remìmes un peu, en lui achetant de ces petits ouvrages en paille peinte, que font les prisonniers. On dit que ceux-ci sont des criminels à qui l'on a fait grâce de la vie, et qui, n'ayant aucun espoir de liberté, tâchent d'adoucir leur sort par ce travail, et par le trafic; car ils ne vendent pas seulement les ouvrages qu'ils font, mais ceux de prisonniers plus resserrés, logés aux étages supérieurs.

Nous sortimes enfin. J'avais l'âme abreuvée de tristesse. Paterne nous mena dans sa chambre, où il nous servit un petit rafraîchissement. Je ne pus rien prendre, qu'un verre d'eau rougie; pour Virginie, elle mangea un petit plat de fraises. J'embrassai tendrement Paterne, qui me demanda ma demeure à Paris, et nous partìmes.

Lorsque Paterne nous eut quittés, à environ cin-

quante pas de la maison, Virginie s'appuya sur mon col, en me disant : « Je ne vous oublierai ja-
» mais! J'ai été aujourd'hui avec vous ce que je
» n'ai jamais été avec personne. Oui, oui, je suis
» tout autre! ce que je n'aurais jamais cru que
» j'étais..... Ho! je ne verrai plus la veuve! Je
» n'aurai, pour unique amie, que ma chère Dar-
» tois!... » Nous revînmes ainsi bons amis. Le soleil se couchait; nous respirions un air pur et frais. Nous rentrâmes par la porte *Saint-Marceau*. Virginie marcha précipitamment dès que nous fûmes dans la ville; au bas de la *Montagne Sainte-Geneviève*, elle quitta mon bras; son air devint inquiet, froid, glacé! Ce changement me surprit; mais c'était un mystère que je ne pouvais encore pénétrer... Sans l'obstacle inconnu, secret, insurmontable qui existait alors, j'étais heureux par Virginie, et peut-être l'eût-elle été par moi, malgré mon âge... (O Louise et Thérèse! ne vous en offensez pas! elle était votre sœur!) Mais que dis-je? non, je ne pouvais être heureux. J'avais une femme, une fille; une seconde fille à la campagne avec sa mère; c'était par ces trois êtres seuls que je pouvais être heureux, et tous trois paraissaient également s'y refuser! Je chérissais ma fille Agnès; mais elle avait les manières des âmes dures, et cette apparente dureté fut sans doute, dans ces temps-là, le plus grand de mes malheurs...

Virginie me pria de ne pas l'accompagner jusqu'à la rue *du Fouarre*, où elle demeurait : elle me donna

parole, pour dîner le vendredi suivant; je pris celle *de Bièvre,* et je rentrai.

Je ne crois pas que jamais j'aie été ce qu'on nomme vicieux : malgré le feu de mes passions, je trouvais plus de plaisir à être bon, généreux, honnête, qu'à jouir d'une volupté pour laquelle la Nature m'avait donné tant de goût... Je m'applaudis de ma conduite avec Virginie; mais je redoutais Mourant; j'étais jaloux du laquais Lajeunesse; ce dernier surtout ramenait mes idées à la jouissance, par la jalousie qu'il me donnait. Sans la tache que ces deux hommes étendaient sur Virginie, mon parti était bien décidé; je l'adorais, je m'efforçais de la ramener à la vertu, comme une autre Zéphire, à laquelle mon imagination se plaisait à la comparer... Ha! si je l'avais connue seul!...

Le vendredi, Virginie vint dîner avec moi : nous fûmes de véritables amis. Je lui donnai un louis, pour la dédommager des deux semaines de Bonthoux, qui ne venait plus la voir (à ce qu'elle me disait). Le samedi était la fête de *Saint-Pierre.*

Je n'avais pas revu Mourant depuis mon heureuse promenade; je le trouvai à l'Imprimerie. Ses reproches me divertirent beaucoup. Il avait passé une partie de l'après-dînée à guetter Virginie; il était venu chez moi, croyant l'y trouver; il avait attendu assis sur l'escalier, ne doutant pas que Virginie ne sortît. Il s'était ensuite informée à la dame *Debée,* mon hôtesse, et à sa fille *Sara,* qui n'avait alors que quatorze ans : il leur avait dépeint Virginie; mais elles

ne l'avaient pas encore vue. Je ne lui fis pas confidence de ma partie avec la jolie blonde; je gardais un silence modeste, lorsque Virginie vint à passer. Elle avait une jolie robe d'indienne fond blanc, qu'elle embellissait; elle était charmante! Ni Mourant, ni moi, ne l'avions encore vue si jolie. Nous étions à la fenêtre; le laquais Lajeunesse était sur la porte. Il la salua; et comme elle ne nous voyait pas, Mourant et moi, elle lui parla. — « Ha! ha! » lui dit-il; « je sais de vos nouvelles! vous avez fait une partie » jeudi, avec notre philosophe? — Comment le » savez-vous? — C'est lui qui me l'a dit. — Ça » n'est pas vrai. — J'en suis sûr. Vous avez passé » sous la porte *Saint-Bernard*, où la *Decan* vous » a vus. » Il lui fit une partie des détails de la promenade dans Bicêtre. — « C'est donc Dartois qui » vous a dit ça? je me moquais d'elle, je me moque » de vous. » En achevant ces mots, elle s'éloigna légèrement. — « C'est bon! c'est bon! » lui cria Lajeunesse; « je dirai au philosophe... ce qui s'est » passé... vous savez bien, le jour des *boscules* (bas- « cules)! » Virginie ne l'entendait plus. Mourant voulut descendre, pour courir après elle; je le retins un instant, et Virginie disparut. Je le laissai avec Lajeunesse, qui lui fit un long détail, et j'allai à tout hasard, par la rue *de la Bûcherie*. Vis-à-vis celle *Saint-Julien-le-Pauvre*, j'aperçus Virginie, qui allait passer sous le *Petit-Châtelet*. Je doublai le pas, et je la suivis de loin. Elle entra dans l'*Hôtel-Dieu*. Je fus tenté de l'y suivre; j'avais l'âme pénétrée, en son-

geant que cette fille, dont le cœur était sensible et généreux, allait sûrement consoler quelque pauvre malade. Déjà, dans mon esprit, je mettais Virginie, fille galante, au-dessus des plus honnêtes femmes, quand je la vis sortir gaie, souriante, entre deux jeunes carabins, dont le plus petit était un brun charmant. Je me cachai : on prit par la rue *Notre-Dame*, le *Petit-Châtelet*, la rue du *Petit-Pont*, la rue *Saint-Jacques*, et l'on entra dans l'allée de l'épicier *Machy*, vis-à-vis la rue *des Mathurins*. J'ignorais que de l'escalier j'aurais pu voir ce qui se passait; je m'en revins triste, pensif... Virginie avait fait sur moi une impression puissante; et je me doutais en ce moment que non seulement elle était entretenue, mais qu'elle avait un amant aimé, c'est-à-dire un vil greluchon. Je sentis douloureusement la faiblesse de la jalousie.

De retour à l'Imprimerie, la curiosité me fit questionner Lajeunesse. Ce garçon m'apprit que Virginie avait pour amant le plus petit des deux carabins, qui avait demeuré dans le même hôtel garni avec elle, avant l'arrivée de la mère François. Lajeunesse alla plus loin, il me découvrit les faveurs qu'il avait ravies. Il cita entre autres un jour, que je l'avais effectivement vu de chez Mourant, qui demeurait vis-à-vis les fenêtres de Mme Quillau, badiner fort librement, et se *bosculant* avec deux jeunes personnes, dont Virginie était l'une, et la jeune Dartois l'autre (cette Dartois est une brune encore assez bien à cinquante ans, aujourd'hui 15 Septembre 1796).

Cette découverte m'ôta toute la délicatesse de mes sentiments pour Virginie : je ne vis plus en elle qu'une fille accoutumée à se donner, et qu'il était ridicule de respecter, après qu'elle avait favorisé un petit carabin, un laquais, etc... Je me rappelai la femme du port *Saint-Bernard;* je ne doutai plus que Virginie n'eût fait des *parties* avec elle. Je me la représentai, non comme une nouvelle Zéphire, mais comme une abandonnée, et j'eus assez peu de délicatesse pour désirer de satisfaire ma passion par la jouissance... Je me trompais néanmoins, dans l'idée que je me formais de Virginie : elle avait un excellent caractère; en m'y prenant avec adresse, j'aurais poli un diamant précieux. Mais avais-je le temps, et assez de fortune? Je sortais de peines cruelles : mon âme, longtemps affaissée, venait de reprendre un peu de ressort, mais non pas son ancienne énergie, et j'eus la preuve que le chef-d'œuvre de la vertu est d'être *fortement* malheureux :

Fortiter ille facit, qui miser esse potest (1).

J'étais faible, découragé, avide de plaisir; j'étais quarantenaire, c'est-à-dire que je commençais (et voici le grand malheur de l'âge mûr) à ne plus m'embarrasser d'être aimé, pour jouir; je perdais cette délicatesse qui conserve si souvent les mœurs de la jeunesse bien née.

(1) Martial.

Telles étaient mes dispositions, lorsque, le lendemain dimanche, Virginie vint dîner avec moi. Je m'étais proposé de lui faire quelques questions, et de prendre mes avantages; sa vue me ferma la bouche sur tout ce qui ne tenait pas à ma passion. Elle reprit avec moi sa naïveté; j'oubliai ce que j'avais appris; je suivis les mouvements de mon cœur, et il me dicta les expressions les plus tendres. Je payai mes plaisirs, en donnant l'argent pour l'apprentissage chez Mme *Semen*, et je les obtins ensuite. Je rougis de ces aveux, mais il faut les faire. L'amour est un plaisir naturel, et ce n'est pas lui que je regarde comme un crime, et qui m'humilie: c'est de n'avoir pas eu assez de philosophie pour m'élever au-dessus du cynisme égoïste que l'âge nous donne; c'est d'avoir un peu ressemblé à ces vieillards corrupteurs, qui dégradent avec une sorte d'acharnement une jeune beauté qu'ils dégoûtent: plus elle marque d'éloignement, moins ils la ménagent et plus ils paraissent se plaire à exiger des complaisances avilissantes, ou quelquefois douloureuses!... Je n'allai pas jusque-là; mais l'idée que Virginie aimait un jeune fat, me fit trouver un plaisir bâtard à la rendre infidèle à ce rival dont j'étais jaloux. Virginie se prêta d'elle-même à tout ce que je parus désirer; sa bouche mentait les sentiments connus de son cœur; je le savais, et je me faisais illusion. Le plaisir (contre ma folle assurance) fortifia ma passion, au lieu de l'éteindre : Virginie n'avait pas d'art, mais elle avait de la sensibilité,

qualité rare et précieuse ! Elle avait la beauté de *Rosette la modèle* (1), perfection qui manque si souvent aux femmes!..... Cette demi-journée s'écoula dans l'ivresse...

Vers les cinq heures, Virginie parut fort empressée de me quitter. Elle alléguait sa mère, qui la gronderait. Je la laissai partir, après être convenu que nous nous verrions tous les deux jours.

Le hasard me fit sortir presque aussitôt qu'elle. J'allai sur le bord de l'eau respirer un moment et savourer mes plaisirs, que j'appelais mon *bonheur*. Je rêvais : je crus entrevoir Virginie avec les deux carabins. Je doublai le pas, et je l'aperçus qui se cachait de moi, entre les allées du *Chantier de la Ville,* situé alors sur le quai *de la Tournelle.* Ce moment fut douloureux ! mais que faire ? Je laissai aller ce que je ne pouvais retenir. Cette conduite de Virginie acheva de corrompre mon penchant pour elle ; on ne respecte guère une maîtresse dont on est *essentiellement* jaloux... J'allai à l'Imprimerie ; je dissimulai avec Mourant, mais je cherchai à me guérir d'un sentiment qui me fatiguait, en causant avec Lajeunesse. Il m'apprit que le jour de *Saint-Pierre,* Virginie avait été à une guinguette (2) avec les deux carabins, qui logeaient ensemble ; qu'elle les

---

(1) Voyez mon *Calendrier,* 3 Novembre 1774.

(2) *Guinguette,* mot passé d'usage et qui signifiait *vide-bouteille,* et ensuite, *petite maison.* C'est un mot imitatif. Endroit où l'on se réjouit, où l'on va *guinguetter,* se divertir et chanter des *Ho gai lan là.*

avait régalès, parce que (leur avait-elle dit) elle avait de l'argent frais, qu'elle avait d'autant plus de plaisir à dépenser, qu'il venait d'un avare... « Qui lui » donne donc de l'argent? » ajouta Lajeunesse. « Son oncle » (son corrupteur Bonthoux) « ne le » prodigue pas!... Il faut qu'elle ait quelque nou- » velle connaissance! » Je fus cruellement piqué! c'était avec mon louis qu'on avait régalé de vils carabins (non que leur profession soit vile, je n'entends parler que de la bassesse de leurs sentiments) : peut-être que l'argent destiné à l'apprentissage chez la dame Semen aurait la même destination... Je fus très fâché de l'avoir donné... Je compris alors comment il se faisait que Virginie, avec un bon cœur, un excellent caractère, fût néanmoins une coquine achevée : elle avait un corrupteur; elle avait un *amant,* ou plutôt un lâche grugeur; elle avait un fournissant, qu'elle payait en faveurs... On ne saurait croire combien les misérables, comme le joli *gueux* de Virginie, qui n'existent sans doute qu'à Paris et quelques autres grandes villes de l'Europe, y causent de mal! Ce sont eux qui portent et font aller dans les femmes les mauvaises mœurs jusqu'à l'atrocité. Celui de Virginie s'appelait *Compain,* fils d'un tailleur de Beauce. Il était protégé par le duc de Chartres (aujourd'hui d'*Orléans),* qui lui destinait l'emploi de chirurgien à l'armée; c'était un beau, un sot, un plat, comme on le verra bientôt. Ce petit malheureux perdait une jeune infortunée : avant lui, elle était fidèle à l'immoral Bonthoux,

qui sans doute lui aurait fait un petit établissement quelque jour; mais cet avocat, ayant soupçonné une infidélité, se refroidit. Il continua cependant à voir Virginie, à douze francs par semaine. Puis, s'apercevant qu'elle n'avait jamais le sou, il se douta qu'elle dépensait avec son grugeur, et il devint très resserré. Virginie, éprise d'une passion folle, persuadée que Compain l'épouserait (il en avait donné l'assurance à une jeune ignorante, en accompagnant cette promesse des plus grands serments), lui sacrifiait tout. Je m'aperçus, après avoir donné la somme pour l'apprentissage, qu'il avait des bas de soie neufs, un petit habit d'été fort coquet, et des boucles d'argent nouvelles, d'un joli goût. C'était un présent de Virginie. Cette imprudente, emportée par sa passion, séduite par l'égoïsme aveugle d'un fat, et bravant les sages conseils d'*Aimonde Dartois,* se mit dans l'impossibilité d'entrer en apprentissage, et s'exposa, de ma part, à des reproches qu'elle redoutait : car elle ne reparut plus chez moi qu'en tremblant. Elle brûlait d'envie de me redemander une nouvelle somme (car j'avais alors de l'argent du produit de mon *Paysan perverti*); mais elle ne l'osait pas : elle craignait que je ne lui demandasse compte de l'emploi de ce que je lui avais donné. Elle eut recours à l'adresse, à la fausseté; elle aimait Compain; elle me prodigua les caresses de l'amour; elle me dit et prétendit me persuader qu'elle m'aimait... Et c'est ainsi qu'un greluchon corrompait un caractère heureux! Car

l'amour est naturellement une vertu : mais l'objet vicieux qui l'inspire, le dénature, et lui donne les effets des vices les plus bas. La passion de Virginie la portait à d'autres excès bien plus dangereux encore ! Pour faire des présents à un jeune homme qui l'assurait qu'elle serait un jour son épouse, cette infortunée... le dirai-je ? allait faire des *parties* chez la *Decan;* elle se prostituait... Elle connaissait encore d'autres femmes du même acabit, une entre autres, tout à côté de la *Comédie-Italienne.* Mais ce qui me rassurait, c'est que je découvris que Virginie, qui avait quitté la rue *du Fouarre* pour aller demeurer quai *des Augustins,* avait encore Bonthoux ; j'en frémis de jalousie, mais j'en craignis moins la syphilis... Hélas ! rien n'était moins sûr que son commerce !

J'étais donc loin d'imaginer que les caresses d'une fille aussi jeune, aussi retenue, comparée aux *filles* proprement dites, exposât ma santé, lorsque le onzième jour de notre liaison intime, c'est-à-dire le 10 Juillet, je m'aperçus de mon indisposition... J'en fus au désespoir. Heureusement, je connaissais la source de la contagion, et l'Esculape qui devait l'arrêter était mon ami. Je courus le consulter. Un remède efficace, à propos administré, ne laissa pas invétérer le mal... Mais ce qui est inconcevable, c'est que la maladie du corps ne guérit pas celle du cœur..... Il faut raconter ici une partie de dîner singulière, faite alors chez Gronavet.

Cet homme s'était séparé de sa femme, qui avait

eu quelque temps l'abbé *Delaporte*, et qu'entretenait alors l'avocat *Velhup* (je raconterai d'autres aventures d'*Angélique Telmitouff* (a). Gronavet avait été prendre dans un mauvais lieu une grossière gouvernante, nommée Louison, qu'il logeait dans sa petite chambrette, et couchait dans son lit, sous les yeux de ses deux filles, que la mère lui avait laissées, pour se livrer tout entière à son amant. Virginie surpassait infiniment Louison ! Quelques jours auparavant, gonflé d'orgueil et de vanité, des assurances multipliées que Virginie me donnait de sa tendresse, j'avais parlé d'elle à Gronavet, qui fut curieux de la voir. Je me mourais d'envie de la lui montrer, persuadé que sa laideur empêcherait Virginie de me le donner pour rival. Mais la Providence, qui veille à ce que les plaisirs illicites portent avec eux leur amertume, voulut que ce fût le matin même de ce diner que la réalité de mon indisposition se réalisa !... Le souvenir de celle de 1770 (non méritée) m'effrayait encore ! j'étais dans une situation si douloureuse, que je me promis de ne pas ouvrir ma porte à Virginie, quand elle viendrait me prendre. (O Louise ! ô Thérèse ! pures amies ! le Ciel vous venge de ma fausse vertu ! devais-je vous quitter ? Mais c'est pour votre sœur ! Sort de ma vie ! que tu es étrange ! Aussi pleuré-je incessablement Louise et Thérèse (1). Virginie ar-

---

(a) Angélique Mitoufflet. *(N. de l'Éd.)*

(1) Voyez le *Drame de la Vie*.

riva sur le midi, en voiture. Elle envoya le cocher. Silence de ma part. Enfin, après une demi-heure d'attente, la voyant prête à s'en retourner, je me montrai. Elle monta elle-même. « Vous étiez donc » absent?... » Non seulement je ne lui dis rien de désagréable, mais je formai une résolution généreuse, fondée sur cette idée qui me revint : « Le mal est » nouveau; j'ai pris ce matin le préservatif; je puis » encore aujourd'hui me livrer à l'illusion que me » fait cette fille; ne troublons pas le plaisir qu'elle » va goûter. Nous avons assez de temps pour être » malheureux, elle et moi; ravissons cette journée » à notre mauvais génie... » Mon parti pris, j'affectai l'enjouement. Je fus bientôt prêt, et nous partîmes.

En route cependant, j'avais un nuage sur les yeux. Virginie s'en aperçut; elle m'embrassa dans la voiture, après avoir levé les portières, en me disant avec son air mignard : « Qu'as-tu, mon papa ? tu » as quelque chose ? — Quoi ! » lui dis-je, « vous ne » vous en doutez pas ? — Ho ! que t'ai-je donc fait ? » — Trompeuse, tu ne m'aimes pas ! — Si, si, de » tout mon cœur !... Tu as peut-être de la jalousie ?... » Ha ! si tu savais ce que tu m'inspires, tu serais » bien sûr que je t'aime !... Ne peut on pas aimer » quelqu'un... et parler à d'autres ? — Si tu ne faisais que leur parler ! — Une triste et cruelle nécessité nous force quelquefois à faire ce que notre » cœur repousse, ce que notre raison désapprouve ; » mais ni mon cœur, ni ma raison ne sont con-

» traires à mon papa... Oui, tu m'as donné un » nouvel être; je suis, depuis ta connaissance, ce » que je n'étais pas auparavant... Que ne t'ai-je » connu le premier? tu aurais été le seul homme » que j'eusse écouté! — Vous avez encore Bon- » thoux, Mademoiselle? — Est-ce là le sujet de ta » peine? Oui, je l'ai encore : mais je suis prête à te » le sacrifier. — Compain? » (elle pâlit) — « Com- » pain... est un jeune homme... T'opposerais-tu à » ce qu'il m'épousât un jour? — Moi!... Mais, si » je le savais, je n'agirais plus avec vous comme » j'ai fait. — Pourquoi? pourquoi donc? qu'est-ce » que ça fait?... Il le sait bien, et... que je ne puis » faire autrement. » La naïveté du vice, dans cette enfant, me frappa d'autant plus vivement qu'elle me rappelait Zéphire : je donnai quelques larmes au souvenir de ma fille chérie, et nous arrivâmes à la porte de Gronavet. Le souvenir de ma Zéphire avait attendri mon cœur; je baisai la main de Virginie, en montant l'escalier, ce qui rendit à la jeune fille autant de gaieté que si nous n'avions pas eu de conversation sérieuse.

Avant de raconter notre dîner chez Gronavet, je crois nécessaire de faire ici une réflexion. « Quelle » singulière *Vie!* » diront les Puristes, les Lecteurs empesés, les Sots et les Méchants; « à quoi bon » donner une suite d'aventures ordinaires, qui n'ont » rien de saillant que certains détails, nés de la sin- » gularité de votre caractère? Est-il bien d'écrire de » pareilles choses?... »

O Puristes! ni vous, ni aucun des hommes anciens et modernes, n'avez jamais lu que des romans, soit dans l'histoire, soit dans les ouvrages dramatiques; tout est faux dans le monde : on ne voit rien de ce qu'on lit; on ne lit rien de ce qu'on voit! Les auteurs ressemblent aux prostituées, qui se font une loi de ne jamais dire un mot de vérité; ou à l'auteur du *Chevalier de Faublas*, qui *prismatise* avant d'écrire. Indigné de voir les livres consacrés au mensonge, j'ai voulu faire un livre vrai, entièrement vrai d'un bout à l'autre; peindre les événements d'une Vie naturelle, et la laisser à la Postérité comme une anatomie morale. Je suis sûr de donner un miroir fidèle, intéressant : fidèle par la vérité des images; intéressant par le naturel, par la singularité, la variété, la multiplicité des aventures dont ma vie est remplie; par ma hardiesse à tout nommer, à compromettre les autres, à les immoler avec moi, comme moi, à l'utilité publique. J'avais les passions vives : je n'ai aucune des passions abrutissantes, telles que la gourmandise, l'ivrognerie, l'indolence; j'ai toujours eu la plus grande activité pour l'amour. C'est ce besoin d'aimer et de jouir, qui m'a fait désirer, chercher, rencontrer cette foule d'aventures qni vous étonnent dans un seul homme! Hé bien! je ne vous dis pas tout: j'omets une infinité de passades sans conséquence, sans influence, dont le nombre est incroyable (1). A ce premier manu-

---

(1) Voyez mon CALENDRIER, où je tâche de suppléer à

scrit, je laisse une infinité de traits qui m'échappent, et dont je prends note, à mesure que j'avance, pour les placer dans un *Supplément*. Et voici mon but : ayant fait ma propre Histoire et m'étant appliqué à ne dire que la vérité, je pourrai la certifier aux Moralistes, afin qu'ils parlent d'après la vérité dans leurs livres, désormais, et dans les instructions qu'ils donneront au Genre humain. *J.-J. Rousseau* a sûrement dit la vérité; mais il a trop écrit en auteur. Cependant, quand je lis ce qu'il a dit de Mme de Warens, je le bénis. O pieux Jean-Jacques! tu as sauvé ta maman de l'oubli : c'était la sauver de la mort! tu l'as fait aimer par ses faiblesses : c'est plus encore! tu l'as immortalisée doublement!... Je te bénis! Si je n'avais pas publié le *Paysan* dès 1775, je craindrais qu'on ne regardât Mme Parangon comme la parallèle de Mme de Warens; mais cet Ouvrage-là me garantit de tout soupçon. Jean-Jacques vivait, et, loin de sa société, je ne connaissais pas le manuscrit de ses *Confessions*... Je disais que Jean-Jacques écrit trop souvent en auteur. C'est ce que j'évite ici : j'écris seulement en homme; je dirai tout, je montrerai comme l'homme, en avançant vers la vieillesse, se détériore souvent, pour les mœurs, surtout dans le régime actuel, au lieu de se perfectionner;

---

ce qui manque dans mon histoire, pour me donner tout entier; c'est un supplément nécessaire. J'ometrai dans la suite le trait où nous nous battons, Virginie et moi. Voyez la *Malédiction paternelle*.

de sorte que les plus corrompus des hommes sont ordinairement les plus âgés... Mon but, je le répète, est de servir le Genre humain, non par une morale fastidieusement répétée, mais par ma sincérité. Je ne veux point être moraliste proprement dit, mais je veux que mon livre et ma personne soient un instrument entre les mains des Moralistes; qu'ils étudient en moi, et par moi, la série des actions humaines. C'est là le plus excellent livre de morale, un livre qui nous manque, et que j'ai toujours eu envie de faire. Puissé-je y réussir! puissé-je surmonter assez longtemps les périls qui m'environnent (1) pour y mettre la dernière main! Quand il sera fini, que je meure! mon travail sera *parfait*, et j'aurai vécu; que d'hommes meurent sans avoir eu, pendant quatre-vingts ans, le temps de remplir la tâche de la vie!... Suivez-moi donc, mon ami Lecteur, rassuré par mes motifs; ne vous indignez pas contre moi, de ce que je suis homme et faible! C'est par là qu'il faut me louer; car si je n'avais eu que des vertus à vous exposer, où serait l'effort sur moi-même? Ha! je n'aurais jamais eu le front de faire mon panégyrique!... Mais c'est parce que j'ai le courage de me dévêtir devant vous, de vous ex-

---

(1) Ceux dont je parlais en 1784, en composant ce manuscrit, sont passés (5 Juillet 1786, 10 Octobre 1796); mais ils existent, ceux que me préparent les gens nommés dans cet Ouvrage. Il en existe d'autres que je ne saurais braver qu'en bravant la mort.

poser toutes mes faiblesses, toutes mes imperfections, toutes mes turpitudes, pour vous faire comparer vos semblables à vous-même, puis vous-même à vous-même, que je mérite votre reconnaissance et votre amitié : l'effort que je fais est si héroïque qu'il doit effacer mes torts envers la Société, m'en purifier, et me ranger parmi ses bienfaiteurs!... Je reprends donc courage : je vais continuer à détailler ma vie, à scruter mon cœur, et à vous exposer les motifs de toutes mes actions. Voyez l'homme dans le peu de bien; voyez l'homme dans le mal ! Je ne suis jamais qu'un homme, votre frère, votre pareil, votre miroir; un autre vous-même!...

Je jouis de la surprise de Gronavet beaucoup plus que je ne m'y étais attendu. Il fut ébloui des attraits jeunes et délicats de ma Virginie. Aussi l'accueil qu'il lui fit surpassa-t-il tout ce qu'on pouvait attendre d'un homme peu riche, avare et si ladre, que lorsqu'il donnait à dîner, il lui arrivait quelquefois de dire aux convives de ne pas tant manger, de mesurer le vin par petits coups, et de ne permettre de boire que lorsqu'il le jugeait à propos. Grâces à Virginie, rien ne fut ménagé : l'invitateur sortit un instant, pour faire ajouter une poularde au dîner, et courir chez l'acteur *Nainville,* prendre un billet d'amphithéâtre pour deux. Jamais peut-être Gronavet n'avait été poli que ce jour-là. En nous mettant à table, il nous annonça que nous ne la quitterions que pour aller aux *Italiens,* où l'on donnait, malheureusement! les *Mariages Samnites* de *Du Rosoy!* Vir-

ginie fut servie avec profusion, et comme je n'avais pas, à beaucoup près, le même avantage, un mot que je lui dis à l'oreille fit qu'elle me donnait de ce qu'elle avait sur son assiette. Gronavet en fut blessé; mais il le dissimula d'une manière conforme à son caractère. Il regarda les dons que me faisait Virginie comme autant de faveurs, et sous prétexte qu'elles étaient trop précieuses pour qu'il n'en fût pas jaloux, il agrippait souvent à la volée ce qu'elle allait me donner et le dévorait gloutonnement. Mais il ne faisait pas attention que sa grosse Louison en était horriblement jalouse : — « Ha ! ha ! » me dit-elle, « pen» dant qu'ils mangent à la même assiette, arran» geons-nous aussi nous deux ! » Elle entama un pâté de jambon de chez *Lesage,* et me versa d'une bouteille de réserve. Gronavet, qui aimait passionnément le pâté de jambon, fut cruellement embarrassé : il lui aurait fallu trois mains, il n'en avait que deux, qu'il posa sur ce qu'il prenait à Virginie et sur le pâté. De sorte qu'il resta sans manger. Pour nous, quoique très sobres (car Virginie mangeait peu), nous nous efforcions d'avaler, et nous ouvrions la bouche beaucoup plus grande que les morceaux n'étaient gros. Nous oubliâmes (du moins j'oubliai) tous mes sujets de peine, pour rire de la figure et de l'embarras de notre hôte. Virginie, comme toutes les femmes, s'aperçut mieux que personne de son crédit sur le petit homme, et elle en abusa un peu. Soufflée par la grosse Louise, elle demandait tout ce que Gronavet pouvait nous donner; il volait au moindre

signe de ses volontés; mais il s'avisa de ne plus vouloir que nous participassions aux goûts de Virginie. Elle, de son côté, ne voulait rien prendre qu'avec nous. Il fallut donc que le pauvre Gronavet s'y prêtât; mais il nous donnait si peu, qu'en vérité nous pouvions à peine y goûter... Cet amusement nous conduisit jusqu'à cinq heures; Louison nous avertit qu'il était temps d'aller prendre nos places, et nous partîmes.

Gronavet avait un petit habit de soie gris de lin, acheté de la veille à la friperie : je ne l'avais jamais vu si propre. Il donna la main à Virginie; je marchais derrière, et j'écoutais. — « Est-il vrai que » vous êtes la maîtresse de ce gros philosophe?... » C'est en vérité dommage! une jolie personne » comme vous!... Je suis plus jeune... si j'osais... » vous offrir mon hommage?... » Virginie se retourna, et sourit, en me regardant. — « Je vous » entends! » dis-je à Gronavet. Il ne rougissait de rien : — « Mais n'ai-je pas raison? Je suis dans » l'âge de l'amour, et il est passé pour vous. — » L'âge de l'amour passé pour mon papa! » dit Virginie. « Personne ne sait aimer comme lui. — » Je le surpasse! » reprit Gronavet. — « Je vous » en crois sur votre parole; car je ne veux pas » l'éprouver! » répondit-elle. Nous arrivions au théâtre. Le billet n'était que pour deux. Gronavet en prit un de six francs pour nous conduire, et nous quitta, bien malgré lui! dès qu'on fut prêt à lever la toile. Je dis à Virginie : — « Voilà une

» nouvelle conquête. — Voulez-vous que je vous » parle sincèrement? » répondit-elle; « je n'en » suis aucunement flattée : c'est, de tous les hom- » mes, le seul qui m'inspire une invincible répu- » gnance. » Je ne relevai pas cette naïveté, qui peignait assez au naturel la façon de penser de Virginie, depuis que certains hommes avaient gâté son excellent caractère.

La pièce commença : il y avait du spectacle, c'en était assez pour amuser Virginie. Elle causa pendant les entr'actes avec une femme qui me parut là pour *giboyer;* elles me semblèrent amies, et l'effet que j'éprouvais des faveurs de Virginie me rappelant la Decan, il me parut que ma jeune compagne avait des connaissances multipliées, dont le choix n'était pas sévère. Je fus cruellement blessé! Mais tel était le charme de la partie de Bicêtre, que Virginie presque publique, et qui pis est *contagieuse,* me charmait encore!... Elle partagea une orange avec la *giboyeuse:* on se parlait d'un air d'intimité. Je demandai tout bas à ma compagne si elle connaissait sa voisine? — « Mon Dieu non! » Un jeune fat se mit en tiers de la conversation avec les deux femmes; Virginie me répondit à peine, quand je lui parlai. Je pris un peu d'humeur, et ayant aperçu *Audinot* dans l'amphithéâtre, j'allai causer avec lui, pour me distraire. Enfin la représentation finit. Virginie sortit enchantée d'*Éliane* en homme, ainsi que toutes les autres catins du spectacle. Je crus qu'elle allait suivre sa *causeuse* et le

jeune homme : mais non ; elle me présenta sa main, et nous descendimes ensemble. Je la menai au *Palais-Royal,* et enfin chez elle. J'observai qu'elle me fit descendre à l'entrée de la rue *de Hurepoix,* afin de paraitre seule à sa porte. Ce n'est pas qu'elle craignît sa mère, ou les regards du voisinage ; la mère, sans ressource, était obligée de conniver avec sa fille, et quant aux voisins, Virginie pensait que chacun avait son état, dont on ne doit pas rougir ; le seul motif de ses craintes était d'être vue de l'exigeant Compain, qui, par ses querelles et ses bouderies, faisait beaucoup souffrir une faible amante. Cependant, ce petit malheureux profitait du gain que faisait sa maîtresse ! Mais il ressemblait aux souteneurs, qui se font bien payer, et qui n'en battent pas moins les infortunées qui les payent.

Je pris sur moi d'aller voir la mère de Virginie, le lendemain de cette partie. Je priai cette femme de m'envoyer sa fille, à laquelle je voulais découvrir mon état et le sien. La vue de la mère me frappa : de son côté, elle m'examinait curieusement. Comme sa fille était absente, et que c'était Virginie que je demandais, elle voulait savoir les motifs de la visite que sa fille devait me rendre. Je le dis bonnement, et avec douleur. Je peignis le caractère de Virginie, comme je le sentais, sans la dénigrer, et plutôt en la justifiant. La mère pleura. — « Voyez
» mon malheur ! J'ai deux filles, celle-ci, qui m'est
» infiniment chère !... et une cadette... Je pars,
» forcée par la nécessité ; je vais à *Hambourg,* faire

» une éducation... A mon retour, je trouve ma fille
» aînée entretenue, presque prostituée... Je trouve
» une de mes amies, Mme *Besson,* veuve auparavant
» *Gemon,* que j'avais laissée honnête, complaisante
» de ma fille;... la sacrifiant à des parties dont elle
» retirait les deux tiers du profit... Je l'ai arrachée
» à cette harpie; et comme je ne la pouvais nourrir,
» il a fallu que je fusse ce qu'était la Besson : mais
» du moins je la ménage, je la retiens; je fais ce
» que je puis, pour diminuer le désordre!... » Plus
j'écoutais cette femme, plus je croyais la reconnaître. Mais elle était si changée!... Je l'étais beaucoup aussi! Je m'étais donné le nom de *Bertrô,* en lui parlant autrefois; ainsi, quand elle me demanda mon adresse, lui ayant dit mon nom, ajoutant que sa fille la savait, elle crut s'être trompée... J'étais, moi, à cent lieues d'imaginer que ce fût là une femme que j'avais idolâtrée fille. Mais en m'en retournant, je me disais : — « Cette femme a des
» traits de Mlle *Jarye Datté...* J'aurais dû lui de-
» mander son nom, car Virginie ne m'avait encore
» dit que celui de femme. » Je rentrai, pour l'attendre. Mais encore un mot de la mère.

Elle avait épousé *Pointot.* Devenue veuve au bout de six mois, elle s'était remariée à un limonadier, et avait connu Mme *Lallemand...* Ce second mari n'avait vécu que trois mois. Jarrye, encore veuve, revint chez son père, qui connaissait le boulanger *François :* il crut faire un coup d'or de lui donner sa fille, déjà mère, mais qui le cachait, à raison du sexe; on

avait persuadé à Pointot que c'était un fils, et on avait éloigné l'enfant, baptisé sous un nom de garçon, par de fortes raisons sans doute. Mariée au limonadier, celui-ci, je ne sais par quel motif, crut sa femme pucelle, quoique veuve, et ne voulait pas gâter sa taille, admirée de tout le monde. Quand François l'épousa, il la crut sans enfants. On le lui laissa croire. Et quoique cet homme, nouveau Parangon, martyrisât sa femme, il n'eut pas d'abord d'enfants. Jarrye feignit une grossesse, pour qu'il la fatiguât moins; elle accoucha pendant un voyage d'achats de blés. A son retour l'enfant était en nourrice, et il ne la vit pas. Lorsqu'on la retira de nourrice, il la trouva grande. Mais comme sa femme fit alors une autre fille, il n'eut pas de doutes... Il se ruina. On ne lui cacha plus rien. Il acheva de dissiper la fortune Pointot... et il alla même jusqu'à vouloir violer Virginie, qui se donna pour lors à Bonthoux... Voilà, en très abrégé, l'histoire de la mère infortunée, que je vais connaître parfaitement. J'eus quelques doutes : mais j'ignorais de qui Virginie était réellement la fille.

La jeune personne arriva chez moi sur les cinq heures. Je pris un air de gravité; car d'après sa conduite de la veille, je m'attendais à de l'effronterie, à des reproches, à des cris. — « Mademoi-» selle, » lui dis-je, « il est impossible à présent » que M. Bonthoux vous garde! — Il m'a quittée. » — Je le crois! vous ne pouvez plus conserver » personne, pas même votre cher Compain : vous

» avez... » (je tranchai le mot)... Elle pâlit; ses yeux se remplirent de larmes. Elle m'assura qu'elle ne s'était aperçue de rien, qu'elle se croyait en parfaite santé; que Bonthoux ne s'était plaint que de ses assiduités chez moi. — « Je suis sûr, » lui répondis-je, « par ma conduite, que vous êtes » l'unique source de mon indisposition. Elle est » légère; les symptômes n'en sont pas terribles; » mais elle est réelle, et la maladie est confirmée. » Dès avant-hier, en m'en apercevant, j'ai couru au » remède : je l'ai pris hier; je l'ai pris ce matin, » pour la seconde fois... » Les larmes de Virginie redoublèrent; elle me fit une sorte de confession générale : elle m'avoua Compain, et m'assura qu'il l'épouserait. Je tâchai de la désabuser; mais elle aimait... Sa conduite, en cette occasion, fut si différente de ce que j'avais présumé, qu'elle me rengagea de nouveau, par la compassion. Je lui demandai le nom de sa mère : elle le dit, et je retrouvai en elle Mlle Jarrye Datté. Je n'en dis mot; mais cette découverte me fit tout passer à Virginie. Je lui proposai de la faire traiter par le docteur *de Préval,* mon esculape. Je l'y conduisis. Je n'eus qu'un mot à dire, car dès que je l'eus présentée, son air et sa figure parlèrent pour elle; il ne fut plus question de moi.

La passion que j'eus pour Virginie était la première où je fisse le rôle de vieillard (c'est ainsi que les filles de dix-huit ans traitent un homme de quarante-deux). Ce rôle me déplaisait : j'étais le jaloux;

un autre (Compain) était l'amant aimé. Je tâchai de l'écarter; mais une querelle qu'une de mes tentatives éleva entre Virginie et moi, me fit comprendre que c'était l'impossible. Dans cette querelle, nous nous battîmes (il faut l'avouer). Virginie abusa tellement ensuite de son pouvoir sur moi, qu'elle me fit promettre de rendre une visite à Compain, avec lequel j'avais eu le soir même des paroles violentes. Cette démarche me répugnait; mais enfin, j'aimai mieux la faire que de rompre avec une jeune infortunée, qui me donnait encore des moments délicieux, par sa naïveté; avec... ma fille, quoique ceci fût non assuré... J'espérais beaucoup d'un si charmant caractère, joint à la plus aimable figure. Mais, par un effet de circonstances, cette démarche me causa une distraction agréable.

J'allai dès le matin chez Compain, maison de l'épicier Machy. Je le fis lever, en frappant rudement à sa porte, et en me nommant. Il vint ouvrir; il tremblait, quoique dans la canicule. Je vis sa pensée : le pauvre petit n'avait de courage qu'avec les *filles,* encore en manquait-il quelquefois, et il s'imagina que je venais pour lui proposer de nous battre. Dès que j'eus pénétré son idée, je résolus de m'amuser. J'employai de longues circonlocutions, lui debout, en chemise, tenant la porte entr'ouverte; moi debout, le chapeau enfoncé jusqu'aux yeux, l'épée au côté, une main sur le pommeau : je n'ai jamais vu de crainte plus vive! Il est vrai que Compain était délicat autant que joli; il ressemblait, par

sa carcasse maigre, à un chien de chasse mal nourri. Ma jalousie s'éteignait, en le regardant : il me fit pitié! Je finis mes entortillages, en lui disant que je cédais volontiers aux invitations de Mlle Virginie, qui désirait que nous vécussions bons amis. Nous nous embrassâmes, quoique nous nous fussions dit de gros mots la veille, le brave Compain étant soutenu de cinq à six carabins, dont un avait proposé aux autres de me faire sauter par-dessus le parapet dans la rivière. L'amour donne du courage; car ce fut après ce propos entendu, que j'allai les braver au milieu du cercle qu'ils formaient, et des grincements de dents de deux camarades, beaucoup plus méchants que Compain. Je revins apprendre cet exploit à Virginie, non sans tourner en ridicule l'Objet de sa tendresse. Elle me le pardonna, et se garda bien de lui en parler. Cette liaison momentanée que j'eus avec Compain, tourna contre Virginie. Il avait à se plaindre; moi aussi : les hommes, en ce cas, ne le cèdent pas aux femmes les plus babillardes; la raison en est bien simple : c'est qu'ils font le rôle inférieur, et que tout être faible est femme comme elles; l'homme alors aime à se dédommager, par la langue, de ce qu'il est forcé de souffrir. Ce n'est pas comme femmes que les femmes causent beaucoup, c'est comme faibles : une femme maîtresse n'est pas plus babillarde qu'un homme maître; tous les despotes sont laconiques. Dès le premier pourparler, Compain m'apprit une chose qui me divertit beaucoup : c'est que le jour de la partie au *Bois de Bou-*

logne avec Virginie, la veuve et Mourant, la première lui avait donné rendez-vous au pré de l'*Hôpital,* où il l'attendit toute l'après-dînée, tandis qu'elle se divertissait avec des inconnus. Je souriais, en songeant à la malheureuse situation de cette fille, qui trompait celui qu'elle aimait, pour des indifférents. Le jour de notre promenade à Bicêtre, elle avait envoyé Compain sur le quai *de la Vallée;* mais elle craignait qu'il ne l'attendît le soir à l'entrée de la rue *du Fouarre;* ce fut ce qui l'avait rendue empressée à me quitter au bas de la *Montagne Sainte-Geneviève.* Comme je désirais d'opérer, entre ces deux amants, une rupture utile à Virginie, j'appuyai sur toutes les circonstances de mes parties avec elle. Je voyais que j'enfonçais le poignard dans le cœur du petit misérable, qui m'aurait touché, s'il n'avait pas eu l'âme basse, ou si la situation de Virginie ne s'y était opposée; car voici les paroles qu'il me dit à la fin : — « Je l'aime ! s'il ne faut plus la revoir, j'aime » autant mourir ! »

Virginie eut le même soir, par Compain, un précis de notre conversation : si j'avais désiré de me venger d'elle, je l'aurais été au delà de mes espérances ! Elle était affligée tout à la fois, confuse et furieuse. Les découvertes de Compain avaient occasionné entre les deux amants la querelle la plus vive et la mieux fondée. Elle soupirait; elle avait une larme sous la paupière, en me parlant. Elle n'osait me faire aucun reproche; mais elle ne put s'empêcher de témoigner combien elle était désolée

d'avoir occasionné notre connaissance, en m'obligeant à rendre une visite à Compain. De mon côté, je rougissais du rôle odieux que je faisais pour la première fois : tous les jours des mortifications nouvelles! Tantôt, je voyais Virginie se glisser furtivement chez Compain; tantôt, aller avec lui à la guinguette de la *Maison-Blanche*. Un soir, je les vis rentrer ensemble : Compain ferma la porte de l'allée; mais j'eus la patience d'attendre que quelqu'un sortît; j'entrai pour lors, et de l'escalier, j'aperçus Virginie avec les deux carabins. Son amoureux lui proposa de coucher, et Virginie, qui avait le timbre argentin et sonore, lui répondit : — « Moi! » coucher ici! » Une autre fois, elle y coucha : je la vis entrer; elle se mit au lit entre les deux carabins; hé! quel lit! un grabat sur sangle, où l'on ne pouvait être commodément que seul!... Je l'en vis sortir le lendemain à six heures : elle vint se remettre au lit chez sa mère.

A tout ce que j'apercevais, j'allais me plaindre à celle-ci, qui ne pouvait que gémir, ou quereller. Virginie me craignait, et me haïssait... J'ouvris enfin les yeux sur mon rôle. Je voulus quitter Virginie : mais sa situation me touchait, autant que ses grâces naïves; elle n'avait plus que moi : Bonthoux s'était absolument retiré, après l'avoir suivie jusqu'à ma porte, un jour qu'elle venait me voir. Il s'informa qui demeurait à l'étage où elle avait frappé? Et sur la réponse de la Debée mon hôtesse, grande bavarde, il avait cessé de voir une fille dont il n'était plus sûr.

Il est étonnant qu'il n'eût pas remarqué Compain, qui était toujours avec elle, lorsque Virginie demeurait chez Praiter! qu'il n'eût eu aucun soupçon sur Praiter lui-même! qu'il n'eût jamais fait attention aux femmes avec qui elle sortait... Las de mon rôle, humilié de l'avoir fait, je désirais vivement de quitter une fille, qui d'abord avait répandu un certain charme sur notre liaison. Mais j'étais retenu malgré moi, par une sorte d'amour-propre, autant que par la compassion, par le ressouvenir que me causait la mère, que j'avais aimée, possédée... par un instinct, qui, quoi qu'on en dise, est physique; par je ne sais quelle ressemblance dans les traits.

Guéris tous deux de notre incommodité, je menai Virginie et sa mère à la foire Saint-Ovide : c'est là que se trouva l'occasion désirée... Un soir que nous en faisions le tour, nous fûmes suivis par Compain (à qui je ne parlais plus, parce que je le méprisais) : il était accompagné de sept à huit de ses camarades, qui nous entourèrent au café *Caussin;* mais la sévérité de la mère les empêcha de parler à Virginie. En sortant, ils nous suivirent; sur le quai des *Quatre-Nations*, ombragé par les édifices (car on avait de la lune), Compain s'approcha d'environ dix pas de moi. Je m'arrêtai, en lui disant : — « Je crois que » vous avez à me parler ? » Il se retira. Nous arrivâmes chez Virginie, sans qu'ils eussent osé m'aborder. La mère, craignant une attaque nocturne, dans la rue *de la Bûcherie* ou ailleurs, me retint à coucher, un peu malgré sa fille. Pour moi, j'aurais

préféré mon lit; mais songeant combien Compain et sa troupe seraient mortifiés, en me voyant coucher sous le même toit avec Virginie, je me laissai persuader. Compain chanta les airs les plus tendres, jusqu'à minuit passé. Ainsi que le rossignol, il n'avait que des sons et des plumes... Comme il nous empêchait de dormir, il vint une idée à la mère de Virginie, ce fut de se lever, et de lui jeter un gros sou enveloppé dans du papier, en lui disant: « Cessez, » bonhomme; voilà pour payer votre gîte. » Elle se leva en effet, mais ce fut pour me prier de venir ouvrir la fenêtre moi-même, de me montrer en bonnet de nuit, en chemise, et de faire le compliment. Ce qui fut exécuté. Compain poussa un cri de rage. Ses camarades éclatèrent de rire, et toute la troupe disparut. Il est certain qu'on m'attendait et qu'on était sept à huit contre un : mais je crois que j'aurais épouvanté cette troupe d'étourdis sans cœur. Je me levai dès le matin, et j'allai reposer chez moi. Le soir, je revins, et je rôdai devant la porte de Virginie plus d'une heure. Enfin j'entrai, pour proposer une promenade à la Foire. La mère refusait. Mais la fille insista si vivement, qu'il fallut sortir. « Prenez garde à la manière dont vous vous con- » duirez! » lui dit cette femme. — « Je veux tout » raccommoder, » répondit Virginie, « et gronder » Compain; laissez-moi seulement lui parler! » Nous arrivâmes à la Foire, sans avoir vu personne de la société du Chartrain.

Nous faisions notre troisième tour, lorsque Vir-

ginie jeta les yeux sur un pastel, qui représentait un enfant, de la plus jolie figure. Elle se récria sur sa beauté : — « Voilà, » nous dit-elle, « ce qu'il y a de » plus joli dans la Foire ! — Il faudrait que vous n'y » fussiez pas ! » lui dit un homme d'environ quarante-cinq ans. Il continua de la suivre, sans que je m'en aperçusse ; je cherchais des yeux Compain et ses camarades. Nous entrâmes au café *Caussin*, et Virginie nous raconta tout ce que l'homme lui avait dit. Elle nous le fit remarquer, qui l'examinait par un carreau cassé. Elle me prévint qu'elle allait m'appeler son oncle. Je me prêtai à ce badinage, qui devint sérieux. *Delport*, caissier de M. *Boutin*, nous suivit jusqu'à la demeure de Virginie ; et le lendemain, il lui écrivit ses propositions. De ce moment, notre rôle changea. Virginie me marqua de la confiance, de l'amitié. Elle accepta les offres de Delport ; continua de voir Compain ; m'engagea de tout son pouvoir à lui rendre des visites fréquentes ; en un mot, sans Compain, elle m'aurait persuadé qu'elle m'aimait. (C'était un autre sentiment sans doute qui l'animait)... Delport la logea très bien dans la rue *Poissonnière*, et sut, en payant, se faire tellement détester, qu'au bout de dix-huit mois, Virginie ne voulut plus le voir. Elle se mit en apprentissage de modes sous le quai *de Gèvres*, où Mourant, qui était là libraire, lui fit une scène scandaleuse.

Dès que Virginie n'avait plus eu besoin de moi, je m'étais retiré par raison ; mais en la voyant brillante, je la regrettais malgré moi. Pour me gué-

rir absolument, et me déshabituer de courir la voir rue Poissonnière, je recherchai Mlle *Tulout,* cette Élise dont on a vu les Lettres dans la *Malédiction paternelle,* au nombre de vingt.

Élise avait quitté la rue *Saint-Nicolas-Martin,* et demeurait dans celle *de la Mortellerie,* à l'ancien *Bureau des Foins.* Martinville, qui m'avait autrefois introduit chez elle, lorsqu'elle était dans la rue *Saint-Nicolas-des-Champs,* me donna sa nouvelle adresse. Je lui écrivis : sa réponse, qu'on peut voir dans la *Malédiction,* p. 428, fut favorable. Je volai chez elle. Mais quelle différence avec ce qu'elle était, huit années auparavant ! Ce ne fut que du réchauffé... Des faveurs me retinrent quelques semaines, après lesquelles se trouva là cette jeune demoiselle Lisette, qui me fit la fuir, de peur qu'elle ne devînt trop aimable : je ne revis ni l'une ni l'autre. Je m'éloignais toujours rapidement de tout ce qui pouvait me rendre heureux, ou tranquille. Il y avait en outre une petite fille de neuf ans, que je connus trop tard.

En cessant de voir Élise, je pensai que Virginie était ma dernière aventure. Je composai le *Quadragénaire,* qui n'est autre chose que l'histoire de ma liaison avec elle, un peu déguisée. J'y joignis celle des jeunes filles de modes de la dame *Monclar* (Victorine Guisland), au coin de la rue *de Grenelle-Honoré...* Mais avant de raconter cet enfantillage, il faut achever l'histoire d'Élise et de Virginie. Je

pourrais renvoyer à mon *Calendrier*, s'il ne fallait entrer ici dans quelques détails.

J'avais beaucoup revu Virginie, tant qu'elle ne fut que dans les meubles que j'avais donnés à sa mère, rue de *Bussy*, près le corps-de-garde. Je l'aimais, par nécessité, depuis notre guérison, n'ayant pas de femme, et ne voulant pas ôter à Virginie ce que j'aurais payé à une autre. D'ailleurs, n'allant qu'à la dérobée chez elle, je n'éprouvais jamais de satiété. Elle m'accoutuma ainsi aux faveurs. Je ne l'ai vue en particulier qu'une fois, rue *Poissonnière*, dans les meubles de Delport. Je fus favorisé, en cette occasion, comme un Compain. Delport allait arriver : Virginie mit sa mère en sentinelle à la fenêtre, tandis qu'elle-même ouvrit la porte de l'alcôve qui donnait dans la chambre de Mme François, pour me faire échapper, en cas de surprise. Je fus traité en amant passionnément aimé... Ce fut néanmoins ma dernière visite de ce temps-là... Je fus si frappé de la singularité de mon rôle en sortant, que sentant bien qu'il ne m'allait plus, je résolus de cesser de voir ma Circé... Mais, chaque jour, j'étais tenté de revenir.

J'eus recours à Élise, comme je viens de le dire : elle m'accorda facilement les faveurs dont j'avais besoin pour oublier les charmes de Virginie, que je cessai de voir pendant deux années entières... (J'écris avec désordre...) Profitons de cet intervalle pour achever mon histoire avec Élise.

Cette aimable fille m'a depuis cru ingrat. Elle

s'est trompée : je ne fus que généreux. Sa voisine Lisette, qui venait souvent jouer avec nous, m'inspira un goût aussi vif que Virginie, et ce goût m'effraya si fort, que ne voulant pas donner à Élise le spectacle d'une infidélité désobligeante, je préférai de renoncer à toutes deux. Mais si j'avais alors su la vérité, connue trop tard, que j'aurais été heureux, sans être infidèle!... Personne ne parla. La tante de Lisette, femme de cinquante ans, fort repoussante, fut examinante et taciturne... Quand j'eus cessé de voir Élise, elle en fut au désespoir, comme on l'a vu dans ses Lettres, imprimées dans la *Malédiction paternelle*. Indignée, elle s'éloigna. Son frère *Nerville*, qui lui était si attaché, mourut en ce temps-là. Élise ne put soutenir ce dernier coup... elle alla trouver à Genève son père, qui la demandait ardemment... Je la regrettai, quand je ne pus la retrouver. Elle l'apprit par Martinville. Ce fut alors que, prête à rendre le dernier soupir, elle me fit passer des lumières... qui m'eussent sauvé, si elle me les avait données en 1777. J'appris, par ses ordres, que Lisette était ma fille, et celle de la touchante, de la sensible Mme *Greslot*, que j'avais possédée en 1755, de la manière rapportée plus haut (1755); que la jolie petite fille de neuf ans, que j'avais vue avec elle, et qui en atteignait quinze en ce moment, était notre fille à nous deux Élise... Ce coup fut terrible pour moi!... Je maudis mon funeste sort, qui me condamnait à être privé de tous les miens! Je me mis à regretter Omphale...

J'écrivis à Élise, pour nous réunir. Ma lettre arriva le lendemain de ses funérailles à Genève. Je ne pus retrouver Lisette; je n'eus pas de nouvelles d'Élisette sa sœur : ces deux enfants, comme tant d'autres, sont perdues pour moi.

Mon Lecteur! vous avez vu quels regrets m'ont causés Louise et Thérèse! (hélas! ceci se passa dans l'intervalle où je fus douze ans à les fuir)! Hé bien! ceux que va me causer Élise sont plus amers encore! mes torts avec Élise sont plus grands! Ce que j'ai perdu, en elle, en *Lisette,* en *Élisette,* est plus regrettable peut-être!... Quel être infortuné ai-je donc toujours été? Quel malheur m'a poursuivi, me poursuit, et me poursuivra jusqu'au tombeau?... Je ne revis plus Élise, mon amie, mon amante autrefois! parce que le goût que m'inspirait Lisette, jeune et jolie, sa compagne, sa voisine, son amie, me parut trop vif, et que Virginie venait de déchirer mon cœur!... Lisette, comme on sait, avait une tante, avec qui elle demeurait. Cette femme me déplut, non parce qu'elle était laide : on n'est plus jolie à cinquante ans; mais par ses discours. Ainsi tout m'éloignait, excepté Lisette, que je redoutais... Oh! quelle douleur! je mis Élise au désespoir! moi, dont le cœur parlait toujours pour mes enfants, je ne me reconnus pas dans la jolie Élisette... Je m'éloignai d'une famille aimable, toute à moi! Car Lisette, qui était avec sa tante paternelle, était la fille de Mme Greslot, cette fille dont j'étais le père... Quelle vie délicieuse j'eusse menée avec mes deux

filles, mon ancienne amie, une autre épouse, vertueuse, tendre..... Voilà ce que j'ai manqué!... Pardon! pardon! mon Élise! ô ma femme! pardon! Tu n'es plus! tu as perdu la vie... peut-être de douleur!... Je sais bien que tu m'avais promis le bonheur, dans nos derniers entretiens, mais tu ne m'avais pas dit le *comment!* Pardon! céleste Élise!... Quoi! tu avais, pour mon bonheur, rassemblé tout ce que tu savais qui pouvait m'attacher, m'intéresser, et tu ne me le dis pas! Tu me crus encore amoureux de Virginie, et que je braverais doublement la Nature! Mais en aimant Virginie, c'était encore la Nature qui me dirigeait! Non! je n'étais pas fait pour le bonheur! Que me fallait-il alors? Connaître Lisette, Élisette, Virginie! vous réunir! vous reudre amies au moins, et vous voir, vous aimer sans jalousie de votre part! Le sort barbare ne l'a pas voulu! ou plutôt je ne le méritais pas!... Toutes les fois que je me rappelle Élise, sa vie, sa mort,... je suis accablé de remords et de regrets!... Je suis cause de tous les malheurs qui l'ont conduite au tombeau! Elle a commis des fautes : mais le Ciel m'est témoin que ce ne sont pas ces fautes qui m'ont éloigné d'elle!

Il faut tout dire de ses amis, quand des actions extraordinaires ne peuvent pas les déshonorer. Élise, avec sa figure charmante en 1768, et ses dix-neuf ans, avait trois amants non heureux, sans compter autant de partis pour le mariage. Les partis furent éconduits; Élise déclara qu'elle ne se marie-

rait jamais. La raison de cette conduite, fut un peu moi, et la crainte de mettre au désespoir son frère Nerville. Car les trois amants non partis, étaient son... (*a*), son frère le peintre, et son jeune frère le joli Nerville. On sait comme je fus accueilli. Le père et les frères me favorisaient, espérant que je frayerais la route. Ils se trompèrent : Élise était philosophe, avant de me connaître. Elle favorisa sans doute, mais par de nobles motifs; je les sais : ils lui font honneur. Elle bannit un plus grand crime du crime; elle fit donc un bien. Quant à Nerville, elle lui sauva la vie; je le sais encore. Celui-ci lui fut toujours attaché, toujours fidèle; il la consola dans les peines que je lui causai; il ne la quitta jamais. Il mourut. Ce fut sa mort qu'Élise ne put supporter. Ce ne fut ni le frère, ni l'amant qu'elle regretta : ce fut l'ami, l'ami dévoué... O respectables frère et sœur! maudit soit celui qui vous condamnera! Cet homme vil, quel qu'il soit, ne vous connaît pas!... Comme cette infortunée aurait été heureuse, si, avec son excellent cœur, elle n'avait eu ni père, ni frère aîné, ni un amant trop occupé, pauvre, et forcé à un travail continuel! De toutes mes connaissances en femmes, Élise, Marie-Jeanne, Colombe et Marianne Tangis, sont les seules qui me causent des remords. Si j'avais voulu, en 1768 et 9, Élise n'essuyait rien de ce qu'elle a éprouvé; je la garantissais de tout le

(*a*) Son père. (*N. de l'Éd.*)

monde assaillant, et je les intimidais; ses fautes (si elles sont fautes) sont mes crimes. Ce corps charmant était à moi, à moi, pauvre, mais aimé... Mais mon cœur était trop vaste; il avait trop d'idoles *cultées*... Mon imagination était trop vagabonde; et quand je fus devenu vieux, mon cœur blasé ne se réveillait que par des secousses... Revenons à Virginie.

Ce fut en 1780 que, passant par la rue *de la Harpe*, à deux maisons au-dessus de celle *Serpente*, je vis tomber à mes pieds une petite terrine à lampion. Je levai les yeux : c'était Virginie... Je montai chez elle. Cette fille se jeta dans mes bras. Elle avait renvoyé Delport, homme jaloux, insatiable de faveurs; elle avait eu un prince de *Tingry*, ou de *Ligne*, ou tous deux. En ce moment, elle était la presque femme d'un clerc de procureur, qui les entretenait mesquinement, elle, sa mère et sa sœur cadette. Virginie m'offrit la fleur de cette dernière. J'en fus honteux, mais je ne pus refuser qu'en préférant l'aînée...

Je rendis cinq à six visites à Virginie, avant ma grande découverte. Un jour, ce fut Rosette, la cadette, que je trouvai seule. La petite, âgée de seize ans, me fit mille agaceries : je ne pouvais m'en dépêtrer, et j'allais fuir un péril certain, quand la mère arriva. Je me crus en sûreté : je dis même à cette mère de surveiller sa fille cadette. — « Croyez-vous donc, » me répondit celle-ci, « que » je suis comme ça pour tout le monde? — Non, »

dit la mère; « ce n'est que pour vous. Elle ne » peut rester sage; il faut qu'elle ait quelqu'un : » mais la manière dont vous en avez agi avec son » aînée, les services que vous lui avez rendus, et » les tromperies qu'elle vous a faites, sont cause que » nous avons formé la résolution, pour vous dé- » dommager, de vous donner, en pur don, l'étrenne » de ma Rosette. » Ce discours me surprit bien plus que tout le reste! Je fis des remontrances. — « Cela sera, » reprit la mère. — « Oui, cela sera! » s'écria la fille. — « Cela sera! » dit Virginie, qui rentrait; « et il faut que ça soit prompt, car elle n'a » pas le temps d'attendre... Allons, Rosette : à ta » place, cela serait déjà fait. » Les trois femmes me caressèrent, et Rosette appliqua ses lèvres sur les miennes. Quelqu'un survint heureusement!... [Cette aventure est inouïe, mais elle est vraie]...

Après cet écart moral, nous causâmes. La mère paraissait gaie; la petite était radieuse, et Virginie fut plus affectueuse pour moi : — « Je n'aurai plus » tant de reproches à me faire de t'avoir trompé! » me dit-elle; « car ça sera. » La mère ajouta : — « Toutes les fois que je vous vois, vous me rappe- » lez celui qui m'a aimée, trois ou quatre jours » avant mon mariage avec M. *Pointot!* » C'était la première fois quelle prononçait le nom de son premier mari; je croyais qu'elle n'avait eu que M. François. — « Pointot? » dis-je vivement. — « Oui, c'est le nom de mon premier mari; je me » nommais Jarrye Datté; mon pére était cirier : le

» jeune homme demeurait au quatrième, rue *des* » *Trois-Portes*, chez une Bonne Sellier : Virginie est » sa fille. — Sa fille ! » m'écriai-je en pâlissant. — « Oui, oui. » Je voulais dissimuler. Mais Virginie étant venue me caresser, je lui dis : — « En fille, » en fille !... Je suis le jeune homme de la rue *des* » *Trois-Portes*. » Ce mot fit pousser un cri de joie aux trois femmes. Je fus presque étouffé de caresses. Point de remords : on n'en eut pas. Rosette était la première à se féliciter de ce qu'on me la destinait. Virginie m'adorait. La mère m'embrassa mille fois... Je sortis de cette maison dans une émotion sans égale...

Depuis ce moment, Virginie me traita comme... un dieu : cette fille chérie me donna le bonheur paternel. La mère me caressait; elle se parait, quand je devais venir; ce qui ne lui était jamais arrivé. Ainsi rajeunie, je la remis parfaitement... J'ai été faible une seule fois, vaincu par ses caresses, et il en est résulté une fille, qui a onze aujourd'hui 27 Avril 1792...

Un jour, Virginie me dit : — « Amène-moi une » fois ta fille légitime Agnès, que je l'embrasse ? » Je parus hésiter. — « Si tu me l'amènes, je te don- » nerai encore une fille. — Comment cela ? — » Oui ; une demoiselle *Hollier*, fille d'une horlogère » qui t'a aimé. Elle a seize à dix-sept ans ; elle sait » le nom de son père, par sa mère : et depuis que » je sais que tu es mon papa, je sais aussi qu'elle » est ma sœur ; car sa mère, qui n'est morte que

» depuis trois ans, lui a dit que tu avais fait le
» *Paysan perverti.* — Je vous aurais amené ma fille
» Agnès, sans cela, » lui répondis-je. En effet, je les présentai l'une à l'autre le jour même. Rosette y était. Il est impossible d'exprimer combien ces trois jeunes personnes se plurent !... Virginie surtout fut trouvée charmante par Agnès, qui m'en a parlé souvent depuis... Cependant la première fut discrète; elle ne parla pas de la commune paternité.

Le lendemain, avant que la jeune François eût revu Dartois (Aimonde, nom que sa mère lui avait donné en mon honneur), je rencontrai cette belle brune, et j'eus occasion de la reconnaître, comme on peut le voir dans mon CALENDRIER, au 26 Novembre.

De retour auprès de Virginie, nouvelle surprise !... Rosette, sa sœur cadette, était le résultat d'une aventure, où *Jarrye* s'était donnée, rue *du Marais,* faubourg *Saint-Germain* (*a*), à mon ami Gaudet, devenu marchand confiseur, rue *des Lombards,* à la *Pomme-d'Or,* parce qu'il n'avait pas goûté la pratique... Il était chez un cousin à lui, marchand limonadier dans cette rue. Deux commères, Mme François et une marchande de chevaux, nommé *Vautier,* étaient venues dîner avec leur amie la limonadière. Gaudet était invité. Après le dîner et les liqueurs, les dames agacèrent un jeune homme vigoureux, et qui pa-

---

(*a*) Aujourd'hui rue Visconti. *(N. de l'Éd.)*

raissait bonasse; elle le prirent pour un *Mazet de Lamporecchio*. La marchande de chevaux avait déjà été couchée en joue par Gaudet. Il la lutina. La donzelle s'enfuit dans une chambre solitaire; Gaudet la perdit de vue, et en la cherchant, il trouva Mme François. — « Vous paierez pour votre amie! » lui dit-il. Et il la culbuta... Ils étaient fort affairés, quand la marchande de chevaux, impatientée de ce qu'on ne la trouvait pas, vint regarder, en entr'ouvrant timidement une porte... Elle vit le grand œuvre. Elle éclata de rire. Ce qui ne dérangea du tout point les acteurs. Elle alla chercher la cousine, et se jeta bruyamment dans la chambre, où elles pénétrèrent toutes deux. Gaudet avait tout vu. Il grinçait les dents de colère, d'amour, de plaisir, on ne sait lequel, ou de tous trois ensemble. Il avait terminé. Mais, terrible comme il était, il s'élança sur la marchande de chevaux, et la força de prendre la place de Mme François. Les deux autres le regardaient émerveillées!... Enfin, cet exploit achevé, il parut calme. Sa cousine, l'épouse de son cousin de même nom, lui fit des remontrances assez longues. Gaudet les écouta modestement. Puis, remis de sa fatigue, il se jeta sur la prêcheuse, qu'il emporta d'assaut, avec un peu d'aide des deux autres, qui la craignaient. Elle criait. — « Je vous ferme la » bouche! » lui disait Gaudet... « Ha! vous jase- » riez!... Mais vous voilà toutes trois au niveau, au » niveau, au niveau!... » car il ne répéta plus que ce mot.

Voilà quelle était l'origine de Rosette, à ce que me dit sa mère (et celle de la *Julie* du XVI[e] volume des *Nuits de Paris*). Les trois femmes étaient devenues enceintes : ce qui leur avait fait plaisir; car deux d'entre elles n'avaient point d'enfants... Je fus bien surpris de tout cela ! et je m'en allai tout rêveur.

A ces libres aventures, assez librement exprimées, je vois les sourcils des Puristes se froncer... Mon Ami Lecteur, ce n'est qu'à regret que je les rapporte. C'est une terrible tâche que d'écrire sa vie, en s'obligeant à dire toute la vérité ! Cent fois la plume m'est tombée des mains !...

Instruit de ce que m'étaient les deux sœurs, l'une ma fille, l'autre celle de mon ami, je m'occupai des moyens de leur être utile, d'après leur situation et ma fortune bornée. Je connaissais deux hommes qui pouvaient les retirer du gouffre entr'ouvert sous leurs pas, et leur faire un sort. Elles avaient toutes deux l'âme bonne : je prévoyais qu'elles donneraient à ces deux hommes le genre de bonheur qui leur convenait, et j'en conclus qu'ils feraient la même chose pour elles. J'ai un principe qu'il faut avouer ici : c'est que je pense que le bonheur est tout. Rendez heureux un homme, heureuse une femme, vous avez tout fait : calculez ensuite, et vous verrez que, du même coup, vous les avez rendus vertueux, c'est-à-dire aimables, bons, obligeants; que vous leur aurez donné toutes les vertus sociales. C'est donc bien mal à propos que Jesuah nous dit dans son évangile : « *Cherchez d'abord le Royaume de Dieu*

et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. » C'était, dans ses idées, une maxime absurde. Il devait dire : Cherchez d'abord le bonheur, et vous aurez tout le reste en l'acquérant... En effet, qui veut le bonheur, et qui le cherche, s'aperçoit, dès le premier pas, qu'il ne peut être dans le crime, c'est-à-dire dans la douleur : car jouir d'une femme, d'une fille, n'est pas le crime; c'est d'en jouir pour la perdre, la rendre malheureuse : si vous en jouissez pour la rendre heureuse, c'est une belle action. Point de bonheur que dans la bonté, la bienveillance, la charité, ou l'amour d'autrui... Le plaisir est la vertu, sous un nom plus gai...

Ma résolution bien formée, je parlai à un prince de la maison *de Bouillon,* honnête, bon, trompé par des coquines, mais dont le cœur, de la même nature que le mien, avait absolument besoin d'être occupé. Je lui proposai ma fille : — « Mais, mon cher Nico-
» las! » me dit cet honnête homme, « vous vous
» compromettez en me donnant votre fille, vous,
» connu ; moi aussi ?... Ce n'est pas que je ne me
» propose de la rendre très heureuse, par cette rai-
» son même qu'elle est votre fille. » Je lui expliquai alors comment Virginie était ma fille. — « Ha! c'est
» tout autre chose! Je lui ferai du bien, quand elle
» ne me plairait pas. Mais si elle me plaît, son sort
» est assuré. » D'après cette réponse, j'envoyai Virginie, conduite par sa mère, chez le prince de Bouillon, avec défense de parler de moi... Virginie plut au delà de toute expression. Cependant, on dit qu'on

attendait la fille d'un *ami*, et qu'on ne pouvait se décider qu'après l'avoir vue... Les trois femmes s'en revinrent (car on avait mené Rosette). On me rendit cette réponse. Je courus chez le prince, qui me dit : — « Mon cher Nicolas ! je vous aurais obligation de » ne pas m'amener votre fille. Elle m'ôterait une » douce illusion ! J'ai vu, ce matin, celle qui ferait » mon bonheur, par le goût vif qu'elle m'inspire... » Elle est jolie : mais elle a un son de voix qui » remue l'âme... — Je vous amène cependant ma » fille » (j'avais donné ordre aux trois femmes de me suivre). — « Allons donc ! voyons-la. » J'allai à l'antichambre, j'amenai Virginie par la main. — « C'est là votre fille ? » s'écria M. de Bouillon. — « Oui, mon prince. — Ha ! mon ami ! je la reçois, » comme le présent le plus précieux (1)...

Virginie a effectivement été chérie du prince, tant qu'il a vécu. Il a fait son sort.

Je comptais sur un ami moins relevé pour Rosette. Mais je n'eus pas le bonheur de réussir. Il y avait de trop forts obstacles... J'en parlerai dans la suite, après *Sara*...

Je vais à présent raconter le singulier enfantillage que j'ai annoncé.

Je vins examiner les filles de modes de Victorine.

---

(1) Une lettre du prince infirme, quand le *Nouvel Abeilard* eut paru, me demandait une visite. Telle avait été l'origine de notre connaissance.

Outre mon aimable blonde, qui m'intéressait prodigieusement, il y en avait trois autres très jolies : *Améthyste,* la fille aînée de Mme Monclar, ou Victorine Guisland; *Victorine,* ou la jolie bouche, la seconde; et une fille de modes, brune, potelée, très habile dans son art, qu'on nommait *Amélie.* Le nom de celle-ci me la rendit chère : mais la blonde (qu'on appelait *Agathe,* quoique ce ne fût pas son nom) l'emportait. C'était à elle que je voulais écrire et chanter. Elle tenait les livres, et je la croyais la fille aînée de la maison; car Victorine était blonde comme elle... — « Les belles couleurs! c'est Zé» phire pour l'incarnat!... » Je vins donc le soir l'examiner, chanter des *impromptu :* je les adressais toujours à mon Agathe; mais comme elle était de l'autre côté, à la place de la maîtresse, elle m'entendait moins bien que celles adossées aux vitres... Pendant cet intervalle, Agathe disparut, et ce fut Améthyste qui tint les livres; mais elle était trop jeune. Je m'attachai donc alors au nom chéri d'Amélie (Suadèle): ajoutez que cette jeune personne était une brune très blanche de peau et d'une agréable figure; elle avait de plus un usage, qui me plaisait autant que sa gentillesse : elle se chaussait haut, et elle avait le pied joli. Je pris l'habitude de chanter à elle nominativement; de lui écrire des lettres, comme on le verra, et de mettre en vers le lendemain ce que j'avais chanté la veille.

Cet amusement fut quelquefois très vif, par deux raisons : les filles de Victorine m'intéressaient par

le seul charme de leur situation, sans que je leur parlasse, c'est-à-dire sans danger pour mon cœur; car on sait que l'amour m'effrayait depuis Virginie, et cette espèce d'intrigue me rappelait un temps bien cher à mon souvenir, celui où j'allais frapper au carreau de Zéphire, dans la rue *de Savoie,* et lui chanter un air qui exprimait nos mutuels sentiments; ajoutez que les demoiselles Monclar étaient les nièces d'Amélie-Suadèle, ma presque épouse, comme je viens de le dire.

Dès 1774, c'est-à-dire immédiatement après que Mme Monclar fut établie au coin de la rue *de Grenelle,* en place de la *Devilliers,* marchande de modes de Mme *Dubarry,* et avant de savoir que la maîtresse fût Victorine, j'avais aperçu deux jolies filles dans la boutique, l'une blonde, à droite en entrant, l'autre brune, à gauche. Indécis laquelle j'eusse préféré, il me parut plaisant de leur écrire une lettre commune, où je leur déclarais un amour également partagé. Ma lettre fut lue par Mme Monclar, qui en rit beaucoup. Cependant, je ne continuai pas cet amusement : j'imprimais le *Paysan,* qui m'occupa; j'eus ensuite des peines; ensuite Virginie, c'est-à-dire encore des peines, d'un autre genre; puis Élise, et encore des peines... Mais dès le mois de Septembre 1776, lorsque Delport commença de connaître Virginie, je revins à ma jolie boutique. Les choses étaient un peu changées : l'une des deux Belles (la brune) n'y était plus; mais il y avait les trois filles aînées de Victorine, fort jolies. La plus jeune des Monclar

était adossée au carreau de la rue *de Grenelle*. Je n'écrivis pas d'abord : je chantai, comme à Zéphire; et je me retirais, dès qu'on dérangeait le rideau. On sait que celle à laquelle j'adressais mes hommages, n'était pas à portée de les recevoir : c'était la jolie blonde qui m'avait d'abord frappé, à droite, mais dont je ne pouvais presque me faire entendre. Elle était réellement céleste par sa beauté. Je la croyais fille de Mme Monclar, et parce qu'elle tenait les livres, et parce qu'elle lui ressemblait. Je résolus de lui écrire enfin : mais il fallait que la lettre passât par d'autres mains avant de parvenir à elle. Je fis en sorte qu'elle fût de nature à pouvoir être lue de tout le monde avec édification. Elle la reçut le même soir. Je la vis lire par la Belle, qui vint sur le seuil. Je passai devant elle, en lui disant : — « J'ai fait » l'amour à votre grand'mère; j'ai fait l'amour à votre » mère; et je vous fais l'amour aussi. » Elle éclata de rire en rentrant : — « Ha! c'est drôle! » disait-elle, en fermant la porte. Je disais plus vrai que je ne pensais : je voulais dire que j'avais trouvé Mme Guisland encore jolie femme; que j'avais trouvé Victorine jeune et charmante, et qu'elle, que je croyais sa fille, je la trouvais charmante aussi. J'expliquai cela dans ma lettre du lendemain. Mais celle à qui je parlais, comme je ne l'ai su que depuis, étant Zéphirette, fille de Zéphire et la mienne, j'avais réellement fait l'amour à Nannette, à Zéphire, et à notre charmante enfant.

Je ne fus pas reconnn de Victorine par ma lettre,

que peut-être on ne lui montra pas, et Zéphirette fut mariée en 1775 ou 76, comme je crois l'avoir dit, puis établie rue *du Petit-Lion-Saint-Sauveur*, sans que Manon Gaudet m'en dît un mot. Je ne méritais pas ce traitement de sa part : mais peut-être avait-elle de bonnes raisons.

Après la disparition de Zéphirette, que je nommais *Agathe* dans mes lettres, j'avais envie de m'adresser à la jolie Monclar l'aînée, que je croyais la seconde, et que dans mon imagination je nommais *Hortense* (comme j'appelais la seconde sœur *Victorine*, la troisième *Suzette*). Les premières lettres que j'écrivis, dans mon intention, étaient pour elle. Mais elle occupait la place d'Agathe (Zéphirette), et il fallait que la lettre passât par les mains de celles qui remplissaient les places du côté du vitrage sur la rue *de Grenelle*. Un soir, je ramassai un brouillon de lettre, qu'Améthyste venait de jeter. « Elle vient » d'écrire, voyons ! » Le lendemain je le copiai, et le glissai par le carreau d'aèrement sur la rue *Honoré*. Cet envoi eut le malheureux succès que je décris dans la *Malédiction paternelle*. Voici le billet d'Améthyste :

« *D'où vous venait l'air de mauvaise humeur que vous aviez hier? Vous vous portiez cependant bien, à ce que vous m'avez dit? Qui peut donc être cause de cela? Je ne puis croire que ce soit moi? Si pourtant ce l'était, je crois qu'il aurait fallu me le dire tout de suite, et ne pas me faire vous demander, chaque fois que je vous ai vu :* — « *Mais, qu'avez-vous?* » *Car il n'y a rien qui me*

tourmente autant que lorsque je vous vois cet air-là. En vérité, mon ami, cela me désole! Mais aussi, peut-être vous ai-je encore plus désolé? Je n'en sais rien. Tirez-moi de cet embarras; car rien ne me fait tant souffrir et ne me dépite davantage. Faites comme dit Mme de Maintenon, reprenez votre femme avec douceur : elle est encore jeune; il y a du remède. Je n'ai pas le courage de me fâcher. Cependant, suivant ma raison, cela serait; et, suivant mon cœur, si par hasard vous aviez tort, vous êtes tout pardonné. Ha! mon ami! vous avez là une bonne petite femme! Elle vous aime, et ne cessera de vous le dire tant qu'elle vivra. »

Je mis au bas de ce billet un mot d'éloge :

— « *Voilà, Mademoiselle, une charmante lettre! Elle fait autant d'honneur à votre cœur qu'à votre esprit : au commencement, c'est une naïveté touchante; et la fin, depuis le passage de Mme de Maintenon, est un chef-d'œuvre de sentiment et de délicatesse. Peut-elle être l'ouvrage d'une jeune personne, qui n'a pas seize ans?... Vous réunissez donc, Mademoiselle, aux fleurs d'une brillante jeunesse, à tous les charmes d'une aimable figure, une âme sensible, délicate, avec un esprit cultivé? Heureux mille fois le mortel à qui s'adresse votre tendre poulet! Je donnerais la moitié de mon sang pour en tenir un pareil de la main de celle qui me captive.*

P.-S. *J'ai l'original, que je conserverai toute ma vie, comme un trésor.* »

C'est à cette époque que je remarquai une des ouvrières, plus jolie que les autres, qui se trouvait placée dans un coin commode pour me cacher. C'était Amélie : je choisis son carreau pour chanter mes *impromptu*, musique et paroles. On s'imagina que

c'était à elle que j'en voulais; mais, la vérité, c'est que je n'en devins idéalement amoureux que par commodité de situation, et à cause du nom d'*Amélie,* que je lui entendis donner. Je ne m'occupai cependant plus que d'elle; je lui adressais des compliments, à demi-voix, lorsque la marchande n'y était pas, et toute la boutique me prêtait alors une attention flatteuse. La jeune Suzette Monclar sortit plusieurs fois avec son jeune frère pour me surprendre; mais ce fut en vain; j'étais leste, et je me déplaçais à propos : de sorte que je paraissais un être tout à fait extraordinaire. Ma Nymphe, ou ma Muse (comme je nommais la jeune Amélie), acheva de m'intéresser, surtout lorsque je l'eus vue dans la rue, et que je lui eus trouvé le charme d'un joli pied, chaussé à talons hauts et minces; c'en était assez pour me tourner la tête. Je fus plus assidu que jamais; surtout après que j'eus absolument cessé de voir Élise et Virginie, et que je me fus débarrassé des *Gynographes*, qui parurent au commencement de 1777. Je ne m'occupais alors que de quelques *Juvénales* du *Hibou* (origine des *Nuits de Paris*), à rédiger mon *Quadragénaire,* et à composer les premières *Contemporaines* : ainsi ma tête n'était pas surchargée! Huit mois environ s'écoulèrent sans que je manquasse un soir d'aller au carreau d'Amélie (ma Muse), qui était de *Bruxelles*. *Victorine*, la seconde fille, était à côté d'Améthyste; *Suzette*, la troisième, à côté d'Amélie; *Constance,* sœur d'un jeune homme qui recherchait Mlle Monclar l'aînée, occupait une table au fond,

avec les trois éléves, une fort laide, l'autre très jolie. La dernière était une demoiselle du quartier, fort riche, qui mangeait et couchait chez ses parents. Lorsqu'Amélie était absente, ce n'était pas Victorine qui tenait les livres : c'était Amélie qui allait prendre sa place, et qui faisait le rôle de maîtresse. Je voyais tout cela, sans que personne m'en instruisît. J'attendais le soir avec une impatience d'écolier, qui espère de jouer à *cache-cache :* dès que huit heures étaient sonnées, je volais à la rue *de Grenelle,* et je commençais mes *impromptu.* La manière dont j'étais écouté me flattait : je trouvai le secret d'intéresser, d'exciter la curiosité de sept à huit jeunes filles, toutes jolies, au-dessus de l'ordinaire, pour des filles de Paris. Les trouées qui donnaient passage aux chevilles de fermeture, m'étaient si commodes pour mes billets, qui ne pouvaient être aperçus d'une autre que de celle qui les recevait, que j'en écrivais tous les jours. Et c'était le plus agréable de mon amusement. Je fis de moi-même un portrait non flatté ; je louais celle à qui j'écrivais, et je la désignais; ensuite ayant plié, comme autrefois pour Zéphire, et plus récemment pov Zéphirette, mon billet en éventail, afin qu'il pût passer de sa longueur par une ouverture qui n'avait qu'un pouce de diamètre, j'allais, palpitant de joie (tant il est vrai que les hommes sont encore des enfants!), j'allais chanter au carreau. Dès que j'avais excité l'attention d'Amélie, je glissais mon billet. Elle le sentait derrière elle, et tressaillait d'abord; puis, se rassurant,

elle le prenait. Alors, je courais dans la rue *Honoré,* au défaut du rideau, regarder quel était son air. Il était content, quoiqu'elle rougît et baissât les yeux. Les filles de la maison, à boutique fermante, montaient auprès de leur mère, à l'exception de Victorine, qui restait toujours. Aussitôt, Amélie montrait ma lettre, et la lisait haut. Toutes ces jeunes filles écoutaient, la respiration suspendue. Et moi, je les voyais avec un plaisir inexprimable. Je m'applaudissais de m'amuser ainsi, sans m'exposer à devenir amoureux (car il faut parler et palper, pour le devenir physiquement, malgré ce qu'on a vu relativement à Rose Bourgeois). Elles dissertaient ensuite sur ma lettre. J'entendais quelques mots, quand elles élevaient le ton; ce qui arrivait souvent aux plus jeunes... Je m'aperçus, par la suite, qu'il avait été convenu qu'on recevrait toutes mes épîtres, et qu'on les lirait en commun. Ce fut pour moi une occupation si agréable, qu'elle devint mon unique récréation. J'avais une ample matière à traiter : celle de la morale qui convient à de jeunes personnes. Je l'égayais par des historiettes, dont je ne mettais qu'environ trois pages d'impression : je reprenais la suite le jour suivant. Ces historiettes composent le *Quadragénaire* en entier : mais à l'impression je l'ai dégagé de mes lettres à ces jeunes filles; je n'en ai placé que quelques-unes des plus courtes, sous le titre de L'AMOUR PAR LETTRES : intitulé que je remplis beaucoup mieux l'année suivante, en composant le *Nouvel Abeilard*.

Ainsi, quelque amusement que je prisse, quelques licences que je me donnasse, je ne perdais jamais mon temps : ma consolation, après une sottise, une *école,* c'était : *Cela m'instruit ;* j'en profiterai, puisque j'écris pour instruire les autres à mes dépens. Je suis un grand fabuliste, qui au lieu de prendre les animaux pour ses interlocuteurs, se prend lui-même ; je suis un animal multiple, quelquefois rusé comme le renard ; quelquefois bouché, lent et stupide, comme le baudet ou le fourmilier ; souventefois fier et courageux, comme le lion ; parfois fugace et charognier, comme le loup ; tantôt aigle ou vautour ; tantôt simple épervier ; plus souvent perdrix, alouette dilacérées. Je me montre sous toutes ces formes ; je suis le héros d'une fable, où je fais le rôle de chacun de ces animaux... Virginie seule m'a fourni des traits pour cinq Ouvrages. Le *Paysan* est tout entier de mes aventures romanisées ; le *Nouvel Abeilard* a trois ou quatre histoires de moi ; la *Femme-trois états,* cinq à six. Quand je payais *Virginie,* lorsque je payerai *Sara,* c'était autant d'essais que je faisais à mes dépens. Cent de mes sottises ont eu pour but de m'instruire, tant pour le *Pornographe,* que pour la *Mimographe.* Si j'ai mal fait (ce qui peut être), je n'ai certainement pas eu mauvaise intention. Par exemple ici, qui m'aurait vu jouer avec de jeunes filles de modes, quelle idée aurait-il prise de moi ? Le mépris sans doute aurait été le sentiment qu'il m'aurait largement départi. Cependant, quel aurait été le nigaud de nous deux ? Car enfin, je ne m'amu-

sais pas vainement; je mêlais l'utile à l'agréable; je ne faisais tort à personne, et moins aux jeunes filles auxquelles j'écrivais, qu'à tout autre être; mes lettres contenaient une morale saine; aucun genre de séduction n'y était employé : j'amusais, sans danger pour elles, de jolies enfants; je prenais et leur donnais une innocente récréation... J'ai sans doute laissé un long souvenir dans la tête de ces jeunes filles; elles me conteront à leurs enfants... Et c'est un plaisir si doux que l'espérance d'être conté!

J'arrivai le lendemain soir de ma première lettre à M[lle] Amélie, avec ma seconde; je fus obligé d'attendre fort tard, que M[me] Monclar fût remontée.. Enfin elle partit. Un filet de voix lâché au carreau aunonça mon arrivée : tout fut attentif. Je passe le poulet, et Amélie le montre aussitôt à l'assemblée. Je commençais par y dire tout ce que j'avais entendu ou vu la veille, comme l'ayant deviné; ce qui redoubla l'étonnement. On lut ma lettre. L'attention était réellement intéressante. Victorine était la seule présente des filles de la maison; je m'en étais douté; je la louais, ce qui n'était pas difficile, cette personne ayant de beaux yeux, de belles couleurs, et la bouche la plus mignonne possible.

Nous étions à la fin de Septembre 1777, lorsqu'enivré de mon succès, je fus prêt à démentir tout mon plan de conduite, en me faisant connaître. Je demandai un entretien à la jeune Amélie, pour le dimanche 6 Octobre : je lui promettais d'entrer ce jour-là, pourvu qu'elle fût seule dans la boutique,

le soir, aux lumières; c'est-à-dire, vers les sept à huit heures. J'arrivai devant la maison; je fus entrevu sans doute; car dès que je m'approchai de la porte, je vis plusieurs jeunes filles sortir par celle du fond, et se retirer dans l'escalier, pour laisser Amélie seule. Enhardi par sa complaisance, j'étais prêt d'entrer, lorsqu'une idée m'arrêta : « Que dirai-je » à une jeune personne, qui ne peut et ne doit » écouter qu'un homme en état de lui offrir le » mariage?... » Je tenais déjà le bouton; je ne le tournai pas, et je me retirai. Les jeunes filles rentrèrent et rirent beaucoup entre elles, surtout Amélie. Je les examinais adroitement. J'en pris occasion d'écrire une lettre, qui me conservât l'amusement qu'elles me procuraient : je feignis qu'Amélie n'avait eu d'autre vue que de me faire écouter par ses compagnes, que j'en étais instruit, et citant quelques mots attrapés à la volée le dimanche soir, je prouvais par eux que je ne m'étais pas trompé. J'examinai soigneusement l'effet de cette lettre, qu'Amélie lut d'abord seule, et qu'elle ne communiqua ensuite qu'à Victorine et à Constance, toutes deux grandes et raisonnables. Depuis ce moment, on brûlait mes lettres, ce qui ne m'empêcha pas d'écrire, parce qu'on ne les brûlait qu'après les avoir lues.

Je continuai de m'amuser ainsi jusqu'en 1778, qu'Amélie s'en retourna en Flandre. Dans les derniers temps, cette jeune personne faisait peu d'attention à mes chansons; elle ne recevait plus mes

lettres; c'etait Constance qui les attrapait au passage. Je vis par là qu'elle m'avait autrefois sérieusement écouté; elle avait été flattée de mon hommage; c'est en effet un moyen assuré de se rendre intéressant que d'écrire les lettres les plus tendres, sans se montrer, pendant un temps considérable; j'étais attendu tous les soirs, ma venue faisait éclater une joie naïve sur toutes ces jolies figures. Ce que j'avais dit du peu d'agrément de la mienne, ne me rendait pas moins intéressant, et il est sûr que si j'avais été libre, et que je me fusse présenté le 6 Octobre, j'aurais été goûté d'Amélie, ou de Constance, ou de Victorine, seulement à raison de mes préliminaires.

Ce fut le 15 Décembre 1779, que Constance me fit l'unique réponse que j'aie reçue des jeunes personnes de cette maison; je l'ai rapportée dans la *Malédiction paternelle*, p. 611 (1)... La lettre de Constance fut répondue par une de ma part, dans laquelle je lui promettais une HISTOIRE DE MA VIE, par mes lettres, et celles que j'avais reçues. Telle est l'origine de l'Ouvrage que je viens de citer (*La Malédiction paternelle*) et par conséquent de celui-ci; je composai le premier, de malheurs étrangers en partie, et en partie personnels, pour me rendre plus inté-

---

(1) Si mes Ouvrages cités viennent à manquer un jour. mes Éditeurs pourront alors prendre les détails indiqués dans l'exemplaire complet que j'ai conservé de mes Œuvres et que je céderai avec ce manuscrit, pour les placer à propos.

ressant à celle qui m'écrivait, puis à Victorine, que j'eusse préférée à toutes les autres, Amélie exceptée.

Elle partit enfin, cette fille aimable, qui pendant trois ans avait renouvelé ma jeunesse, en me rendant les délicieux plaisirs du soir que me donnait autrefois Zéphire; plaisirs purs, sans remords, sans nuages, et si savoureux quelquefois, que l'instant de les goûter faisait palpiter mon cœur deux heures auparavant. Aussi, lorsque je me rappelle toute ma Vie, je ne saurais m'empêcher de convenir que les années 1777, 78, et les premiers mois de 1779, en ont été les temps les plus calmes; c'était un plaisir doux, mais continuel, sans impatience, sans jalousie... Le temps qui suivit, c'est-à-dire depuis 1779 jusqu'au dernier Auguste 1780, fut un temps de mort et de douleur. Mais le 1er Septembre, je me sentis du nerf, et composai la *Paysanne pervertie*, en trente jours. Mon effervescence me préparait à une chute dont les suites seront désolantes, et me convaincront de ce que Virginie n'avait fait que me laisser entrevoir... Revenons un moment à l'Auteur.

Les *Gynographes* forment le IIIe volume des IDÉES SINGULIÈRES; cet Ouvrage fut composé en 1776 et 1777. La Ire *Partie* renferme un Projet de réforme des mœurs et des usages du second sexe; la IIe est une compilation des Usages et de toutes les Coutumes de la terre, relatifs aux femmes. On sait que je fis le *Quadragénaire*, mais avec tant de négligence et de précipitation dans mes récits, que je m'y contredis deux fois. J'entreprends d'y prouver aux

jeunes filles, qu'elles seront plus heureuses, plus aimées par un homme de quarante ans, que par un jeune homme. On y trouve une partie de mes lettres à la jeune Amélie, mes motifs, ceux de ma conduite avec *Élise*, avec *Virginie*, et quelque chose de la petite *Lange*, jolie Juive. Je fis ensuites quelques *Nouvelles*, les premières des *Contemporaines*. Enfin, je commençai l'*Amour par lettres*, dont l'amusement récent avec Amélie et ses compagnes m'avait donné la première idée. Mais elle était aride; je n'y trouvais rien d'onctueux; il aurait fallu parler à ma Muse. Une autre à laquelle je ne parlais pas davantage, mais qui m'inspirait des désirs infiniment plus vifs, me donna ce qui me manquait.

Un jour, sortant de ma demeure, rue *de Bièvre*, je vis devant moi une fille charmante par la taille, la jambe, le pied; elle était chaussée à talons très élevés, et marchait avec une mollesse provocante. J'espérais de la voir au visage; mais elle entra dans une maison qui fait angle avec la rue *Victor*. Je revins tous les jours au même endroit, pour la rencontrer encore. Mais ce ne fut qu'au bout d'un temps assez long, que je l'aperçus dans la boutique de la charcutière, dont elle était la fille. Je n'ai jamais vu de femme plus intéressante! En effet, il est impossible d'imaginer une figure plus noble, plus agréable, plus fraîche; des cheveux et des sourcils noirs; une blancheur de peau éblouissante, de beaux yeux; un son de voix clair, sonore et flatteur; une propreté provocante, surtout dans la partie de l'habillement

qu'il est plus difficile de conserver nette à Paris. Telle était *Victoire Londeau,* la même qui m'inspira le second *Modèle,* intitulé *La Philosophie des Maris.* Pour faire cette agréable historiette, je n'eus qu'à me figurer que j'étais *Dupile,* que Mlle Londeau était *Julie,* et à laisser parler mon cœur. J'écrivis d'après la conduite que j'aurais tenue; je la faisais aimer, adorer, chérir, comme je l'aurais aimée, adorée, chérie. Je ne m'informai d'aucune de ses aventures; qu'en avais-je besoin? Ce n'était pas l'histoire de cette belle fille que je voulais faire, mais l'histoire que j'aurais été charmé d'avoir avec elle. Victoire ne fut pas ma seule Muse, pour cet Ouvrage; j'en eus encore huit à neuf autres, outre Amélie... — Comme c'est mesquin! diront les dédaigneux. Une fille de... est pour lui le chef-d'œuvre de la Nature, de la beauté, de l'amabilité... — Honnête Lecteur! j'ai, comme ces gens-là, connu des princesses, des duchesses, des marquises, dont une et deux adorables; une comtesse charmante; des demoiselles jeunes, jolies, brillantes... et pas une n'égalait ma fille Victoire Londeau...

A l'autre coin de la rue *de Bièvre,* vis-à-vis les *Grands-Degrés,* demeurait une veuve menuisière, nommée Mme *Poinot.* Elle avait deux filles; *Rosalie,* l'aînée, faite au tour, aimable, ravissante par son goût exquis, sans être belle, excitait mon admiration; Sophie, la cadette, blanche, délicate, mignarde, vive, ingénue, avait un autre genre d'agrément. Ce furent mes deux Muses pour le cinquième *Modèle,*

intitulé la *Partie carrée :* l'aînée Poinot est *Victoire;* sa cadette est *Florence;* Sophie est Mlle Londeau, employée d'une autre manière, et Mlle *Scofon,* sa cadette, est *Marianne.*

Mlle *Laurens,* fille de la célèbre Belle-Bijoutière vis-à-vis l'*Opéra,* fut ma Muse pour le troisième *Modèle,* ou l'*Amour enfantin.* C'était une jolie blonde, et en la voyant autrefois, j'avais formé à son sujet l'agréable chimère que je décris dans ce *Modèle,* où elle est nommée *Philis.* Elle occupait la boutique où est à présent la jeune Mme Filon l'horlogère.

Mlle *Manette-Aurore Parizot,* fille du fourreur actuellement à côté de l'ancienne salle de la *Comédie-Française,* fut la principale héroïne du quatrième *Modèle,* ou *l'Amour muet.* Je suivis ma méthode ordinaire : je me figurais que j'étais l'amant, et je racontais ce que j'aurais fait, sous la dictée de mon cœur. On peut aimer plusieurs filles à la fois lorsqu'on ne leur parle pas; c'est n'en aimer qu'une, c'est aimer la beauté, les Grâces; mais faites connaissance avec une, elle écarte toutes les autres. (Cependant cela n'est pas exact pour nos petits-maîtres corrompus, ni même pour moi.)

Le hasard seul me donna l'idée du sixième *Modèle : A quoi sert le mérite?* Je passais sur le quai d'*Anjou,* rêvant à l'*Amour enfantin,* lorsqu'une jolie femme sortit d'une maison, avec un homme; elle était si belle, que je ne pouvais détourner ma vue de ses charmes. L'homme me remarqua, et comme

j'étais couvert d'une vieille redingote bleue, il dit à la dame : — « Votre beauté remue les âmes les plus » grossières! » Je ne fus point choqué; mais continuant à regarder la dame, l'homme, ou le fat, me dit : — « Passe, bonhomme; ton attention offense » Madame! — Votre insolence m'offense bien da» vantage! » lui dis-je. — Il raisonne!... » J'admirais toujours la jeune dame. — « Je suis homme; » Madame est belle, et l'hommage que je lui rends » est digne d'elle. » La dame me souriait. Je continuai : « Une belle femme est la fleur de l'espèce » humaine; tout homme n'a pas droit de la cueillir; » mais tout le monde peut l'admirer... » Ce discours était impatiemment écouté par le fat; mais la jeune dame avait l'air obligeant : elle me répondit par une inclination, accompagnée d'un charmant sourire. En m'éloignant, j'entendis qu'elle disait : — « Je » ne sais pas qui est cet homme; mais, quelque » temps qu'il fasse, on le voit circuler autour de » l'Ile, écrivant de temps en temps sur la pierre... » [J'avais effectivement cette habitude, et j'inscrivais les idées qui me venaient, de peur de les perdre.] Cette rencontre me fit quitter aussitôt l'idée de l'*Amour enfantin*, que j'étais sûr de retrouver, et je me mis à composer le *Modèle : A quoi sert le mérite?* dans lequel je me venge, sans lui faire de mal, du fat qui m'avait déprécié.

Une historiette très intéressante de cet Ouvrage important, intitulée *Le Petit Ménage*, est véritable à la lettre; elle est arrivée à un compagnon imprimeur.

Quoique modeste et sans prétention, j'ai toujours eu l'âme très haute, et j'entendais que l'imprimeur que j'employais eût pour moi tout le respect qu'un copiste doit à son original. L'*Amour par lettres*, ou le *Nouvel Abeilard*, s'imprimait chez *André Cailleau*, frère de la dame Veuve *Duchesne :* pour accélérer la besogne, et ne pas m'occuper d'autre chose, j'aidais à l'ouvrier, travaillant même les dimanches. La femme de l'imprimeur voulut m'en empêcher : je fus obligé de réprimer sa morgue indiscrète.

Débarrassé du *Nouvel Abeilard,* pour lequel de jeunes beautés avaient excité ma verve, en me rappelant ce que mon père avait souvent raconté devant moi, pendant mon enfance, de son séjour à Paris, et de Mlle *Pombelins,* il me vint une idée, vive, lumineuse, digne du *Paysan-Paysanne pervertis !* Je réfléchis sur tous les traits sortis de la bouche d'EDME RESTIF, et je composai sa VIE. Je ne revis pas ce petit Ouvrage, je le livrai à l'impression, en achevant de l'écrire. Aussi, tout y est-il sans art, sans apprêt ; la mémoire y a tenu lieu d'imagination. A la seconde et à la troisième édition, je n'ai fait que corriger quelques fautes de style, ou replacer quelques traits oubliés. Cette production eut un succès rapide : ce qui doit étonner ! elle n'était faite ni pour les petits-maîtres, ni contre les femmes, ni pour dénigrer la philosophie : les bonnes gens seuls la pouvaient acheter. Apparemment ils donnèrent le ton pour la première fois... C'est dans la VIE DE MON PÈRE, que j'ose inviter les prêtres au mariage.

L'année suivante, je réimprimai deux de mes Ouvrages, la *Confidence nécessaire,* deux parties, et la *Femme dans les trois états,* qui en a trois, comme j'avais déjà réimprimé, en 1774-75, le *Pornographe,* la *Fille Naturelle* et le *Pied de Fanchette*. Ces romans (je ne parle pas du *Pornographe*, qui est une grande conception, dont je me tiens très honoré! elle produira un jour des fruits, et on exécutera cet utile Projet toujours trop tard) (1); ces romans, disais-je, étaient avidement recherchés : dans le temps où les *Gauguery,* les *Edme Rapenot,* etc., secondés des *Leclerc,* des *Rienourf,* me livraient à la misère, ces petites brochures m'alimentèrent. Jusqu'en 1790, je n'avais jamais rien dû à personne; j'ai toute ma vie donné : si j'étais mort alors, on ne m'aurait pas eu vu, au jour de mon trépas, mendier, comme *Nip** et *Duan*;* ni pensionné, comme *De la Harpe;* ni favorisé par les amants de ma femme, comme *Xueiss*;* ni bassement soudoyé par mes confrères, ou par des libraires, pour extraire les pensées des autres, comme *Delaporte, Rondet, Querlon, Delacroix-Hydrophore, Sautereau,* etc.; ni *mérétriciant* tristement ma vie à calomnier les productions d'autrui, comme le père *Fréron, Aubert-La-Vrillère, Rémy, Royoux, Grozier, Geoffroy, Terrin, Ane-Licol-Malin* (*a*) (je tire

---

(1) J'écrivais ceci en 1784; et en 1786, l'Empereur Joseph-le-Réformateur a fait exécuter le PORNOGRAPHE à Vienne. *Gazette de Leyde,* du 6 Décembre 1786.

(*a*) A. L. Millin, rédacteur du *Magasin encyclopédique.* *(N. de l'Éd.)*

du néant ces deux derniers, en les nommant), et cent autres vils insectes... Je m'étais jusqu'alors suffi à moi-même, à l'aide de mille écus de rentes, en parcimonie, que m'a laissés mon pére; savoir :

Sur les habillements, de la tête aux pieds, mille francs d'épargne par an : ci. . . .	1000 francs.
Plus, sur la nourriture, mille francs d'abstinence, en ne prenant que l'absolu nécessaire : ci	1000 francs.
Plus, en travaillant avec courage, et employant mon temps plus que les autres hommes, mille francs : ci.	1000 francs.
Total.	3000 livres.

Tel est le revenu clair que m'a laissé mon pére, avec environ six mille livres de biens-fonds, dont je n'ai pas touché mille écus, ayant vendu à feu mon frére le paysan, qui ne m'a payé qu'à demi. Ce que je ne dis point par reproche : j'ai perdu volontiers avec mon frère; et si je n'avais pas eu d'enfants, je lui aurais fait présent de tout mon petit patrimoine, afin de ne pas morceler le domaine de *la Bretonne*.

La *Malédiction paternelle* suivit immédiatement la *Vie de mon Père*. J'ai dit que je fis ce roman pour intéresser en ma faveur la jeune Constance, compagne d'Amélie; j'avais pris le moyen de réussir, en y insérant le charmant épisode de *Zéphire*, et de nos parties de la Butte Montmartre. J'y rapporte les lettres d'Élise, etc. Cet Ouvrage, pendant l'impression duquel mourut mon censeur *Mairobert*, ne fut

point achevé de parapher : le Dhemmery ne le sut pas, et le Desmarolles n'était plus dans les bureaux ; pour le Goupil, il avait péri au Mont-Michel, dans une cage de fer. Mais en récompense, Mairobert, déterminé à la mort, m'avait paraphé toutes mes *Juvénales,* insérées depuis dans l'édition du *Paysan-Paysanne pervertis* réunis, dans les *Françaises,* la *Découverte australe*, etc. A la même époque, je repris la vaste production des *Contemporaines,* que je n'ai achevée, pour la composition, que le 14 Novembre de cette année 1784, et dont l'impression ne finira qu'à la fin de Juin 1785.

Avant de passer à d'autres faits, il faut observer ici que les *Contemporaines*, en quarante-deux volumes, contenant deux cent soixante-douze *Nouvelles,* et quatre cent quarante-quatre *Historiettes,* sans les canevas, ne m'ont occupé que six ans ; et que j'ai fait en outre, dans le même temps, quatre volumes de la *Découverte australe;* deux volumes de la *Derniere aventure d'un Homme de quarante-cinq ans;* deux volumes in-8° de l'*Anthropographe,* ou *l'Homme réformé,* faisant le pendant des *Gynographes ;* trois volumes de la *Prévention Nationale;* que j'ai réimprimé les quatre volumes du *Paysan perverti ;* composé et imprimé les quatre volumes de la *Paysanne;* réimprimé, en les fondant ensemble, le *Paysan* et la *Paysanne,* en huit parties ; enfin réimprimé les trente premiers volumes des *Contemporaines.* J'ai corrigé toutes les réimpressions, et lu trois épreuves, comme à la première édition. Ce qui

fait une somme de travail au-dessus de l'imagination, mais conforme à la réalité, puisque je l'ai faite, malade de la poitrine, et d'une déperdition de substance. Ainsi, en six ans, j'ai imprimé quatre-vingt-cinq volumes, que j'ai lus trois fois. Ajoutez à cela les lettres nécessaires, et plus de mille pages de ma Histoire, écrites dans le cours de ces six années. On a, par ce calcul, une idée de mon activité. Elle était nécessaire, et pour vivre, et pour montrer à quel excès doit la porter un homme de lettres très pauvre, seulement pour subsister. Tous ceux qui travaillent moins que moi, en manquant de fortune, comme *Duan**, *Dourxigné, Prévôt-d'Exiles, Du Rosoy, T***, *P****, *Dech*, Nilli**, manquent du nécessaire, ou font des bassesses, au lieu que moi, avec mon éducation dure, et mes privations, j'ai toujours, jusqu'en 1790, dépensé, donné; je n'ai jamais été secondé par ceux qui m'environnaient. J'ai sacrifié quelquefois aussi un peu au plaisir; mais je puis répéter que ces dépenses avaient toujours un but d'utilité : j'étais forcé de m'instruire, pour écrire sur certaines matières, et l'on ne peut être parfaitement instruit, qu'en faisant soi-même. J'avais vu des filles publiques en 1755, 6, 7, 8, 9; en 1761, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, pour faire le *Pornographe;* je dépensai pour les spectacles, en 1769, 70, 71, faisant la *Mimographe;* j'entretins *Virginie* en 1776, pour savoir au juste comment un payeur est traité; *Sara,* en 1780. Ces choses sont, ou doivent être permises à un auteur qui s'expose lui-même, pour

servir ensuite les autres de son expérience : le citoyen Delisle, en 1793, m'a positivement assuré l'utilité de la *Dernière Aventure d'un Homme de quarante-cinq ans*. J'ai retiré cinq filles de la prostitution, dont chacune m'a coûté huit cents livres. La gêne où les impressions et les cent vingt Figures du *Paysan-Paysanne pervertis* m'ont retenu longtemps, m'interdisait toute espèce de dépense d'agrément ; elle m'aurait empêché même de doter ma fille aînée, si je n'avais pas eu des raisons encore plus fortes de ne pas le faire...

Mais il faut revenir à la fin de 1778, temps auquel Agnès Lebègue, n'ayant plus ses pensionnaires, que lui avaient fait ôter la dame Lacroix et la noiron *Javote Ornefuri (a)*, se mit à travailler en modes à Joigny : mais, trop peu laborieuse, elle fut obligée de revenir à Paris, après avoir tout vendu, tout perdu. Elle ramenait Marion Restif, ma fille cadette, alors âgée de quatorze ans.

Après ce retour, je continuai à demeurer seul, dans mon logement de la rue *de Bièvre*, chez une dame *Debée* ou *Debie-Leeman*, femme que l'on connaîtra bientôt... Agnès Lebègue avait un peu changé de caractère, par l'infortune et par la conviction de son incapacité : d'acariâtre, insolente, insupportable, elle devint presque complaisante et soumise, ou adroite, intrigante. Il faut dire aussi qu'un peu de

---

(a) Javote Fournier. *(N. de l'Éd.)*.

réputation que j'avais acquise, lui imposait. J'allais manger chez elle, en lui payant ma pension.

Il survint alors de grands troubles, occasionnés par la jeune Marion, qui la quitta, et alla se réfugier, heureusement! chez des dévotes de la rue *Mouffetard,* les demoiselles *Garnier,* où elle est restée cinq ans. Trop occupé pour supporter le trouble de mon ménage, je cessai d'aller chez Agnès Lebègue environ six mois, à dater du 25 Mars 1779, jour auquel je m'aperçus de ma maladie de déperdition. Elle m'effrayait! J'allai voir *Mairobert* le même jour: j'étais malade et malheureux; je lui contai mes peines. Il versa des larmes, m'offrit sa bourse, son crédit, et ajouta: — « Que de gens l'on » croit heureux! et qui sont au désespoir! » Ce furent les dernières paroles qu'il m'ait dites. Je le quittai consolé. Le surlendemain, il se coupa les veines aux bains de *Poitevin,* et se tira un coup de pistolet dans la bouche. Je ne pardonnerai jamais au lâche (ou l'infortuné) *Linguet,* de l'avoir calomnié après sa mort, dont je célèbre annuellement l'anniversaire par mes larmes... L'été me donna de l'embonpoint; je me calmai un peu. Mais la composition m'ayant considérablement échauffé, j'eus mal à la poitrine le 5 Novembre. Agnès Lebègue répara mon épuisement par une nourriture plus succulente... Je vais placer ici un événement, qui commença en 1779, mais qui ne fut terminé qu'après l'aventure avec *Sara.*

Au commencement de ma connaissance avec

Bultel, j'eus une sorte de passion pour une femme mariée, qui pensa me jeter dans de grands écarts!... C'est l'héroïne de la trentième *Contemporaine,* intitulée *La Surprise de l'amour,* Nouvelle que je composai avant l'importante découverte que j'ai faite longtemps après. Il est impossible d'exprimer la force de l'ébranlement que j'éprouvai! Dans la maison où s'était logée Agnès Lebègue, après son retour de *Joigny,* et un séjour de trois mois dans un logement, *Ile Saint-Louis,* demeurait une jeune et charmante femme, appelée Mme *de Glancé,* dont le mari était avocat. Je ne l'avais pas encore vue, lorsque Agnès Lebègue m'en parla, d'une manière que je crus exagérée. Je ne daignais pas vérifier ses éloges, y ayant toujours été trompé : quand elle louait une personne de son sexe, c'était une beauté morte... Enfin, un jour, ayant porté mes regards vers les fenêtres du second, qui donnaient sur la cour, j'y vis une superbe blonde, dont les cheveux étaient les plus touffus, les plus agréables en couleur que femelle de notre espèce ait jamais eus pour orner sa belle tête. Je demeurai interdit... Au bout de quelques moments, je demandai quelle était cette angélique personne? — « La jeune dame dont je » vous ai parlé. — C'est la première fois que vous » avez le goût sûr pour les femmes... » Je ne fus pas sorti, qu'Agnès Lebègue courut porter mes éloges. Femme louée, le fût-elle par un cheval, par un âne, par un serpent, en est toujours flattée : lorsque je revins, m'étant mis à la fenêtre pour la

regarder, je fus salué du plus charmant des sourires. Je rendis le salut avec émotion... On se lia dès le soir du même jour. Le lendemain, nous déjeûnâmes ensemble. Le surlendemain, veille du départ de la dame pour Morsan, leur maison de campagne, elle et son mari nous invitèrent à souper... Ce fut alors que je vis toutes les grâces, tout le mérite de Mme de Glançé. J'en fus épris comme en 89 je l'ai encore été de la fille de Louise, de cette charmante *Alanette,* que je nommais *Filette,* avant de la connaître, et que j'ai perdue trois mois après Thérèse, cette cruelle et douloureuse année 96, aussi funeste à mon sort présent, que 57 le fut à mon sort passé)!... Je souffris de l'absence de Mme de Glançé; je la pleurai... Durant son absence, qui fut prolongée jusqu'au 25 Novembre, l'ennui me prit: je lui écrivis une lettre, où je lui proposais de nous lier de la plus tendre amitié... La lettre fut vue de son mari, qui lui voulut persuader que je demandais de l'amour. Il fallut que la belle de Glancé s'en défendît, et que malgré elle, malgré la peine que cela lui fit, elle parût en colère de ma lettre. Je l'appris par les rapports que se font entre eux les domestiques. Je fus blessé jusqu'au vif, non de l'injustice qu'on me faisait, mais plutôt sans doute, de la vérité trop bien devinée. Jamais l'amour-propre n'eut tant de pouvoir sur moi, que dans cette occasion! Je pris une résolution ferme... Mais, trop semblable, dans ma conduite, à la belle blonde, je m'occupais en même temps à exhaler la violence de

mes sentiments dans une des meilleures *Nouvelles* de mon grand Recueil des *Contemporaines :* on y voit comme j'adorais ma belle voisine... Elle revint enfin, au mois de Novembre, et ce fut alors que j'exécutai la résolution que j'avais prise. Je me parai de mon mieux, et le surlendemain de son arrivée, au moment où je sus que l'avocat Glançé, et son ami *Le Xuor* venaient de sortir, j'allai me présenter... Je fus reçu comme un véritable ami; car la véritable amitié se devine... Mme de Glançé fut charmante, et ma résolution très ébranlée!... Elle me parla de son séjour à la campagne. Je lui dis un mot de ma lettre... Elle glissa là-dessus; je n'insistai pas... Mais, dans la conversation, elle me parla de son père, M. *Lhuil**, me dit comment on l'avait mariée, et cependant n'entra dans aucun des détails qui pouvaient m'éclairer.

— « Votre seconde fille, » me dit-elle, « est » bien aimable! bien douce! — Oui; c'est une » aimable enfant! mais sa mère lui parle durement. » — Elle a donc changé? — L'enfant l'a quittée. — » Ha ciel!... On me l'avait dit... Cependant... On » assure qu'elle est chez des dévotes? — Puisse- » t-elle ne le pas devenir!... — Vous n'avez que » deux filles?... — N...on. — Vous paraissez » hésiter..... — J'avais... quelque chose dans l'es- » prit... La vie a bien des événements!... d'étranges » événements! — Oui!... La mienne, qui n'est » pas avancée, en a déjà! — Ha! vous n'avez que » du bonheur! Belle, jeune, mariée à un homme...

» aimable..., mère... à votre âge, depuis quatre ans, » d'une compagne... plutôt que d'une fille... » Elle sourit : — « Vous exposez plus d'avantages que je » n'en ai! — J'ai dit vrai. » Elle soupira. — « Les » maris sont quelquefois bien mal avisés! — Ce » n'est pas le vôtre : M. de Glançé est la prudence » même. » Elle leva les yeux au ciel. — « Sans le » savoir, la prudence s'égare! » Je l'avoue : elle m'enchantait par son air d'amitié, de confiance, et la plus touchante naïveté. Je fus prêt à lui dire ma résolution... Je me retins... Je sortis, parce que *Le Xuor* (l'officier ami du mari, et que ce dernier recevait tous les hivers), vint à rentrer; j'allai sur l'Ile *Saint-Louis,* où je me jurai de ne plus retourner chez Mme de Glançé.. Fut-ce par jalousie?... Je fis encore ici une grande faute, comme on le verra par la suite (à la fin de mon CALENDRIER). Mais, hélas! j'ai toujours eu la manie de quitter mal à propos ceux que j'aimais... Pourquoi fuyais-je Louise et Thérèse, en me déchirant le cœur? Pourquoi de la maladroite vertu, alors, moi qui tant de fois en manquai quand il en fallait avoir? O pauvre NICOLAS! (comme je m'écrie quelquefois) que tu as fait de fautes! Et tu en feras jusqu'au dernier soupir, avec une âme honnête, l'exemption de tous les vices grossiers! Puissé-je consoler par là ceux qui, ayant commis des fautes, ou même des crimes, sont tentés de se livrer au découragement! En lisant ce Dévoilement de mon Cœur, ils auront peut-être le bonheur de pouvoir penser : — « *Je ne suis pas aussi coupable*

» *que cet homme-là : retournons aux bonnes mœurs, et* » *repentons-nous, comme lui!...* » On verra un jour que, dans la conduite de mes affaires, j'avais une égale gaucherie. C'est presque toujours par ma faute que j'ai perdu sur l'impression de mes ouvrages..... Les sentiments que m'inspirait Mme de Glançé auraient dû m'éclairer. Ils étaient tendres, mais ils n'étaient pas voluptueux; elle me me causait pas de désirs. Je la trouvais aimable... aimable comme le bonheur! mais un défaut de ses appas m'aurait plutôt flatté qu'il ne m'aurait déplu. Elle est la seule femme (après Madame Parangon), pour laquelle j'aie éprouvé le singulier sentiment de la désirer moins belle! Je crois pourtant que je l'avais eu aussi pour Jeannette Rousseau... Et ce n'aurait pas été, comme on pense, pour l'aimer moins, mais pour l'aimer plus généreusement. J'ai entrevu cette espèce de sentiment dans de bons parents, qui chérissaient plus un enfant incommodé ou contrefait, que les autres, favorisés de la nature.

Un jour, que je traversais le faubourg *Jacques,* je fus salué vis-à-vis la rue *Dominique-Luxembourg,* par une femme de quarante-cinq ans, que je ne reconnaissais pas. Je la priai de m'aider à la remettre. — « Je ne vous reconnaissais pas non plus, » me répondit-elle; « mais une dame Giet, qui me » quitte, m'a dit votre nom. Je suis Reine Giraud. — » Ha! je ne vous ai pas oubliée, et je vous remets » à présent. — Ma sœur, qui est marchande c... au » coin de la rue *Victor,* a eu une fille; c'est la belle

» Victoire. Et moi aussi... On ne vous en a pas » parlé, à votre retour à Paris, en 1761, vous » sachant marié. — Expliquez-vous davantage, ma » chère Reine. — Ho! c'est une histoire! Vous » connaissez la fille de ma sœur, et la vôtre : on dit » que vous avez parlé d'elle, dans un de vos livres, » sans savoir ce qu'elle vous était... Quant à la » mienne, elle a passé pour morte en nourrice, où » l'avait mise un épicier, notre propriétaire, qui la » trouva jolie. Elle était à une lieue de sa fille, plus » âgée d'un an, et il les voyait souvent toutes deux. » La petite demoiselle *Lhuill** vint à mourir : son » père s'était attaché à ma petite; il se l'appropria, » en publiant la mort de la sienne, comme étant la » mienne. Nous reconnûmes mon enfant, ma mère, » ma sœur Edmée et moi : mais le sort heureux que » lui promettait le titre de fille de l'épicier, fit que » nous la lui avons laissée. Mon *Éléonore* a grandi. » Nous nous sommes bien gardées de rien dire! « Nous l'avons vu marier à un avocat. Elle est riche; » elle est belle; sans doute elle est heureuse... Nous » nous contentons de cela. Mais je veux pourtant » lui dire la vérité, à présent que son faux père est » mort... Elle a deux filles. — Et comment se » nomme-t-elle? — Madame de Glançé... on peut » vous le dire, à vous. — Madame de Glançé!... » Mon étonnement fut inexprimable!... Je demeurai concentré... Mais je savais alors l'aventure avec Le Xuor, aventure que je réserve pour terminer mon CALENDRIER..... Revenons à mes Ouvrages.

J'imprimais les *Contemporaines* à deux mille. La veuve Duchesne vendit les dix-huit volumes de *Contemporaines mêlées;* le libraire Belin les douze volumes suivants de *Contemporaines du commun :* ces deux libraires réunis ont vendu les douze derniers volumes de *Contemporaines graduées*. Ces historiettes m'ont attiré une foule de chagrins, par ma véracité. Le petit Etteugaled *(a)*, qui m'attaqua l'un de ces jours dans l'obscurité, m'assura, dans sa petite fureur, que deux cents personnes de Paris me *voulaient la mort jurée*. Qu'elles laissent faire la Nature et la Pauvreté, leur vœu sera bientôt rempli.... L'héroïne de la dix-huitième *Nouvelle* se vit forcée de me chagriner. Celle de la sixième ne l'osa pas, etc. *Guillot* a depuis imprimé les *Françaises*, les *Parisiennes*, et les *Filles du Palais-Royal;* Garnery vend les *Provinciales*. Ces différentes suites de *Contemporaines* réunies, au nombre de *sebt*, forment une collection de soixante-cinq volumes d'Historiettes, qui vont à mille cinquante au moins.

Voici ma manière de vivre :

Je ne bois pas de vin, si ce n'est en compagnie. Je mange peu, et des choses les plus communes... Je loge au quatrième, et n'ai que les meubles de nécessité.

Je ne fais du feu que pour le travail des autres : quant à moi, j'écris dans mon lit. Mais ceci est dangereux pour la santé, comme pour les mœurs : j'ai

(a) Delaguette, fils de l'imprimeur. *(N. de l'Éd.)*

souvent eu, étant sorti, des accès d'érotisme, parce que le lit m'avait trop échauffé. Faible excuse! Depuis 1773, jusqu'à ce jour 6 Décembre 1796, je n'ai point acheté d'habits. Je manque de chemises.

Une vieille redingote bleue, aînée de mes habits, me couvre journellement; parce que mon avoir entier va aux impressions, sur lesquelles je perds constamment (mais non les libraires), depuis 1789.

J'avais désiré, avant mes pertes, de laisser cinquante mille livres, comme mon pére. Mais je considère que c'est trop, puisqu'il serait impossible que chaque citoyen en laissât autant : car il faudrait alors que la France eût plus d'un milliard quatre cent millions d'arpents de terres, vignes, prés, bois, à cent cinquante livres l'arpent; ce qui est à peu prés le prix moyen. Si donc quelques hommes vont fort au delà de cinquante mille francs, il faut qu'une foule d'individus chefs de famille restent fort au-dessous, ou ne possèdent rien du tout. Ainsi un véritablement honnête homme, un magistrat, un ministre de la Religion, pour être rigoureusement justes, ne doivent posséder que leur contingent, qui ne sera que d'environ cinquante livres de fonds de terre par individu : sans compter le mobilier en tout genre, sorte d'*avoir* qui peut être sans bornes, par un effet du commerce. Mais quel inconvénient, pour la culture, si les fonds de terre étaient également partagés! elle serait inexploitable! Il faut donc que l'abus actuel existe, et que vingt millions d'individus, sur vingt-cinq, ne possèdent pas de terres, pour qu'il y

ait des fermes considérables, et des exploitations en grand, propres à fournir les marchés. Je me tranquillise donc sur mon indigence, et je m'abandonne à la Nature.

Un abus de la sociabilité, telle qu'elle est coordonnée, c'est la mendicité, amenée dans le monde et presque consacrée par la religion Chrétienne : car elle n'existait pas chez les Grecs, ni chez les Romains, si ce n'est pour de vieux esclaves abandonnés par leurs maîtres; mais parmi les nations modernes, c'est un abus, une effronterie! J'en ai toujours eu horreur. On n'a droit de mendier que faute de travail, ou par infirmité : à moins que la Société ne se charge de la subsistance du dénué. Empêcher cette espèce de mendicité, ne la réprimer que par des peines, au lieu de la soulager, c'est une barbarie, qui était réservée aux gouvernements modernes. Je les avertis, que par cette loi injuste, ils appauvriront l'Espèce humaine, en éteignant, par un crime horrible, une multitude de générations qui eussent un jour produit des hommes utiles, et qui tous les jours en jetaient quelques-uns dans la Société.....

Je ne donnerai pas ici l'analyse de la *Découverte australe,* ni des *Contemporaines;* mais, parvenu à la fin de 1780, je vais retracer les faits de la *Dernière aventure d'un homme de quarante-cinq ans :* ma seule mémoire va me guider, et tracer le tableau de la passion la plus extraordinaire et la plus malheureuse que j'eusse encore éprouvée.

Je venais de composer la *Paysanne,* quatre volumes, en trente jours : ma poitrine fatiguée, ma tête affaissée demandaient du repos. J'en pris, en ne composant que de temps en temps quelques *Nouvelles;* j'allai aux spectacles, au café, plus habituellement que je ne le faisais auparavant. Mes *Contemporaines* se vendaient avec rapidité; j'avais une perspective agréable. Je venais de concevoir le dessein de mettre des Estampes à mon *Paysan;* cette idée me riait. Je travaillais avec amusement, et mon âme était dans une assiette moins malheureuse qu'en 1779. J'avais cependant essuyé un violent orage durant l'été : une dame *Laugé,* nommée dans ma XVIII[e] *Nouvelle,* avait rendu plainte, à l'instigation de *Dhemmery* l'exempt, de *Goulin* le médecin-chamberlan, etc., et voulait me poursuivre; M. *Bachois,* lieutenant-criminel, agit en digne magistrat, et sa sagesse me tira d'affaire, avec quelque démarches du célèbre *Beaumarchais,* qui vit la dame nommée chez son avocat, où lui-même lut ma *Nouvelle.* Rien n'y choqua la dame, qui ne m'en voulait pas : elle parut même flattée d'un trait que le lecteur trouva joli. Ceci termina le procès.

FIN

DU TOME DIXIÈME



SUJETS DES ESTAMPES

PROJETÉES PAR L'AUTEUR

POUR CE VOLUME

XCV. — LE PIED DE FANCHETTE

— Page 14 —

Monsieur Nicolas, sur la porte d'une marchande de modes au coin de la rue *Tiquetonne,* examinant le joli pied d'une jeune fille et sa jambe fine : « Dieu! que » vous êtes appétissante! »

Dans le lointain, Mme Lévêque, en mules mignonnes.

XCVI. — MANON WALLON et COLETTE BOREL

— Page 29 —

Monsieur Nicolas, caressant librement Manon Wallon et Colette, au moment où survient Théodore, amant de la seconde et frère de l'autre : — « Si vous voulez que » je les aime encore davantage, aimez-les beaucoup! »

XCVII. — ÉLISE, LISETTE, ÉLISETTE

— Page 43 —

Monsieur Nicolas dans les bras d'Élise enivrée, qui lui dit : « Voyez comme je serais tendre! »

Dans le fond, Lisette amenant Élisette par la main.

XCVIII. — CHEZ F.-A. QUILLAU

— Page 47 —

Monsieur Nicolas caressé par une intime amie de la jeune dame Quillau. Celle-ci voit le tout par une porte, qu'elle tient entr'ouverte : — « Je me trouve mal ! »

XCIX. — VICTOIRE-SAINTONGE ET FANCHONNETTE

— Page 56 —

Monsieur Nicolas chez *Victoire,* rue *Saintonge,* au *Marais.* Elle vient de danser, et elle est encore sur un pied ; elle lui montre son sofa : « J'en sais une autre ! »

Monsieur Nicolas dans le lointain, apercevant Fanchonnette descendre la rue *Saint-Jacques.*

C. — LA CRUELLE MALADIE

— Page 69 —

Monsieur Nicolas sur son grabat, caressé par une jeune et jolie métisse ; sa fille Agnès, âgée de huit ans, est à ses pieds.

La vaste chambre, sans meubles, est tapissée de peintures imaginaires : première, claire, Agnès Lebègue le provoquant à l'amour ; seconde, plus sombre, Agnès Lebègue et l'abbé *Higonnet ;* troisième, même plan, Agnès Lebègue qui montre à *Coulet* son mari malade.

CI. — REINE-SEPTIMANETTE, OU LE COCHE D'EAU

— Page 73 —

Monsieur Nicolas sur le tillac, montrant à *Reine-Septima-*

nètte les roseaux qui paraissent la saluer, en s'inclinant : « Ils savent que vous êtes Reine! »

Sur les nuages sont deux tableaux : 1° Monsieur Nicolas caressant Reine dans une chambre des nourrices; 2° Reine le salue, en descendant du batelet sur le bord, avec ses deux conductrices.

CII. — COMME IL CHARME SES PEINES

— Page 77 —

Monsieur Nicolas chez *Céleste* et *Julie Bertrand,* dont la première lui montre sa sœur : « Je veux qu'elle goûte » tous les plaisirs de la Nature. »

Premier tableau épisodique : *Ruffier* présenté à *Julie*.

Second : Monsieur Nicolas rencontrant *Adelaïde Lhuillier*, le soir, prenant son paquet et lui donnant le bras.

CIII. — LOUISE ET THÉRÈSE

— Page 108 —

Monsieur Nicolas comprimant Louise dans ses bras, et tendant une main pour presser la taille de Thérèse : « Adieu! »

Dans le vague du fond, Monsieur Nicolas prenant un baiser sur la bouche entr'ouverte de Louise au lit, et qu'il craint d'éveiller.

CIV. — LES JOLIES CHAUSSURES

— Page 126 —

Monsieur Nicolas tenant sur ses genoux le pied de Panette, dont il admire la jolie forme, et qu'il compare à celui d'Agnès Restif. — *Agnès*. « Égal. » *Panette*. « Vous l'avez mieux. — Non! — Si! »

Tableau : Panette s'évanouissant, tandis que Monsieur Nicolas ouvre les fenêtres.

CV. — VIRGINIE ET BICÊTRE

— Page 164 —

Monsieur Nicolas et Virginie à genoux dans l'église de Bicêtre : « Quel est cet autel ? — De la Vierge. »

CVI. — LE PRISONNIER

— Page 171 —

Monsieur Nicolas dans la seconde cour des *Cabanons,* avec Virginie et le prêtre *Paterne.* Ils examinent un jeune prisonnier au rez-de-chaussée, qui vient d'être renfermé; Virginie le regarde baiser un chat, qu'elle vient de caresser... Elle avance; un garde la barre avec son fusil en travers : « On n'approche pas ! »

On voit, dans le vague, la jeune *Aimonde Dartois,* abordée par Monsieur Nicolas.

CVII. — LA FOIRE SAINT-OVIDE

— Page 202 —

Monsieur Nicolas avec Virginie et sa mère, à la foire *Saint-Ovide :* « Voilà ce qu'il y a de plus joli dans la » foire ! »

CVIII. — ZÉPHIRETTE.

— Page 219 —

Monsieur Nicolas, à la belle *Zéphirette,* qui est sur la porte de la boutique : « J'ai fait l'amour à votre grand'- » mère, » etc.

CIX. — AMÉTHYSTE

— Page 220 —

Monsieur Nicolas voyant *Améthyste* jeter un brouillon de lettre déchiré et mis en boule : « Elle vient d'écrire. » Voyons ! »

CX. — VICTOIRE LONDEAU

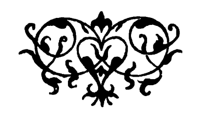
— Page 230 —

Monsieur Nicolas admirant *Victoire Londeau,* dans la boutique trés éclairée de sa mère : « Je n'ai jamais vu de femme plus éblouissante ! »

CXI. — CHEZ MADAME DE GLANCÉ

— Page 244 .—

Monsieur Nicolas lui tenant la main, et répondant : « Sans le savoir, la prudence s'égare. »





Paris. — Charles UNSINGER, imprimeur, 83, rue du Bac.